

599

Best edition

bill.
spec.

20

N^o. 234

ŒUVRES

DE

PESSELIÈRE;

NOUVELLE ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto


PQ
2019
P418A6
1772
Col
S. J. C.



É L O G E

D E

M. PESSELIER.



CHARLES-ETIENNE PESSELIER, des Académies de Nancy , d'Amiens , de Rouen & d'Angers , né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très-bonne famille , montra , dès l'enfance , les dispositions les plus heureuses. Ses parens , qui jouissoient d'une fortune honnête , n'épargnerent rien pour son éducation. Les progrès rapides qu'il fit dans ses études , devancerent les méthodes lentes & stériles du Collège : son application , son esprit pénétrant , un caractère doux & un peu timide lui eurent bien-tôt concilié l'estime de ses Maîtres & l'amitié des ses collègues.

Son goût pour la Poésie se manifesta dès sa première jeunesse , mais les projets de ses parens pour sa fortune ne lui permirent point de s'y livrer entièrement. Il sacrifia son penchant à leurs espérances ; sacrifice le plus pénible , peut-être , que puisse faire , à l'amour paternel , un jeune homme qui se sent emporté par les premières

a ij

impulsions du talent. Il se livra à des études bien opposées à sa façon de penser. Après avoir pris les premières notions des affaires chez un Procureur, il passa chez M. Rolland, Avocat au Conseil, qui fit son ami de son élève. Quelque étendues que fussent ses occupations, son esprit vif & laborieux trouva le moyen de les abréger : dans l'intervalle qu'elles lui laissoient, & dans quelques momens qu'il déroboit au sommeil, il cultivoit son talent. Il ne croyoit pas s'écarter dans ses devoirs, ni tromper les vœux de ses parens, en donnant à la Poésie un tems qu'il est permis à ceux de son âge de consacrer aux plaisirs. Il composa l'*École du Tems*, Comédie en vers, qui fut représentée en 1738, au Théâtre Italien. Cette Pièce fut agréablement reçue. Encouragé par ce succès & par le suffrage même de M. Rolland, qui auroit dû être plus intéressé que les parens de M. PESSELIER, à lui interdire un Art que le préjugé croit communément incompatible avec l'esprit des affaires, il donna, l'année suivante, au Théâtre François, *Ésope au Parnasse*, Comédie en vers. Le titre de cette Pièce semble annoncer une critique de ses rivaux. Il est peu d'Auteurs qui n'eussent envisagé ce sujet sous ce point-de-vue. Mais M. PESSELIER avoit les mœurs trop douces pour employer, même dans une Comédie, les armes du ridicule. Il préféra de donner aux Auteurs des leçons de morale, à la vérité un peu froides, mais qui du moins ne l'exposoient ni à la haine, ni à l'envie. Le génie apprend

quelquefois à les braver ; mais il est plus doux de n'avoir point à les craindre. La versification de cette Pièce est facile , élégante & bien soutenue.

M. Lallemand de Betz , alors Fermier Général , reconnu , dans les ouvrages de M. PESSELIER , ce caractère de probité , si nécessaire à ceux à qui l'État a confié le soin dangereux de lui procurer des ressources , sans appauvrir le Citoyen ; il l'attira dans ses Bureaux , & se félicita de se l'être attaché. Les occupations dont M. Lallemand de Betz le chargea , l'enleverent pour toujours au Théâtre. Son zèle , son application au travail ne lui permirent plus d'entreprendre des ouvrages d'une certaine étendue ; dans les momens de loisir , il se délassoit par la composition de ses Fables , dont il donna un Recueil en 1748. La morale en est très-bonne , la versification belle & agréable ; mais nous ne dissimulerons point que l'esprit y domine , & qu'il y nuit à cette naïveté & à ces graces simples & ingénues consacrées à ce genre , lors même qu'il vise au grand & au sublime.

Le goût de M. PESSELIER pour la Poésie ne l'empêcha point de publier le *Prospectus* raisonné d'un ouvrage sur les *Finances*, qui supposoit les connoissances les plus étendues sur cette matière. Ce *Prospectus* , en forme de Tableau Encyclopédique , lui attira l'attention du Ministère , qui établit pour lui des Bureaux , à la tête desquels il mit l'Auteur , avec des appointemens proportionnés à ses talens & à l'importance de ses travaux.

Il porta ses vues encore plus loin. La Finance tient à la Législation : il entreprit un *Traité des Loix Coutumieres du Royaume*, dont il n'a fait paroître que le *Discours préliminaire*.

Il donna bien-tôt après au Public son *Traité d'Éducation*, en deux volumes in-12.

Des travaux si multipliés, une complexion délicate, une trempe d'esprit vive & forte devoient nécessairement abrégér ses jours ; il voyoit sa santé s'affoiblir, il n'en étoit ni moins actif, ni moins laborieux : épuisé de fatigues, il tomba malade au mois de Novembre 1762, languit pendant six mois, & mourut le 24 Avril 1763, regretté de tous ceux qui le connoissoient.

Quelque bien traité qu'il eût été de la fortune, il épuisa la sienne, soit par les frais de recherches que la perfection de ses ouvrages sur les Finances exigeoit, & pour lesquels il avoit un nombre considérable de Commis ; soit par les bienfaits dont il combla ses parens, qu'il étendit sur ses amis & même sur des inconnus dont les talens & l'infortune trouverent en lui des ressources.

Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie dans son style, soit en prose, soit en vers, des sentimens rendus quelquefois avec énergie, & plus souvent avec finesse, plus d'esprit que de talent décidé, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, caractérisent cet Écrivain, qui eût acquis un degré de réputation plus considérable dans la République des Lettres, si le

desir de se rendre utile à sa famille & à ses amis ne l'eût engagé de donner la plus grande partie de son tems à des occupations plus sérieuses. Il fut bon Citoyen , mari tendre , ami généreux , aimable dans la société par la douceur de son caractère & par l'enjouement de son esprit ; il n'a jamais rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs ni la société ; mérite rare dans un siècle où l'audace , si différente du vrai courage , n'a que trop souvent usurpé la considération due aux talens réels.

VERS SUR LA MORT DE M. PESSELIER.

Il n'est donc plus ! La Mort , au midi de son âge ,
Vient d'exercer sur lui son pouvoir destructeur :
Il n'est plus, ce mortel aimable autant que sage ,
Qui favoit reunir , par un rare assemblage ,
Les talens de l'esprit aux qualités du cœur.

O vous , amis nobles & tendres ;

Vous qui connoissiez sa candeur ,

Arrosez de vos pleurs ses respectables cendres :

Il m'est doux de vous voir partager ma douleur.

Dites, en gémissant : « Il eut une ame pure ;

» Il n'abusa point des faveurs

» Dont l'avoit comblé la Nature.

» Ainsi qu'en ses écrits il fut simple en ses mœurs ;

» Et chez lui le génie éclaira la droiture.

» Ami zélé , bon Citoyen ,

» Homme illustre.... Il fut plus , il fut homme de bien » ,

Il fit , pour le Théâtre Italien , *l'École du Tems* , Comédie en un Acte & en vers ; pour le

vi ÉLOGE DE M. PESSELIER.

Théâtre François, *Ésope au Parnasse*, Comédie en un Acte & en vers, mêlée de Fables; & la *Mascarade du Parnasse*, qui n'a point été jouée, aussi en vers, & en un Acte. On raconte, au sujet de la représentation de la première de ces deux Pièces, une anecdote assez remarquable : les Comédiens donnoient à la fois, ce jour-là, trois nouveautés, dont la dernière étoit *Ésope*. La première étant tombée, le célèbre Acteur Montmesnil vint demander au Public si l'on passeroit à la seconde. Cette seconde eut le même sort : Montmesnil revint encore demander pathétiquement au Parterre, si l'on passeroit à la troisième. Le Public rit beaucoup, & prit enfin le parti de l'indulgence, sa rigueur s'étant épuisée, en quelque sorte, sur les deux premières nouveautés. Montmesnil joua le rôle d'*Ésope*, circonstance qui d'ailleurs ne nuit point au succès de la Pièce.

Le Recueil des Comédies de M. PESSELIER renferme encore les ouvrages suivans.





DIALOGUE

ENTRE

LA JEUNESSE

ET

LA RAISON.

DÉDICACE AU PUBLIC.

C'EST au Public intelligent ,
Bien moins qu'au Public indulgent ,
Que je consacre ces étrennes :
Quoique fort au-dessous de lui ,
S'il les goûte, dès aujourd'hui ,
Je compte avoir reçu les miennes.

LA RAISON.

A
ARRESTEZ , aimable Jeunesse ;
Pourquoi vous dérober à mon empressement ?
Un mot. . .

D I A L O G U E.

L A J E U N E S S E.

J'aime la joie , & vous parlez sagesse ;
Ce n'est point un amusement.
Comment faire entre nous un accommodement ?

L A R A I S O N.

Hé quoi ! Nymphes trop folâtres ;
De vos amusemens ignorant les dangers ,
Serez-vous toujours idolâtre
Des plaisirs vains & passagers ,
Tandis que votre cœur , s'il me prenoit pour guide ,
Goûteroit un plaisir aussi pur que solide ?

L A J E U N E S S E.

Que me dites-vous-là , Madame la Raison ?
Je fais par cœur votre Morale :
Votre bouche en est libérale ,
Et, sur moi chaque jour, la répand à foison.
C'est une règle générale ;
Quand vous me sermonez , en moi tout est poison.
Veux-je me rengorger : ma démarche est hardie.
Suis-je gaie : ah ! quelle étourdie !
Il faut la reléguer aux Petites-Maisons.
Mes yeux sont deux ardens tisons ,
Qui causent en tous lieux un affreux incendie.
Voyez-vous à ma tête un groupe de frisons
Rangés par la Galanterie :
Dieux ! quelle vanité ! quelle coquetterie !
Quelles mœurs sous notre horizon !
Mais , encore une fois , Madame la Raison ,
Quels crimes donc encor me voyez-vous commettre ,
Pour me dépeindre en noir dans votre grand blason ?

J'ai quelquefois chanté zon-zon ;
J'ai sauté ; j'ai dansé les rats , le cotillon ;
On trouve en tout cela le mal qu'on y veut mettre.]
Avec moi , direz-vous , quelle comparaison !
Vraiment ! je fais qu'un jour , quand votre poil grison
Avec mes cheveux blonds viendra se compromettre ,
Des jeux & des plaisirs il faudra me démettre ;
Mais c'est un ouvrage à remettre
Au tems de l'arrière-saison :
Et vous me permettez , je pense ,
D'user , jusques au bout , d'une aimable dispense ;
Car enfin , entre nous , à moins qu'être un oison ,
D'un matin agréable on ménage les heures ,
Lorsque l'on doit avoir , sur le soir , pour demeures ,
Les ténébreux cachots d'une affreuse prison.

L A R A I S O N .

ouissez (j'y consens) de cette matinée
Qui vous paroît si fortunée ;
Mais sachez-en du moins ménager les instans :
Ou bien , appréhendez la fin de la journée ;
Et , par un fâcheux contre-tems ,
Craignez , en vous livrant à votre destinée ,
De pleurer en hyver les erreurs du printems.

L A J E U N E S E .

Encor de la Morale ! Ai-je tort de me plaindre ?
Comme chacun est entêté !
La Jeunesse ne peut réformer sa gaieté ;
Et la Raison ne peut contraindre
Son caractère enclin à la moralité.

D I A L O G U E.

L A R A I S O N.

Voilà comme le vôtre est par l'âge emporté.

L A J E U N E S S E.

Et voilà comme l'on s'ennuie.

Je l'avois bien prévu. Vraiment ! nous connoissons

Les désagréables leçons

Qu'il faut qu'avec vous l'on effuie.

L A R A I S O N.

Jeunesse , avouez qu'à mon tour

J'ai quelque sujet de me plaindre.

Mes leçons dans vos mains prennent un mauvais tour ;

Avec un noir crayon vous venez de me peindre :

Mais ne craignez point de retour.

Entre nous je ne veux nulles tracasseries ;

Cet article , à mes yeux , est superficiel :

Passons rapidement sur les badineries ,

Et volons à l'essentiel.

La Raison , pour vous satisfaire ,

Veut tempérer un peu la rigueur de ses loix ,

Et vous avez , pour cette fois ,

Des remercîmens à me faire.

J'ai su prévenir vos desirs ;

Oui , pour concilier nos goûts dans cette affaire ,

J'amène avec moi les Plaisirs.

L A J E U N E S S E.

Miracle ! Hé ! depuis quand marchent-ils sur vos traces ?

L A R A I S O N.

Ils sont accompagnés des Ris , des Jeux , des Graces.

La Raison aujourd'hui peut-elle s'en passer ?

D'ailleurs, je n'ai jamais prétendu les chasser;
J'ai seulement réglé leur place.

L A J E U N E S S E.

Tant pis, vraiment; car j'aime assez
A les voir quelquefois dérangés, déplacés.

L A R A I S O N.

Et c'est ce qui souvent a causé leurs disgraces;
Mais je vais les faire avancer.

L A J E U N E S S E.

C'est bien dit; faites-les passer,
Que je les envisage en face;
Mais, entre nous, autant que je puis le penser,
Ils ne sont pas de bonne race.

L A R A I S O N.

De juger pourquoi se presser?

L A J E U N E S S E.

Voyons donc Ah ! Raison, excusez mon audace;
Leur symétrique abord, commence à me glacer.

Vos Graces pourroient me bercer :

Aih ! Aih ! quelle fadeur !... Il faut qu'on me délance. .

Je n'en puis plus Je vais passer.

Vos Ris viennent de faire une affreuse grimace ;
Et dans l'art d'affadir , d'ennuyer , de lasser ,

Vos Jeux n'ont rien qui les efface.

Quant à vos froids Plaisirs , ce sont de grands flandrins ,
Fort propres à donner de la mélancolie ;

Ils sont eux-mêmes si chagrins !

Du vif-argent de la Folie ,

Croyez-moi , faites-leur avaler quelques grains.

L A R A I S O N.

La Folie , au contraire , est tout ce que je crains.
Vous aimez, je le vois , les Graces trop galantes ,
Les Ris extravagans, les Plaisirs libertins ,
Et ces Jeux hardis & mutins ,
Dont les mains vives, pétulantes
Dédaignent la pudeur , bravent l'honnêteté,
Et déshonorent la beauté.
Enfin, pour abrégér d'inutiles reproches ,
Mon empressement vous déplaît ;
Vos yeux, de la Raison redoutent les approches.

L A J E U N E S S E.

Non ; je la prends pour ce qu'elle est.
Qu'avez-vous à me dire ? Avec vous je demeure.
Je me sens d'humeur aujourd'hui
A prendre de vos mains cinq ou six bols d'ennui ;
Je vous accorde un bon quart-d'heure :
Il faut bien se prêter aux foiblesses d'autrui.
Parlez ; je vous écoute : en vérité , je pense
Que je vais tout de bon céder à vos attraits :
Mais vraiment ! je me mets en frais :
Quelle fera ma récompense ?

L A R A I S O N.

Ne regrettez point la dépense ,
Si , pour l'amour de moi , vous la faites exprès.
Mais vous me connoissez ; j'y regarde de près :
Voyons si la Jeunesse est telle
Qu'elle me dit. Premièrement ,
Pour m'écouter encor plus attentivement ,

Trêve à toute la bagatelle ;
Jetez ces inutiles fleurs
Prises dans les Jardins de l'Isle de Cythère.

LA JEUNESSE.

Ah ! que me dites-vous ? Elles-ont d'un Parterre
Que Flore même a peint des plus vives couleurs.

LA RAISON.

Prenez ces Fruits , ils sont meilleurs.
Dès long-tems je vous les réserve ;
Pour vous les présenter ma main les a cueillis
Dans les Jardins de la sâge Minerve.

LA JEUNESSE.

Quel titre pour être accueillis !
N'importe. Je les prends...

LA RAISON.

C'est par l'obéissance
Que dans le bon chemin l'on avance beaucoup.

LA JEUNESSE.

Obéissance ! Oh ! pour le coup
C'est prendre un peu trop de licence...

LA RAISON.

Nymphes , ne consentez-vous point
De reconnoître ma puissance ?

LA JEUNESSE.

Il est bon d'éclaircir ce point.
Si la Justice tient entre nous la balance ,
Je consens de suivre vos pas ;
Espérant néanmoins quitter votre Excellence ,

Quand son air & son ton ne me conviendront pas.
Entre nous point de violence ;
Sinon j'en appelle aux mortels
Qui viennent chaque jour encenser mes autels.

L A R A I S O N.

Les mortels ! Ah ! pour votre gloire ,
Gardez-vous bien de les citer :
Ce feroit fort mal debuter ,
Pour gagner sur moi la victoire
Que vous espérez remporter.
La Jeunesse est charmante , elle sçait enchanter ;
Mais elle connoît peu les hommes ,
Et sur ceux du siècle où nous sommes ,
Il est bon qu'elle apprenne à ne point trop compter.
L'Univers la flatte & l'encense ,
Chacun avec ardeur lui porte ses tributs :
Mais , en avouant sa puissance ,
On en reconnoît les abus.

L A J E U N E S S E.

Les abus ! Hé ! qui peut se plaindre
Que j'abuse de mon pouvoir ?
J'attire à moi les cœurs , sans jamais les contraindre ;
Je les gagne souvent sans m'en appercevoir :
S'ils s'empressent pour moi , s'ils aiment à me voir ,
C'est un hommage volontaire
Qu'il m'est permis de recevoir ,
Sans que , de ma façon , aucun décret austère
D'un hommage si doux leur ait fait un devoir.
Le desir de charmer est dans mon caractère ,
L'art de plaire est tout mon sçavoir.

Vous

Vous portez plus loin la science ,
Vous sondez les replis de notre conscience ,
Vous n'offrez à nos yeux que de graves objets ;
 Vos loix sont belles ; c'est dommage
Qu'un murmure offensant empoisonne l'hommage
 De vos indociles sujets.

On chante , on rit sous mon Empire :
Sous le vôtre , à peine on respire.
 Quelle différence entre nous !

Vous appelez en vain l'homme qui vous évite ;
 Et soudain , sans que je l'invite ,
Je le vois s'empressez , tomber à mes genoux.
 Pour lui que fais-je en récompense ?
J'égaye tous ses jours , & j'abrège ses nuits ...

L A R A I S O N .

Il y perd son repos : la recette , je pense ,
 Est au-dessous de la dépense.

L A J E U N E S S E .

D'une formalité fertile en mille ennuis ,
 Mon humeur libre le dispense.
Le vernis du bel-âge , aux plus charmans attraits
Prête un nouveau pouvoir , une nouvelle grace ,
 Et quelquefois même il efface
Tout le désagrément des plus difformes traits.
Est-on jeune : on sçait tout ; on ravit , on enchante ;
On a dans la parole une grace touchante
Qui captive l'esprit , qui porte jusqu'au cœur.
De ma main , la beauté tient ses plus fortes armes ;
La laideur , avec moi , ne manque point de charmes ,
Et peut ençor paroître à titre de vainqueur.

La Jeunesse, en tous lieux, promène sur ses traces
 Le folâtre essain des Plaisirs,
 Le séduisant trio des Graces,
 Et les Jeux amenés par les tendres Desirs.

LA RAISON.

Vous ne dites point ce qu'opère
 Cette Cour qui fans cesse amuse vos loisirs.
 Si la Raison ne les tempère,
 Nymphes, combien les Jeux coûtent-ils de soupirs!
 Tristes fils d'un aimable père,
 Chaque jour, vos remords naissent de vos plaisirs.

LA JEUNESSE.

Fort bien! à m'interrompre, à me troubler sans cesse,
 Raison, vous vous divertissez;
 Mais, en dépit de vous, ma charmante Princesse,
 En tous lieux je triomphe; & pour moi, c'est assez.
 Veux-je me réjouir; ma voix enchanteresse
 A mes amusemens aussi-tôt intéresse
 Les Muses, les Divinités.
 Mes vœux ne trouvent point d'obstacles;
 J'anime ces brillans spectacles
 Dont l'Univers surpris admire les beautés.
 Après qu'à mes regards la triste Melpomène
 A peint le tumulte & l'horreur,
 Les soins ambitieux, & l'Amour en fureur;
 Thalie, & les Jeux qu'elle amène,
 S'exercent à mes yeux pour dissiper l'erreur
 D'une scène trop inhumaine,
 Et chassent loin de moi le trouble & la terreur:
 Le Bal au spectacle succède;
 Un salon s'ouvre; &, sur le champ,

Le blond Appollon qui possède
Les merveilleux accords de la lyre & du chant,
Guide le pas léger, expressif & touchant
De Terpsicore à qui tout cède
Dans l'art ingénieux d'exprimer, en marchant,
Les divers mouvemens des ames;
La joie & sa douceur, la colère & ses flammes;
La froide indifférence, & l'amoureux penchant.
Pour m'aider à briller dans cette aimable fête,
Flore prend soin d'orner ma tête;
Ses dons couronnent mes cheveux.
Que manqueroit-il à mes vœux?
De mille courtisans je suis environnée,
Quand, sur la fin de la journée,
Aux dépens de Plutus, que l'Amour met en fraix,
Aidé de Flore & de Pomone,
Comus ordonne les apprêts
D'un festin qu'Amour assaisonne.
Festin où regnent les Plaisirs;
Où la Magnificence & la Délicatesse,
Par les mains du Bon-Goût & de la Politesse,
Préviennent mes plus chers desirs.
Tandis que de Bacchus l'Amour reçoit à boire,
Bacchus d'amour s'enivre en voyant mes appas;
Rival de tous les deux, Phébus ne tarde pas
A célébrer aussi ma gloire,
Et d'un nouveau couplet égaye le repas.
Ainsi dans l'allégresse incessamment je nage;
Tous les amusemens sont de mon appanage,
Par eux je compte mes momens;

Momens que je prodigue auléger badinage,
A l'aisance facile, à l'aimable gaité,

Mais qu'avec grand soin je ménage
Pour le compliment affecté,
Et l'ennuïeuse gravité.

Vous voyez que sur vous j'ai plus d'un avantage;
ices Plaisirs qu'ici j'ai peints de bonne foi,

Fidèlement je les partage

Avec tous les mortels qui vivent sous ma loi.

Ce sont autant de faits de votre connoissance;

Après cela, de ma puissance

Messieurs les hommes se plaindront!

Raison, j'en veux tirer vengeance.

Les ingrats s'en ressouviendront;

Vivons en bonne intelligence,

Et leurs Plaisirs m'en répondront.

L A R A I S O N.

Si jamais le ciel nous rassemble,

Le sort de vos sujets en sera-t-il moins doux?

L A J E U N E S S E.

Mais, vous-même, qu'en pensez-vous,

Madame la Raison? Dites; que vous en semble?

L A R A I S O N,

Une telle union guériroit bien des fous.

L A J E U N E S S E.

Et je vous soutiens, moi, qu'en nous voyant ensemble,
Mes sujets dépériroient tous.

Trop d'espace regne entre nous:

Ce rare phénomène étonneroit la terre.

Entre nous rétablir la paix!

Aux plus doux Plaisirs pour jamais

Ce seroit déclarer la guerre.

Jugez si les mortels en seroient satisfaits ;
Ils reconnoissent trop le prix de mes bienfaits !

LA RAISON.

Je vous l'ai déjà dit : Nymphé , sous votre empire,
Tout le monde n'est pas également content ;

Votre pouvoir est éclatant ,
Mais il est dangereux ; plus d'un cœur en soupire
Contre vous en secret on murmure , on conspire.

LA JEUNESSE.

Cela ne se peut ; trait pour trait

Je viens de faire mon portrait ,
A l'empire des cœurs est-ce à tort que j'aspire ?

LA RAISON.

L'Amour-propre se peint en beau :

De ce qu'on fait pour soi , l'orgueil est la mesure.

Il est tems qu'une main , moins chere , mais plus sûre ,

Sur vos traits porte le flambeau.

Aux mortels , dites-vous , j'eus toujours l'art de plaire.

Dites , dites plutôt de séduire les yeux ,

Par un éclat perfidieux

Qui fuit , lorsque je les éclaire.

Vous bornez tous vos soins à les sçavoir charmer ,

Nymphé : mais un tems vient que le charme se brise ;

L'homme , desabusé , cesse de vous aimer ;

Il va plus loin , il vous meprise.

On gagne beaucoup plus à se faire estimer

Dès que la troupe passagere

Des Amours qui suivent vos pas ,

D'une aîle rapide & légère,

S'envole avec tous vos appas ,
 Un mortel qui vous perd , vainement se désole ,
 Et pousse vers le ciel des soupirs superflus ,
 Si l'estime publique alors ne le console
 Du triste éloignement des charmes qu'il n'a plus,
 Nymphé , à votre peinture il me seroit facile

D'ajouter encor d'autres traits
 Aussi peu glorieux , mais du moins aussi vrais.
 Vous êtes imprudente , indiscrette , indocile ;

Taches qui souillent vos attraits.

Votre imprudence est sans seconde.

Lorsque vous entrez dans le monde ,

Deux routes s'offrent à vos yeux.

Laquelle est la meilleure à suivre ?

« Bon ! allez-vous nous faire un détail ennuyeux ? ... »

» Mais encore faut-il examiner les lieux....

» Belle maxime ! Il s'agit de poursuivre

» Dans la route qui plaît le plus.

» Pourquoi s'inquiéter ? Réfléchir , est-ce vivre ?

» Ecoutons le penchant auquel le cœur se livre ;

» Les autres soins sont superflus...

Qu'arrive-t-il ? On se fourvoie ;

C'est au bonheur qu'on vise , & l'on court au malheur ,

On comptoit arriver au Palais de la Joie ,

Et l'on tombe , par cette voie ,

Dans les tristes cachots de la sombre Douleur.

Votre indiscretion est-elle moins connue ?

Quel homme ne s'est aperçu ,

Que d'une sage retenue

Le système , par vous , ne fut jamais connu ?

Abusant du dépôt d'une affaire secrète ,

Votre oreille infidelle à peine l'a reçu
Que , par votre bouche indiscrète ,
Ce prétendu secret par-tout est bientôt sçu.
Mais je borne ici la morale ;
Vous dites que j'en suis un peu trop libérale.
Hé! bien , de ce défaut je veux me corriger ;
Le vrai Sage doit ménager
Les oracles de la Sagesse.
Il faut à propos les semer :
Lorsqu'ils sont répandus avec trop de largesse ,
Ils ont de la peine à germer.

L A J E U N E S S E.

Vers l'adoucissement votre morale penche ?
Hé! non , non ; poursuivez : prenez votre revanche.
Chacun peut user de son droit.
Vous restez au plus bel endroit.
Faut-il que la Raison avec moi se déguise ?
Que le discours soit long ou bref,
Elle sçait bien que de mon chef
J'agirai toujours à ma guise ;
Et c'est le troisieme grief.

L A R A I S O N.

Vous dites vrai : mais pourquoi rire
De ce qui doit vous chagriner ?
Objet d'une juste satire ,
De vos propres défauts pouvez-vous badiner ?
Ah! que ne songez-vous plutôt à les détruire ,
Au lieu de vous les pardonner ?
Par la Raison , enfin , laissez-vous gouverner.
Que dis-je ? Vainement j'aspire
A la gloire , au bonheur de vous déterminer.

Vous êtes, puisqu'il faut tout dire,
Incapable de vous conduire,
Et très-difficile à mener.

LA JEUNESSE.

Pour le coup je deviens habile;
Ce discours m'éclaire sur vous.

Je croyois la Raison exempte de courroux :
Mais je vois qu'elle a de la bile.

LA RAISON.

Quel que soit l'intérêt qui lui sert de mobile,
Le zèle s'égare souvent.

Le mien va rendre encor votre esprit plus sçavant.

Vous joignez au défaut de l'inexpérience

Une orgueilleuse confiance

Qui vous trompe en mille façons :

Faut-il qu'une aveugle ignorance

Inspire à la Jeunesse une folle assurance,

Sourde aux plus utiles leçons?

Ce sont deux sœurs inséparables,

Qui rendront vos maux incurables,

Si nous ne nous réunissons.

LA JEUNESSE.

Vos harangues sont admirables;

Je les ferai mettre en chansons.

Mais il me vient quelques soupçons.

En suivant mes conseils à leurs vœux favorables,

Les hommes, dites-vous, (& d'abord je l'ai cru)

Se plaignent que je veux les rendre misérables :

Ce murmure a tout l'air d'être de votre cru.

Mon empire n'est point décrû.

Je ne reconnois point, à ces plaintes amères,

Les fortunés mortels qui vivent sous mes loix ;
Vous leur imputez ces chimères ,
Et c'est à vous que je les dois.
Il faut bien choisir un prétexte :
Cette mercuriale étoit de votre choix :
Mes sujets , à propos , en ont fourni le texte ;
Sans jamais soupçonner , tant ils sont dans l'erreur ,
Qu'ils me grondent par Procureur.
A moins qu'ingénieuse à trouver des grimoires ,
Grecs , Latins & François , tant en prose qu'en vers ,
Propres à me noircir aux yeux de l'Univers ,
Vous n'avez tiré vos mémoires
Des porte-feuilles enfumés
Des caustiques Vieillards à ma perte animés.
Furent-ils autrefois plus sages ,
Pour avoir aujourd'hui le droit de s'écrier ?
L'Histoire de leur vie offre plusieurs passages
Qui jadis vous ont fait crier.
De ce que l'on me doit , voilà comme on s'acquiesce ;
L'homme , aussi-tôt que je le quitte ,
Ne songe qu'à me décrier.

LA RAISON.

C'est que j'ai de la peine à me l'approprier.
Mais votre conjecture est fautive :
Les Vieillards , sur ce point , me consultent fort peu ;
S'ils le font quelquefois , c'est avec trop de feu ,
Et rarement je les exauce.
De vos propres sujets craignez le désaveu ;
Il en est un sur-tout qui vous met fort en jeu ;
C'est , dit-il , à regret qu'avec vous il demeure ;
Il blâme hautement vos fautes , vos écarts.

DIALOGUE.

LA JEUNESSE.

Et quel est ce Mignon qui tend de si bonne heure

A s'incorporer aux Vieillards?

Je lui permets déjà de battre la retraite.

Oui, je le tiens pour vieux, de façons & d'humeur.

LA RAISON.

Sa gloire n'est pas si complète.

LA JEUNESSE.

Quel est-il donc, enfin? Non, que je le regrette....

LA RAISON.

C'est Damis....

LA JEUNESSE.

Ce jeune Rimeur,

Qui décrit sur Pégase onze pas d'une traite?

LA RAISON.

Lui-même.

LA JEUNESSE.

En vérité, je le trouve plaisant

D'aller auprès de vous faire le complaisant;

Tandis qu'auprès de moi, dans certain dialogue....

Il suffit que son nom est sur mon Catalogue.

Tout haut à vos genoux, il tranche du Caton;

Et tout bas je l'entends parler d'un autre ton.

Mais, adieu; c'en est trop. De la Philosophie

La Jeunesse ne peut toujours se préserver.

De vos leçons je me défie,

Et cours chez la Folie apprendre à les braver.

LA RAISON.

Moi, je vais de Pallas consulter la sagesse

Sur les moyens de me faire écouter;

La Raison, quand il faut corriger la Jeunesse,

Ne doit jamais se rebuter.

Fin du Dialogue.

E P I T R E

DE M. JERSAIN, A M. PESSELIER,

Sur la Comédie de l'ÉCOLE DU TEMS.

CHACQUE talent a son enfance :
Mais tu nous fais douter de cette vérité,
Puisque les tiens, dans leur naissance,
Ont tous les traits de la maturité.
La Jeunesse dans tes Ouvrages,
Ne se connoît qu'à leur vivacité.
Tu sçais y décorer les leçons les plus sages,
Des agrémens de l'aimable gaité.
Point de ces équivoques sales,
Ni de ces pointes triviales
Qui font rougir le Spectateur,
Et qui déshonorent l'Auteur.
Enfin, cher PESSELIER, si l'esprit y pétille,
La vertu, dans son jour, également y brille.
Quand on sçait peindre ainsi ses mœurs,
On s'acquiert aisément les cœurs.



E P I T R E

A MONSIEUR JERSAIN,

En réponse à ses vers sur la Comédie de l'ECOLE DU TEMS.

QUI, dans les foibles vers que mon loisir m'inspire ,
 Les éloges du Cœur sont les seuls où j'aspire.
 L'Esprit n'est qu'un trompeur , qui ne sçauroit donner
 Que des lauriers communs , & prompts à se fanner.
 Sa louange , au Bon-Sens , sera toujours suspecte.
 Rival dissimulé , flatteur ingénieux ,
 Et Panégyriste envieux ,
 De ceux qu'en apparence il chérit , il respecte ,
 Il rabaisse en secret les talens , les travaux.
 Votre ouvrage , à son gré , n'a rien qui doive plaire ,
 Le sujet en est trop vulgaire ,
 Et les tours n'en sont pas nouveaux.
 Cependant il vous loue , & , d'une voix bruyante ,
 Par-tout il vous annonce , en tous lieux il il vous chante ,
 Après votre victoire il est votre hérault
 Où , le traître le dit tout haut ,
 J'en conviens : mais , tout bas , il dédaigne , il dégrade
 Cet Auteur qu'en public il avoit encensé.
 Ainsi l'Orgueil brise l'estrade
 Où l'Intérêt m'avoit placé.
 Le Cœur seul , peu jaloux des succès du génie ,
 Prodigue en sa faveur de sincères accens :
 Seul il donne ce pur encens ,
 Que n'empoisonnent point les vapeurs de l'Envie.
 Hommage dégagé d'un futile ornement ;
 Hommage que recherche une ame délicate ;
 Hommage qui pique & qui flatte
 Moins l'esprit que le sentiment.

Ah ! pourquoi faut-il que notre Ame
Au sein de la douleur, au milieu des plaisirs,
Ne puisse pas toujours, au gré de ses desirs,
Peindre ses mouvemens avec des traits de flamme ?

Mais, prompte à se laisser charmer,
Dieux ! Qu'elle est lente à s'exprimer !
Et fort souvent, hélas ! comment s'exprime-t-elle ?

Un pinceau foible & languissant
Rend bien mal tout ce qu'elle sent.

Dans cette extrémité cruelle
C'est à l'Esprit qu'elle a recours :
Quelle ressource ! Quel secours !

L'Esprit, copiste peu fidèle,
Défigure dans ses discours

Le Cœur qu'il devrait suivre & prendre pour modèle.
Cependant (il faut l'avouer,)

C'est par les couleurs qu'il lui prête ;
C'est en servant au Cœur d'élégant interprète ,
Que l'Esprit quelquefois peut se faire louer.

Si, renonçant à l'art de feindre ,
Il s'applique à bien peindre

La pensée & les sentimens ;

S'il sçait d'un tendre amour, ou d'une vive estime
Exprimer tous les mouvemens ;

S'il sçait en retracer le jeu le plus intime ,
Il enlève aussi-tôt mes applaudissemens.

Non que pour lors je l'envisage
Comme l'auteur industrieux

De tout ce qu'il offre à mes yeux ;

Mais les traits qu'il met en usage ,

En font à mes regards un aimable enchanteur ,

Un agréable imitateur ,

Un LA TOUR, un VANLO, qui peint un beau visage ,

Dont il n'est point le créateur.

Hé bien ! ami JERSAIN, c'est sous cette figure
Que l'esprit dans tes vers à moi s'est présenté ;

D'un Public indulgent, & qui m'a bien traité ,

Tu me promets le cœur ; j'accepte ton augure :

Mais sur-tout que le tien n'en soit point excepté.

A MADemoISELLE ***.

SUR LA LECTURE.

Vous sçavez, jeune Iris, que l'utile lecture,
De l'esprit & du cœur embrassant la culture,
A former l'un & l'autre excelle également;
De l'ame & du génie elle est la nourriture,
Elle est mere du goût & du discernement,
Et des vices de la nature
Elle purge nos cœurs & notre entendement:
Mais un si grand remède opère lentement.

Vous faites du plaisir de lire
Votre plus doux amusement;
Mais, pour en profiter, oserois-je le dire,
Vous lisez trop rapidement.

Du petit Oranger le foible compliment
Ayant reçu de vous un regard favorable,
Pour appuyer mon sentiment,
Je vous offre encore une Fable.
L'Apologue qui plaît est un bon argument.



L'ABEILLE & LE PAPILLON.

F A B L E.

EXpliquez-moi, de grace, ô trop heureuse Abeille,
Disoit un jour le Papillon,
Par quelle étonnante merveille,
Sans ternir de nos fleurs l'éclatant vermillon,
Vous sçavez en tirer ce suc incomparable,
Ce miel que tous nos soins ne nous donnent jamais ?
Ce que vous faites, je le fais
Avec un zèle incomparable.
Vous cultivez les fleurs; n'en fais-je pas autant ?
Et sans placer ici le brillant étalage
De mes talens connus à la ville, au village,
Je doute, entre nous deux, que vous en ayez tant.
Hé ! répondit l'Abeille à l'insecte volage,
Pour t'égalier à moi, cesse d'être inconstant.
Tu voles d'une aîle legere
De fleurette en fleurette, & cela te suffit.
Mais, pour en tirer du profit,
Ton ardeur est trop passagere.
C'est en nous fixant sur les fleurs
Que nous y recueillons cette admirable essence
Dont chaque jour l'Aurore en pleurs
Arrose les jardins où Flore prend naissance.
Si je voltigeois comme toi,
Le miel ne seroit pas pour moi.
Aux frivoles Lecteur l'Abeille fait la guerre.
Chaque Livre est comme un parterre,
Où l'on s'amuse utilement ;
Mais, qui promene un œil rapide
Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant,
Privé d'un miel aussi doux que solide
Et l'esprit & le sentiment.

LE VER-LUISANT , & LE VERMISSEAU.

F A B L E.

DAns un épais buisson , pendant une nuit sombre ,
 Un Vermisseau gîtoit auprès d'un Ver-luisant ,
 Qui , tout fier d'un éclat qu'il ne devoit qu'à l'ombre ,
 Faisoit le petit suffisant.

Un reptile inconnu , près d'un Ver de ma sorte
 Ose venir loger ! Je le trouve plaissant !

Allons , mon ami , que l'on sorte :
 Ce qui fut dit d'un air & d'un ton imposant.

Hé ! tout doux , Compagnon : l'éclat qui te décore ,
 Tu le dois à l'obscurité ,

Répond le Vermisseau ; redoute la clarté.

Va , mon cher , je t'attends au lever de l'Aurore ,
 Pour juger de ta qualité.

Que de gens , au siècle où nous sommes ,
 Brillent , à peu de frais , dans un sombre séjour ,
 Qui seroient confondus parmi les autres hommes ,
 S'ils osoient paroître au grand jour !



LE LAURIER

LE LAURIER & LE MYRTE.

F A B L E.

Dans sa caisse , à l'abri de la bise cruelle ,
Croissoit un jeune Myrte auprès d'un vieux Laurier.
Le Myrte avoit été planté par une Belle ,
Le Laurier occupoit tous les soins d'un Guerrier.

La discorde est souvent fille du voisinage.
Entre nos arbrisseaux ce malheur arriva :
Chacun vantoit son appanage ,
Sur ce sujet entr'eux certain bruit s'éleva.

Oses-tu bien du pas me disputer la gloire ?
S'écria le Laurier , d'un ton altier & prompt ?
Des Favoris de la Victoire
Sçais-tu que mes rameaux ceignent l'auguste front ?

A tant d'honneurs , ami , je n'oserois prétendre ,
Répondit aussi-tôt le Myrte , d'un air tendre ;
Mais de la jeune Amynte & de l'aimable Iris
Je couronne les Favoris.

Ton regne est celui de la guerre :
Moi , j'en déteste les horreurs ;
J'aime mieux présider aux plaisirs de la Terre ,
Que d'être , comme toi , le prix de ses fureurs.



LA ROSE & LE PAPILLON.

FABLE.

Les Fleurs blâmoient un jour entr'elles
 L'inconstance des Papillons.
 Pour nous autant en font nos Belles :
 Dieu sçait à notre tour si nous en babillons.

Recevoir les tributs d'une cour si volage ,
 Sçavez-vous bien , mes sœurs , que c'est nous dégrader ,
 Dit la Rose ? Entre nous , il faut nous accorder :
 Dédaignons de concert le frivole étalage
 D'un amour prompt à s'éclipser.
 Hé quoi ! Toutes dans le bel âge ,
 Nous ne pourrons parvenir à fixer
 Ce peuple d'inconstans qui vient nous encenser !

 Hé ! doucement , Mesdemoiselles ,
 Répond un Papillon qui se rencontra là ,
 Et qui venoit d'ouïr cela.
 Tous nos feux ne sont qu'étincelles ,
 Dites-vous : j'en conviens avec vous sans détour ;
 Mais , parmi tant de Fleurs , que l'on me nomme celles
 Qui là-dessus soient sans retour ;
 Et pouvons-nous être infideles
 Que vous n'y gagniez tour-à-tour ?
 A ces mots vers la Rose il dirige ses aîles :
 Elle oublie aussi-tôt qu'il puisse être inconstant.

 Qu'on est prompt à s'en faire accroire !
 Il est peu de Beautés qui n'en fissent autant.
 Au premier feu de la victoire ,
 Va-t-on s'imaginer que sa nouvelle gloire
 Pourra ne durer qu'un instant ?

LA FAUVETTE

ET LE MOINEAU FRANC.

FABLE.

O Vous que notre hommage érige en souveraines,
 Belles, que je vous plains ! mille amans à vos pieds
 Chaque jour sont humiliés.

Que d'adulateurs dans vos chaînes !

Et pas un seul ami, qui, courageusement,
 Ose vous avertir que vos beautés sont vaines,
 Dès qu'un quelque travers en ternit l'agrément.

Ainsi, loin des Rois de la Terre,
 Fuit la timide Vérité.

Vous avez de nos cœurs la souveraineté ;
 Mais aux Sujets flatteurs, Belles, faites la guerre,
 Si vous voulez régner dans l'immortalité.

J'AI lu qu'un Moineau franc d'une jeune Fauvette,
 Aimable, vive, & même un peu follette,
 Etoit ami, j'entends ami du fond du cœur ;
 Par ce titre, c'est assez dire,

Qu'il osoit, quelquefois, blâmer & contredire
 La gentille femelle. Elle, d'un ton moqueur,
 Recevoit ses leçons, & trouvoit singulière

La méthode de ce Moineau

Qui la traitoit en écolière,

Tandis qu'il auroit dû, tendre & flatteur Oiseau,
 L'encenser, ou plutôt la tromper, de manière
 A la faire, à son tour, donner dans le panneau.

Nous étourdira-t-il toujours de sa morale ,
S'écrioit la Fauvette , avec un air d'ennui ?
A quoi bon les avis que sans cesse il étale ?
 Mon Dieu , qu'il les garde pour lui !
Il en a grand besoin , l'humeur atrabilaire
 Dont il me paroît entiché
A de quoi s'occuper , si du desir de plaire
 Son cœur est tant soit peu touché.
Quoi qu'assez maltraité , l'Oiseau franc & sincere
Ne se rebute point. A ceux qu'on aime bien ,
Disoit-il quelquefois , c'est un mal nécessaire
D'oter sur leurs défauts ne leur déguiser rien.

Assez d'autres Moineaux , jeune & belle Fauvette ,
Pour vous faire goûter un éloge enchanteur ,
 Ouvriront un bec imposteur.
Il vaut mieux qu'à jamais la bouche soit muette ,
 Que de parler pour corrompre le cœur.
Vous avez , j'en conviens , mille attraits en partage ;
 Mais , est-ce assez de les avoir ?
En posséder beaucoup , n'est-ce pas un devoir
D'en acquérir encor , s'il se peut , d'avantage ?

 Vain discours ! sur notre Caton ,
On jette des regards de fort mauvais présage.
Tant de sincérité , chez les Belles , (dit-on)
 Et chez les Grands est peu d'usage.
Ne pouvant se résoudre à prendre un autre ton ,
 Le Moineau franc , en Oiseau sage ,
Dégouté du grand monde , & de ses vanités ,
S'envole , & va pleurer dans un sombre bocage
 La perte de ses vérités.

 Soudain , la troupe séduisante
D'Etourneaux louangeurs , & grands donneurs d'encens ,
Affiége la Fauvette : à leurs tendres accens
 Son oreille est trop complaisante.
 Elle s'en repent ; mais trop tard.
Ménageons un ami qui nous parle sans fard.

MINERVE

ENDORMIE PAR L'AMOUR.

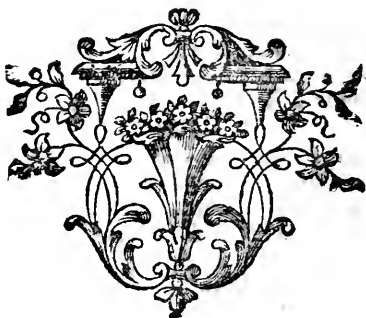
FABLE.

ON m'a dit que l'Amour , à trois grandes Déesſes ,
Voulant donner des fleurs , eut ſoin de les choiſir
Différentes dans leurs eſpèces,
Pour la variété du goût & du plaſir.
JUNON , trop ſurveillante épouſe
De JUPITER , mari coquet ,
N'eut que des Soucis pour bouquet :
Les Soucis ſont le lot d'une flamme jalouſe.

De ſon petit lutin de fils
VENUS reçut auſſi l'hommage ;
C'étoient des Roſes & des Lys ,
De la beauté brillante image ,
Digne d'être offerte à Cypris.

Quand ce vint à PALLAS, Deïté peu docile ,
Il fallut redoubler l'apprêt :
Et l'Amour , tout adroit qu'il eſt ,
Trouva la choſe difficile.
Elle étoit délicate en eſſet ; peu ſ'en faut
Qu'en pareil cas , ce Dieu ne ſe trouve en défaut.
Cependant , cet Enfant qu'à Paphos on révere
A la Divinité ſévère,
D'un air doux , naïf , innocent,
(Et cet air ingénu n'eſt pas ſans éloquence)
Donna des Pavots en préſent,
Fleurs que l'on crut ſans conféquence.

Mais à peine PALLAS eut-elle à son côté
Ce bouquet enchanté ,
Que soudain la Déesse austere
S'endormit dans les bras de l'Enfant de Cytere ,
Qui malignement regardoit
L'effet de son petit mystere ;
Et voilà ce que demandoit
Ce Héros en fripponnerie ,
Afin de pouvoir librement
Exercer son espièglerie ,
Sur la Terre , aux Enfers & dans le Firmament.
Maitres passés en amourettes ,
Qu'une jeune Beauté doit craindre votre abord !
Dès qu'elle a respiré l'odeur de vos fleurettes ,
La Nature s'éveille , & la Vertu s'endort.



P L A C E T,

Présenté à M. D'ARGENSSON, Ministre & Secrétaire d'État, par M. SENEUS, pour le prier d'exempter son Domestique de la Milice.

UN jeune Eleve d'Apollon ,
 Eleve, j'en conviens, de fort peu d'importance,
 Mais qui remplit un coin dans le Sacré vallon,
 A ce titre, souvent sûr de votre assistance,
 Ose à votre grandeur, en cette circonstance ,
 Présenter un placet qui ne sera pas long.
 Mon poltron de Laquais qui craint d'entrer en lice ,
 Bon sujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
 S'étonne que pour la Milice
 Le Dieu Mars l'ait compris dans son papier terrier.
 Onc il ne fut, dit-il, avide de Laurier;
 De plus il a tout lieu de croire
 Que la France n'a pas besoin de son appui;
 Et que Louis & la Victoire
 Se passeront fort bien de lui.
 Il sollicite donc la grace ,
 Le dirai-je ? d'être exempté
 D'aller, chez la postérité,
 Parmi nos héros prendre place.
 Car tel est son mépris pour toute vanité ,
 Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie;
 Et qu'à votre grandeur il demande la vie ,
 Au lieu de l'immortalité.



LE SONGE

DE

CIDALISE.

*MADAME JE D'JE***.*

J'ENTENDS si souvent dire du mal des Songes, que j'ose à peine, ma chere amie, vous faire part du mien. N'est-ce pas, dit-on, faire trop d'honneur à ces jeux de la nuit & de l'imagination, que d'en retracer l'histoire? N'est-ce pas vouloir donner pour des vérités, ce que la raison a toujours qualifié de mensonge? Mais quoi! mon rêve à quelque chose de si singulier & de si intéressant tout à la fois, j'en ai si bien retenu toutes les circonstances, & vous y avez vous-même tant de part, que je me ferois une espèce de scrupule de m'exposer à les oublier. Je vais donc, à telle fin que de raison, les fixer sur le papier, de crainte qu'elles ne m'échappent. Je n'ose espérer que ce récit vous amuse; je souhaite seulement qu'il ne vous ennuie point. Mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Vous vous souviendrez, sans doute, que presque tous les entretiens que nous avons eus ensemble à la campagne, où je suis encore avec ma mere, rouloient sur les dangers d'un tendre engagement. Vous ne cessiez de m'exhorter à garder ma liberté. Le cœur, me di-

siez - vous, est la plus noble partie de nous-mêmes ; comment peut-on se résoudre à s'en dessaisir ? Il est vrai que l'on compte en mettre un autre à la place du sien ; mais on se fait toujours illusion sur un si mauvais marché : la perte est réelle , & le gain est imaginaire.

En un mot , ma chere amie , je n'oublierai jamais que dans toutes nos conversations vous ne cessiez de me répéter des maximes si salutaires , & de me les faire envisager comme essentielles à mon repos. Et lorsque je m'avisais de rire , en jeune folle , des allarmes que vous aviez la bonté de prendre sérieusement sur mon compte , vous me répondiez : « badinez , ma chere enfant , badinez tant qu'il vous plaira , mais gardez bien votre cœur , & je vous réponds du reste ».

Quelquefois aussi vous preniez occasion des Aventures dont je connoissois les Héroïnes , pour en tirer une instruction qui pût tourner à mon profit. Et ce qui me flattoit sur-tout infiniment , c'est que vos leçons les plus graves n'avoient rien de rebutant , parce qu'elles étoient toujours données de cet air & de ce ton que l'amitié seule peut inspirer. On nous mène loin , quand on nous prend par le cœur ; c'est ce qui doit faire craindre aux personnes de mon sexe & de mon âge , de livrer le leur à cette fatale passion qu'on appelle *Amour*. Je m'écrierois volontiers : le joli nom pour une si funeste maladie !

Je vous ai parlé dans ma dernière Lettre de *Cléante* , frère de Mademoiselle de B*** Vous vous êtes aperçue que je prenois plaisir à en dire du bien. Votre amitié s'en est allarmée : défiez-vous , me dites-vous dans votre réponse , défiez-vous autant des louanges que vous donniez à ce jeune Cavalier , que des éloges que vous pouvez en recevoir. L'Amour a plus d'un moyen pour nous perdre. Dire du bien d'un objet qui nous a frappé , c'est presque travailler à justifier son choix , ou , si vous voulez , c'est consulter quelqu'un sur un choix déjà fait.

Remplie de ces réflexions qui commençoient à m'alarmer moi-même , je relisois , il y a quelques jours ,

vosre Lettre dans ce même bosquet , sur ce même banc où j'avois reçu de vous des conleils , dont l'application sembloit s'approcher. Le soin avec lequel je m'examinois sur un article de cette conséquence me jetta dans une profonde rêverie , qui me conduisit insensiblement au sommeil. C'est alors que j'ai cru voir & entendre ce que je vais vous raconter. Tous les rêves ne sont pas frivoles. Vous allez en juger ; voici le mien.

Je me trouvai tout-à-coup transportée dans une Isle agréable que je reconnus pour celle de *Cythere*. Elle me parut entourée d'une vaste mer extrêmement orageuse. Des flots écumeux s'élevoient au-dessus d'un grand nombre de Navires qui s'efforçoient d'aborder la Côte. Plusieurs périrent à mes yeux ; d'autres qui s'étoient sauvés du naufrage arrivoient dans un désordre digne de compassion. En contemplant du rivage le sort de ces malheureux , j'admirois mon bonheur d'avoir été portée dans un si bel endroit , sans essuyer les orages qui avoient fait périr tant d'infortunés. J'ignorois qu'il étoit, dans l'intérieur de l'Isle , des périls beaucoup plus à craindre.

Je devrois , en fidelle Historienne , vous donner une description géographique & détaillée de ce beau lieu ; les idées m'en sont encore assez récentes ; mais cet ouvrage est au-dessus de moi.

Contentez-vous d'apprendre que cette Isle est située , en apparence , sous le plus beau climat du monde. Tout m'y parut plus accompli , plus satisfaisant qu'en aucun autre pays où j'eusse été auparavant. Tous les charmes du Printems s'y sont rassemblés. Les arbres y sont d'un plus beau vert qu'ailleurs. Les Rossignols y chantent mieux que chez nous , sans excepter celui que nous prenions tant de plaisir à entendre. Les moindres petits oiseaux y ont un ramage fort agréable ; en un mot, si j'en crois mon rêve, il faut que vous vous mettiez bien en tête , ma chere amie , que les eaux de ce Pays-là sont plus claires & plus transparentes que la fontaine de notre jardin ; que les ombrages y sont plus

frais que notre bosquet favori ; que nos fleurs & nos prairies ne sont pas comparables à celles de *Cythère* ; & , puisqu'il faut tout vous dire , l'*Écho* qui habite dans cette Grotte solitaire , que vous aimez tant ; oui , cet *Écho* ne fait que bégayer , au prix de ceux que l'on entend dans cette île enchantée.

Au surplus , il n'est pas étonnant que je ne puisse pas vous en faire une description bien exacte , puisqu'en y entrant on se trouve affecté de je ne sais quel sentiment qui pénètre jusqu'au fond de l'ame , & ne laisse ni le temps de l'examen , ni celui de la réflexion.

Comme je continuois de me promener le long du rivage , je fus abordée par une femme d'assez bonne mine , & qui me parut avoir les plus beaux yeux du monde ; on m'a cependant assuré depuis qu'elle ne voit goutte. C'étoit l'*Opinion* , qui , me présentant la main , s'offrit de me conduire où je voulois aller. Vous jugez bien qu'avec un pareil guide on court souvent risque de s'égarer ; mais c'est la Conductrice à la mode.

Elle me débita , chemin faisant , une infinité de merveilles auxquelles je ne crus pas devoir ajouter foi.

Sçavez-vous bien , me dit-elle , qu'une des propriétés de l'air qu'on respire ici , est de rendre méconnoissables tous ceux qui y viennent. On ne les voit plus avec les mêmes yeux. Leurs traits sont changés.

Eh ! de grace , lui répondis-je , dites moi si on rajeunit en ce pays-ci ? En pouvez-vous douter , me répliqua-t-elle. J'y vis l'autre jour arriver une vieille coquette escortée d'un jeune Sénateur novice qu'elle avoit charmée. A peine eurent-ils mis le pied dans l'île , que le jeune *Adonis* crut voir dans cette *Cybele* une *Vénus* des plus accomplies. Je vous avouerai , ma chère amie , que cette anecdote me fit rabattre tout bas , avec quelque malice , sur notre vieille Baronne , que le Chevalier courtoisoit un jour chez nous d'assez bonne foi pour donner à penser qu'il en étoit réellement amoureux.

Les Belles , ajouta l'*Opinion* , paroissent ici laides à leurs rivales ; & les laides deviennent belles aux yeux

de leurs amans Je trouvai cette compensation raisonnable ; mais le moyen de croire que l'air de ce pays-là puisse aggrandir les yeux , & rendre la bouche petite ; raccommo-der le nez le plus mal fait ; arranger , polir les dents moins belles ; remplir les joues creuses ; abattre les mentons élevés : cela s'appelle combler les vail-ées & couper les montagnes. Je croirois plus volontiers qu'il orne le langage , & qu'il embellit le caractère , comme cela me fut assuré. Mais , encore une fois , je m'imagine que Madame l'*Opinion* a bonne part à ces prétendues métamorphoses. Je ne m'amusai point à combattre sérieusement ses merveilleuses fictions ; je me contentai d'en rire & de les renvoyer aux Contes de Fées. Elle prit la chose au sérieux , & peu s'en fallut qu'elle ne se fâchât contre moi. Vous éprouverez dans peu , me dit-elle , d'un air piqué , que souvent on ne doute que par un défaut d'expérience. L'ignorance est la mere de l'incrédulité.

Quoique ces mots fussent prononcés d'un ton capable d'en imposer , j'avois peine à me persuader que je dût un jour me servir de preuve à moi-même sur cet article.

Nous en étions encore sur cette petite discussion , lorsque je fus saluée par un fort joli jeune homme habillé à la façon des Génies. La Nature l'ayant doué d'une physionomie très-revenante , & l'art ayant joint à cela tous les agrémens de la parure , vous conviendrez avec moi qu'il étoit en état de faire bien des conquêtes. Aussi est-ce-là son dessein. Il m'aborda d'un air de connoissance , mais avec respect. Eh ! quoi , s'écria-t-il avec une vivacité tout-à-fait aimable , la charmante Cidalise en ces lieux ! Eh ! quel heureux hazard l'y a conduite ? Après m'avoir si long-temps ignoré ou négligé , consentiroit-elle enfin à suivre mes conseils & mes leçons ? Puis-je me flatter.....

Pardonnez , Monsieur , lui dis-je , en l'interrompant , si , n'ayant pas l'avantage de vous connoître , je vous témoigne quelque surprise de vous entendre parler ainsi.

Je m'étois attendu , reprit-il à cet étonnement de votre part. Que vous êtes heureuse de plaire sans le vouloir , & même sans y songer ! Sans cela , croyez-moi , vous m'auriez consulté plus d'une fois dans votre ajustement.

C'étoit le *Desir de plaire* qui me parloit ainsi. La fleur-rette lui sied bien ; car les hommes , pour la plupart , se sont sottement imaginé qu'il faut nous flatter pour nous plaire , & que l'on ne sauroit nous intéresser autrement , nous autres femmes : ne mériteroient-ils pas bien que nous leur fissions dire vrai ?

Le frippon que je viens de vous dépeindre , ma chere amie , (frippon le plus adroit que je connoisse) trouva le moyen de mêler dans la conversation , des reproches obligeans sur la négligence de mon ajustement ; & , soit dit en passant , j'étois coëffée ce jour-là à l'*Oiseau Royal*. Il exagéra l'ignorance où je paroissais être de ce qu'il appella *mes jeunes attraits*. Je dis qu'il exagéra ; car enfin je sçais bien que je suis passable. De reproches en remerciemens , de remerciemens en fleurettes , il me conduisit avec l'*Opinion* dans un cabinet champêtre , où je trouvai une toilette toute dressée ; il fallut bien m'y asseoir. Je vous ai fait observer que ce jour-là je n'étois pas mal ajustée , du moins je me l'imaginois ainsi. *Lisette* & moi nous nous étions surpassées , ce me semble. Erreur ! A peine eus-je jetté les yeux sur le miroir présenté par le *Desir de plaire* , que j'apperçus mille défauts dans mon ajustement ; défauts qui m'étoient échappés ; car on n'y regarde pas de si près , lorsqu'on agit de bonne foi , & sans dessein ; mais le *Desir de plaire* raffine sur tout. Je vis qu'il triomphoit de mes petites observations. Plusieurs Nymphes s'empresèrent à me servir ; l'une tournoit une boucle avec plus de délicatesse ; l'autre plaçoit une fleur de meilleure grace ; une troisième substituoit adroitement une mouche assassine à un grain d'orge qui n'alloit point à mon visage ; moi-même je mettois quelquefois la main à l'œuvre : car on prend aisément goût à cette vaine occupation.

Il faut que je convienne avec vous , ma chere amie ; qu'après cette petite opération , je me crus incomparable ; ainsi le *Desir de plaire* se glissoit imperceptiblement dans mon cœur ; & avec lui la sotte croyance de pouvoir y réussir. Quelles conquêtes , me disois-je secrettement à moi-même , pourront désormais m'échapper ? J'ai pris de trop bonnes mesures pour en manquer aucunes : C'est assez là l'idée d'une jeune personne à sa toilette ; la plus sage a ses momens de coquetterie.

Ce fut au milieu de cette dangereuse ivresse , que vous m'apparûtes , ma chere amie. Je fus bien surprise de vous retrouver là , & vous ne l'êtes pas moins de vous y voir. Que les songes sont extravagans , m'allez-vous dire ! Tout beau , s'il vous plaît ; respectez celui-ci , & redoublez l'attention. Vous allez faire dorénavant dans ce Roman nocturne un fort beau personnage. Quand je dis *vous* , cela n'est pas tout à fait correct ; mais il faut que je vous parle sur ce pied-là jusqu'à la fin du songe . qui vous découvrira le mot de l'Enigme.

Quoi qu'il en soit , je me sentis , en vous voyant si près de moi , bien moins de joie que d'étonnement , prévoyant apparemment que mes folies ne seroient pas de votre gout.

En effet , vous me fîtes envisager les conséquences du desir de plaire , que je croyois des plus simples & des plus innocens. Ce desir est pardonnable , me disiez-vous , jusqu'à un certain point ; au de-là il manque son but , & nous perd. Quand il est sans mesure , il est sans gloire.

Mais le moyen , répliquois-je à voix basse , de se borner sur un article si délicat ?

Le moyen , repreniez-vous aussi-tôt ? c'est de s'appliquer à bien concevoir tout le prix de cet avantage , après lequel on court avec tant d'empressement ; car cet empressement mène plus loin qu'on ne pense. Je trouvois cette décision trop sévere ; j'en appellois aux privilèges de mon âge.

Je souffrois sur-tout impatiemment que de ce desir de plaire vous voulussiez tirer un mauvais augure pour

mon repos & pour ma liberté. Un engagement de cœur me faisoit autant de peur que lorsque je suis éveillée ; mais rarement , me disiez-vous , cherche-t-on à plaire , que l'on ne s'expose à trouver tôt ou tard , & souvent plutôt qu'on ne pense , quelqu'un qui plaît plus qu'il ne faut. Qu'arrive-t-il ? on rencontre un cœur plus rebelle , plus rétif que les autres. La conquête est flatteuse ; on conclut qu'il faut la faire à quelque prix que ce soit ; mais ce cœur tenant bon contre les premières attaques , on s'avance plus qu'on ne voudroit ; & lors même que l'ennemi assiégé capitule , c'est avec tant d'honneur pour lui , & si peu de gloire pour nous , que notre victoire est une défaite : voilà où nous conduit ce desir de plaire immodéré , & qui ne connoît point de bornes. Que de jeunes personnes en ont été les victimes !

Je me souviens à ce propos d'un fragment d'une Comédie manuscrite qui s'accorde parfaitement avec les conseils que vous me donniez alors. Ces vers sont de M. de notre ami commun ; vous ne serez peut-être pas fâchée de les trouver ici.

L U C I L E.

Non , je ne comprends pas qu'une fille bien née ,
 Qui devant un miroir passe une matinée
 A planter sur son front quelque colifichet ,
 Dans l'espoir d'attraper les cœurs au trebuchet ;
 Qui d'un bout de ruban sçait la place & l'usage ;
 Qui sçait quelle couleur convient à son visage ,
 Et connoît d'une Etoffe , & l'endroit & l'envets ;
 Ose agir , & parler , & penser de travers ,
 Préférant à l'honneur de paroître estimable ,
 Le plaisir dangereux de passer pour aimable.

E R A S T E.

Ce péril est plus grand qu'on ne peut l'exprimer.
 Fille qui cherche à plaire est bien aise d'aimer.
 De ses mains elle-même elle forme sa chaîne ,

Et dans son propre piège à son tour on l'entraîne.
 Quelle erreur , après tout , de tirer vanité
 Du frivole dehors d'un mérite emprunté ,
 Dont on n'est possesseur que parce qu'on l'achette ,
 Et qu'il faut tous les soirs laisser sur sa toilette !
 Et, pour dire encor plus , qu'est-ce que la beauté ?
 Un lustre que sans choix la Nature a prêté ;
 Qu'un accident altere , ou que l'âge ravage ,
 Et qu'un mal très-commun détruit même avant l'âge.
 Non non (& mille fois je te l'ai rebattu)
 Ton véritable bien , Lucile , est la Verru ;
 Elle n'est point sujette aux loix de la Nature ,
 D'un éclat étranger dédaigne l'imposture ,
 Affronte les malheurs , brave les accidens ,
 Vit même après la mort , & triomphe du Temps.

Eh ! quoi ? répliquai-je encore avec une vivacité chagrine , l'amour est-il donc , après tout , un si grand crime ? Est-on maître de s'en garantir ?

Je ne sçais, en vérité, où je prenois ce beau sentiment-là ; il me paroît bien que je sommeillois.

Eh ! qui vous soutient, me répondîtes-vous avec feu , qui vous soutient, ma chere Cidalise , que l'on puisse à son gré se garantir du fatal poison de l'amour ? Il y auroit trop d'orgueil à le présumer ; mais il y a aussi trop de foiblesse à se croire nécessairement assujetti à cette passion. Nous sommes la plupart les esclaves volontaires de ce Tyran impérieux ; nous courons au-devant des chaînes qu'il nous prépare ; souvent nous les forgeons nous-mêmes. N'est-ce pas être bien insensé , que de prévenir un malheur par la seule raison qu'il peut arriver ?

L'Antidote venoit trop tard , ma chere amie ; le poison avoit déjà fait du chemin dans mon cœur.

L'*Opinion* m'avoit fait voir dans un jeune homme , du nombre de ceux qui composoient ma petite cour , toutes les qualités désirables pour faire un choix. Je sentois

sentois que ce jeune homme me plaisoit infiniment ; sa vue m'intéressoit , ses discours m'attendrissoient ; je prenois insensiblement le parti de l'aimer tout de bon , je croyois qu'il le méritoit. Il faut vous faire la confidence toute entière. Ce jeune Cavalier ressembloit , trait pour trait , à *Cléante* , à ce frere de Mademoiselle de B*** , dont je vous ai fait une espèce d'éloge ; & voilà peut-être la cause de mon songe.

Vous êtes une amie clairvoyante , vous sçûtes bientôt pénétrer mes sentimens. Ce fut pour m'arracher malgré moi à cette inclination naissante , que vous me conduisîtes dans un endroit de l'Isle , où la force des exemples succéda tout-à-coup à la douceur de vos préceptes.

Que d'objets différens passèrent alors en revue devant moi ! Je les comparerois volontiers à ces tableaux mouvans que l'on expose à la curiosité du public ; mais ces portraits-ci n'étoient point une peinture morte & stérile , puitqu'aidée de vos conseils , j'en ai sçu tirer quelqu'instruction.

Je me trouvai donc avec vous dans une allée sombre & bordée de *Cyprés* ; on les trouve à chaque pas mêlés avec les *Myrtes*.

Une jeune fille se promenoit dans cette allée ; elle marchoit à pas lents , & cette démarche nonchalante s'accommodoit à l'air de langueur qui régnoit dans toute sa personne ; sa coëffure & son habillement étoient dans un désordre extrême ; une pâleur mortelle couvroit son visage , que la douleur avoit changé , sans l'avoir enlaidi : elle pouffoit de profonds soupirs ; elle levoit au Ciel ses yeux baignés de larmes , un mouchoir qu'elle tenoit négligemment à sa main , étoit destiné à les essuyer , mais elle sembloit en avoir oublié l'usage. Elle tourna par hazard ses regards vers moi ; son état me fit pitié ; mais je fus surprise de ce qu'aussi-tôt qu'elle m'eut apperçue , elle détourna promptement la vue , & passa dans une autre allée , comme pour m'éviter.

Vous remarquâtes mon étonnement. Auriez-vous re-

connu , me dites-vous , dans cette belle affligée , la jeune *Thémire* , qui pendant plusieurs années a été votre compagne & votre amie ? O Ciel ! m'écriai-je , que me dites-vous là ? *Thémire* est ici ? Je l'ai vue , je ne l'ai point reconnue ; elle a fui pour m'éviter ! Qu'entends-je ?

Rien n'est plus naturel , me répondîtes-vous , que ce qui vient de vous arriver à toutes les deux. *Thémire* est victime d'un amour naissant , qu'elle voudroit pouvoir se cacher à elle-même , & qu'elle ne sçauroit dérober à personne. Elle aime *Valere* ; elle croit qu'il l'ignore ; elle desireroit qu'il l'ignorât toujours , & cependant elle brûle de le lui apprendre. La sagesse & la passion se livrent dans son cœur de violens combats , qui l'ont réduite dans l'état où vous la voyez. Quoique vous fussiez l'une de ses meilleures amies , avant qu'elle vînt ici , vous lui êtes devenue indifférente , & même importune.

Tel est , ô ma chere Cidalise , tel est le fatal pouvoir de l'Amour ; telle est cette passion qui nous rend insensible à tout autre attachement. Hélas ! elle nous fait perdre le plus doux avantage de la vie , puisqu'elle nous fait négliger les douceurs de l'amitié.

Un exemple si voisin de moi fit une vive impression sur mon esprit. Seroit-il possible , me disois-je , que je devinssé semblable à l'ingrate *Thémire* ? L'Amour m'obligeroit-il un jour à fuir mes plus chers amis ? Et cette réflexion , qui me pénétrait véritablement , je la faisois sur-tout à propos de vous , ma chere amie. Et quoi ! m'écriai-je , l'Amour fait donc autant de monstres de ses méprisables sujets ? Est-ce là cette *Thémire* qui n'avoit rien de caché pour moi ; cette *Thémire* dont la vivacité , l'enjouement , la belle humeur , faisoient l'agrément de nos sociétés ? La tristesse & la pâleur ont succédé à ce teint frais , vif & brillant , à cet air de santé & de satisfaction , qui relevoit la beauté de cette aimable fille. Comment concevoir une si étrange métamorphose ?

L'Amour , me répondîtes-vous , en fait de plus surprenantes. Peut-être que sans moi *Thémire* , à son tour , ne vous auroit pas reconnue vous-même avant qu'il fût deux jours.

Je vous dis ensuite, avec une naïveté dont le souvenir me fait rire : s'il en coûte tant à cette pauvre fille pour cacher son amour à *Valere*, que ne lui déclare-t-elle au plus vite ? Par quelle bizarrerie attache-t-on pour nous seules, un crime à cet aveu ? Les Amans, continuai-je, loin de cacher qu'ils aiment, le disent souvent, même lorsqu'il n'en est rien ; & nous ne pouvons pas dire ce qui en est !

Vous vous mîtes à rire en m'entendant parler ainsi. L'Amour, me dites-vous, est un crime pour tout le monde ; mais ç'en est encore un plus grand pour nous. Les hommes ont fait les Loix. Depuis qu'ils ont cessé d'être innocens, nous ne pouvons aimer sans rougir. Eh ! si l'Amour étoit une vertu, auroit-il besoin de se faire accompagner du mystère ? Prenez occasion de tout ceci, ma chère enfant, pour vous convaincre que cette passion, quoique funeste à tous les hommes en général, est encore plus à redouter pour notre Sexe, à qui l'on a imposé des Loix plus sévères, & qui a, moins que l'autre, les ressources de la dissipation. Hélas ! oui, dis-je en soupirant, nous aimons pour le moins aussi fortement que les hommes : mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient à souffrir autant que nous. Autre naïveté.

Ce soupir, qui m'étoit échappé, & que j'aurois voulu retenir, témoignoit assez qu'un intérêt particulier me faisoit murmurer contre la contrainte générale. Je ne trouvois mauvais qu'on eût fait un crime de parler là-dessus, que parce que je prévoyois pour moi-même, combien j'aurois de peine à me taire.

En effet, je me représentois *Cléante* à mes genoux, me jurant une ardeur éternelle, me pressant de m'expliquer sur son sort, avec ces expressions vives & touchantes que les hommes savent si bien employer pour nous tromper. Que nous sommes dupes ! Je voyois *Cléante* dans cette situation ; je l'entendois me dire : « Ingrate, » vous voulez donc ma mort, puisque vous me laissez » languir dans une incertitude plus cruelle que la mort » même » ! Et je me demandois alors, si j'aurois le cou-

rage , ou plutôt la dureté de le laisser mourir. Que nous sommes sottes d'être si bonnes !

Dans ce moment deux femmes vinrent à nous , pour nous engager à décider laquelle étoit la plus malheureuse : elles étoient pour le moins aussi malades que notre pauvre *Thémire* , mais d'une autre manière. Le temps de la langueur étoit passé pour elles ; elles en étoient aux fureurs du désespoir ; l'une aimoit un *Ingrat* , l'autre un *Inconstant* : toutes deux auroient trouvé de la consolation à se faire déclarer la plus malheureuse : chose singulière , que l'on dispute avec une espece de vanité des degrés de l'infortune , & que l'on soit flatté , pour ainsi dire , de l'emporter en cela , comme en toute autre chose.

Votre jugement se borna (sans décider la question) à exhorter ces femmes à se défaire d'un amour également inutile de part & d'autre , puisqu'il est aussi difficile d'inspirer du goût pour nous à ceux qui sont éloignés d'en avoir , que de le faire revenir à ceux qui l'ont perdu. Pour moi , tout me ramenoit à *Cléante* ; je me représentais quelle seroit mon infortune , si je le trouvois ingrat ou volage. Qui peut être sûr d'être aimé bien sincèrement ? Et , lors même que l'on est aimé , qui peut s'assurer de l'être toujours ?

Je supprime ici quelques Scènes tragiques , occasionnées par ce petit Dieu turbulent , indigne de porter le nom de l'Amour ; elles firent sur moi une impression de tristesse , & même d'horreur , qui noirciroit trop un récit que je me reproche déjà de n'avoir point assez égayé.

Mais je dois vous parler de la rencontre que nous fîmes de deux Amans , qui n'étoient malheureux que par l'excessive délicatesse qu'ils admettoient dans leurs sentimens. Ces gens pointilleux , qui réduisent l'Amour en système , qui n'aiment que par principes , y entendent trop de finesse pour être jamais heureux. En matière de sentiment , il ne s'agit point de chicaner sur quelques formalités de plus ou de moins. Ces Amans-

ci avoient toujours quelques reproches à se faire , parce qu'ils s'étoient follement imaginé qu'ils ne devoient rien avoir à se reprocher. Hélas ! me dis-je à moi-même , qn'est ce donc que l'Amour , puisqu'il empoisonne la délicatesse même !

Cette dernière réflexion me pénétra tellement que je me vis sur le point d'être guérie. Vous m'exhortiez à ne pas révoir *Cléante* , à profiter du peu de raison qui me restoit encore pour ne point m'exposer à la perdre tout-à-fait : il ne s'agit point , me disiez-vous , de se piquer de courage avec l'Amour ; il vaut mieux de bonne-foi convenir de son insuffisance & prendre la fuite. Ce Dieu n'est point un ennemi que l'on puisse vaincre en lui tenant tête ; il faut lui tourner le dos pour en venir à bout.

Cependant j'hésitois encore : peut-être , après tout , vous disois-je , que vous êtes trop prompte à vous allarmer ? Ne peut-on aimer sans avoir de l'amour ? ne sauroit on s'en tenir à la simple estime , à la bonne amitié ?

Ah ! ma chere Cidalise , me répondîtes-vous , vous cherchez à méchapper par un détour. Défiez-vous , croyez-moi , de ces distinctions chimériques , que l'esprit imagine pour justifier un cœur déjà séduit. L'amour n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend un masque ; & , de tous les masques , ceux de l'estime & de l'amitié sont le plus à craindre , parce qu'ils semblent mettre la vertu même dans le parti de l'amour. Écoutez là-dessus la célèbre Madame Deshoulières.

Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse
Est , malgré tous nos soins , l'écueil de la sagesse.
Je suis tout ce qui plaît ; & je sais m'allarmer ,
Dès que quelqu'un paroît propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'Estime ,
Et je crains l'Amitié , bien qu'elle soit sans crime ;
Pour sauver ma vertu de tant d'égaremens ,
Je ne veux point d'Amis qui puissent être Amans.

Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite ,
Je cherche leurs défauts ; j'impose à leur mérite ;
Rien , pour les ménager , ne me paroît permis ;
Et dans tous mes Amans je vois mes Ennemis.

C'étoit aussi ce que j'allois me dire à moi-même , ma chere amie , lorsqu'un nouveau personnage , plus dangereux que tous les autres , vint m'enlever le fruit de vos instructions.

Représentez-vous une femme assez âgée , grande , sèche , décharnée , au teint livide , aux yeux enfoncés , aux regards étincelans. Voilà , en abrégé , le portrait de celle qui vint tout-à-coup me tirer par la manche de ma robe. Je me retournai & je frémis en la voyant. Elle tenoit d'une main un poignard , de l'autre une coupe remplie d'un breuvage empoisonné. Je suis la *Jalousie* , me dit-elle. Eh ! qui te retient ici , tandis que *Cléante* , entouré des Nymphes de cette Ile , leur prodigue tour-à-tour des sermens , des protestations , qui ne devraient être que pour toi ?

En disant ces mots ; elle souffla sur moi , & je sentis aussi-tôt les premiers accès de cette frénésie , qui de l'Amour le plus tendre fait un Tyran furieux.

Conduite par la *Jalousie* , je courus , ou plutôt je volai vers une salle d'orangers , où je trouvai *Cléante* , comme on me l'avoit dépeint , environné de Nymphes qu'il courtoisoit en Papillon qui voltige de fleurs en fleurs : il me sembla néanmoins qu'il préféreroit une d'entre elles , & cette préférence acheva de me désespérer. *L'Opinion* , qui me rejoignit dans ce fatal endroit , comme pour jouir de ma défaite , peignit à mes yeux *Cléante* plus aimable que jamais , & me fit voir , au contraire , dans ces Nymphes , mes rivales , des beautés fort communes ; en sorte que je sentis d'autant plus vivement le prix du bien que l'on m'enlevoit , & le peu de mérite de celles à qui j'étois sacrifiée. Quelle humiliation ! Elle mit le comble à mon infortune.

Cette dernière circonstance me rendit furieuse. Je ne

vous écoutai plus, je vous perdis de vue, je saisis le poignard que la *Jalousie* me présenta, & peu s'en fallut, dans la fureur dont j'étois possédée, que je ne me jettasse sur *Cléante* pour lui percer le sein.

Ma main timide & tremblante se refusa néanmoins à ce parricide. Je me contentai d'exhaler ma colere en invectives. Une douleur stupide succéda à ces emportemens, je tombai évanouie, & cet évanouissement finit tous mes maux; il se fit dans mon cœur une si grande révolution, qu'en revoyant la lumière je recouvrai toute ma raison. L'*Opinion* fut repoussée loin de moi par un bras invisible auquel elle fut contrainte d'obéir. La *Jalousie* étoit disparue avec l'*Opinion*; les Nymphes que ma vanité m'avoit fait mépriser me parurent fort aimables; je leur rendis justice. *Cléante*, au contraire, ne me parut plus orné de tant de perfections; je fus sur le point de rougir de mon choix: en un mot, imaginez-vous, ma chere amie, une malade, une frénétique à qui une fièvre brûlante avoit donné le transport au cerveau, & qui, si-tôt que la fièvre est passée, à honte des extravagances qu'elle a faites pendant l'accès. Voilà quelle étoit ma situation.

Mon premier mouvement, en ouvrant les yeux, fut de vous chercher pour vous embrasser: mais quelle fut ma surprise en ne vous trouvant plus! Je vis bien à côté de moi une autre Dame qui me parut prendre aussi beaucoup de part à mon sort; mais sa vue m'inspiroit plus de vénération que de tendresse; elle me parla: mais je ne l'écoutai qu'en tremblant & les yeux baissés; il me sembla même que son discours éclairoir mon esprit sans intéresser mon cœur; en un mot je sentoais parfaitement que, quoique cette Dame parût mériter toute ma confiance, elle ne l'obtiendrait jamais autant que vous, ma chere amie.

Elle me tira d'embarras, en m'adressant la parole la premiere. Je m'apperçois, me dit-elle, de votre étonnement; vous cherchiez Madame de *** (& elle vous nomma); mais apprenez qu'elle n'a point été auprès de

lvj LE SONGE DE CICALISE.

vons d'aujourd'hui. C'est moi qui , pour vous accompagner , ai jugé à propos d'emprunter la ressemblance d'une personne qui vous est si chère. Je suis *la Sagesse* enfin ; dans le dessein que j'avois de vous instruire par tout ce que vous verriez ici , j'ai cru devoir me déguiser sous les traits de l'*Amitié* ; c'est un stratagème innocent , dont j'ai souvent éprouvé l'utilité.

Dans le mouvement que je fis pour me jeter aux genoux de cette *Divinité*, je m'éveillai en sursaut , l'esprit rempli de tout ce que je viens de vous raconter. Je me suis examinée depuis très-sévérement sur le compte de *Cléante* : je l'examinai lui-même avec plus d'attention ; & heureusement pour mon repos & pour ma liberté , je suis la seule qui gagne à cet examen. En un mot ma raison , je le sens bien , avoit besoin de mon songe , pour ne point s'endormir tout de bon.

Adieu , chère amie , qui êtes destinée à m'être utile jusques dans le sommeil. Nous ne perdons jamais de vue nos vrais amis : tout les retrace à notre idée ; & souvent ce précieux ressouvenir suffit seul pour nous garantir des égaremens les plus dangereux.



LA MASCARADE

LA
MASCARADE
DU
PARNASSE,
COMÉDIE

En un Acte & en Vers ,

Précédée d'un Prologue , &
suiwie d'un Divertissement ,

Publiée en 1737.



P R É F A C E.

LEs Préfaces (je dis même les meilleures & les plus utiles) sont si fort décréditées dans le monde , que je me donnerois bien de garde d'en mettre une à la tête d'une petite Comédie , si je n'avois à combattre un préjugé beaucoup plus à redouter pour moi que les ennemis des Préfaces. Le public se pr vient aisément contre les Pièces dramatiques qui n'ont point eu l'avantage , ou , si l'on veut , l'éclat de la représentation. Il est en droit de prononcer sur les Pièces de Théâtre dans le concours des Spectacles & dans l'intérieur du Cabinet ; mais il trouve mauvais qu'on aille le trouver directement à ce dernier Tribunal ; c'est lui dérober le plaisir d'être deux fois Juge , & l'on ne tente point impunément de diminuer son autorité.

Comme dans les Jurisdiccions ordinaires on ne peut omettre les degrés , sans s'exposer au reproche d'*omisso medio* , je dirois volontiers qu'il en est de même dans l'espèce dramatique , & qu'on ne sauroit faire im-

primer *omisso theatro* , s'il m'est permis de parler ainsi, sans s'exposer au repentir d'une fausse démarche. Oserois-je cependant , en réclamant l'équité du public contre une prévention si commune , lui remontrer que cette opinion est un peu trop générale ; plusieurs Pièces ont été applaudies dans un grand nombre de représentations , qui ont néanmoins échoué à la lecture. Pourquoi n'y en auroit-il pas , qui , sans être représentées , pussent se faire lire avec plaisir ?

Je suis bien éloigné d'affurer que la mienne soit de ce nombre, quoiqu'elle ait eu le bonheur de plaire à des personnes éclairées, & qu'elle ait même mérité les suffrages des Acteurs auxquels je l'avois destinée. Un d'entre eux, d'un mérite & d'un talent généralement estimé , dans plusieurs lettres qu'il a eu occasion de m'écrire au sujet de mon Ouvrage , en parle en termes également avantageux pour la Pièce & pour l'Auteur. *Il y a trouvé, dit-il, beaucoup d'esprit, une versification légère & des plus aisées; un sujet ingénieusement imaginé; des vers marqués au bon coin, &c.* Il ne faut pas que ces éloges , ici transcrits , me rendent sus-

peût d'une vanité ridicule ; je me trouve obligé, dans les circonstances où je suis, de faire voir que, sans les raisons particulières qui ont empêché ma Pièce de paroître sur la Scène, elle y eût été reçue avec plaisir par ceux qui devoient la représenter, & qui l'auroient sans doute rendue avec cette finesse & cette précision qu'on est en droit d'attendre d'eux. D'ailleurs, je crois que l'on gagne toujours beaucoup à paroître en public, muni de l'approbation des Écrivains qui ont mérité la sienne. Celle de l'Auteur de *la Fille arbitre* est bien digne de considération : au surplus, le public me permettra de le renvoyer au Prologue pour ma plus grande justification. Ce Juge est redoutable, mais il est integre, éclairé ; ma Pièce est entre ses mains, je me tais.





ACTEURS DU PROLOGUE.

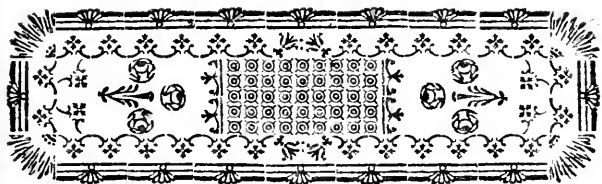
CLÉANTE , ami de Damis.

DAMIS , Auteur de la Pièce.

LE MARQUIS.

LA BARONNE.

La Scène est dans le Cabinet de Cléante.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE , appuyé sur une table , dans
l'attitude d'un homme qui acheve de lire avec
attention un Manuscrit qu'il tient à la main.

DAMIS , en vérité , craint trop de se pro-
duire ;
J'ai relu quatre fois sa Pièce avec plaisir ;
Au Théâtre il faudra malgré lui l'intro-
duire.

Mais auquel ? On pourroit choisir ;
Et néanmoins , à bien saisir
Le sujet , le goût , l'occurrence ,

La Scène Italienne aura la préférence :

Voilà le Théâtre choisi.

A qui présentement dois-je envoyer la Pièce ?

A iv

Ma foi , Monsieur Romagnési ,
 Je vais la mettre à votre adresse ;
 Vous rimez , vous êtes Acteur :
 Puisqu'à ce double titre elle vous intéresse ,
 Soyez deux fois son protecteur.

(*Il en fait un paquet qu'il cache.*)

Joignons au manuscrit un compliment flatteur.

(*Il écrit un mot de lettre.*)

Holà , quelqu'un. Prenez ce paquet & ma lettre ,
 Vite , & qu'à leur adresse on les aille remettre.

(*Le domestique sort.*)

Damis , encore un coup , est timide à l'excès ;
 Par trop de modestie il se perdrait , peut-être :
 De sa Pièce , au surplus , il m'a laissé le maître.
 A ses premiers Écrits , comme à d'heureux Essais ,
 C'est donc à moi d'ouvrir un favorable accès.
 Plus le talent hésite à se faire connoître ,
 Plus l'on doit prendre soin d'en hâter le succès.

(*Damis entre.*)

Mais c'est lui que je vois paroître :
 Allons , avec honneur soutenons le procès ,



SCENE II.

CLÉANTE, DAMIS.

CLÉANTE, *en l'embrassant.*

JE vous croyois, mon cher, encore à la campagne.

DAMIS.

J'en arrive, & m'étant trouvé dans vos quartiers,
Je viens vous demander à souper.

CLÉANTE.

Volontiers.

Je vous donnerai même une aimable compagne,
La Baronne d'Orlac.

DAMIS.

Je la connois vraiment.

CLÉANTE.

Comme à la Comédie elle est en ce moment,
Nous aurons quelque tems la peine de l'attendre.

DAMIS.

Il suffit que j'ai l'agrément

De vous voir & de vous entendre ;

En votre compagnie on attend aisément.

CLÉANTE.

Vous êtes trop poli ; mais trêve au compliment,
La conversation en feroit assadie.

DAMIS.

Cet accident arrive assez communément,

P R O L O G U E.

Il est bon qu'on y remédie.

Puis-je vous demander à quelle Comédie

La Baronne est présentement?

C L É A N T E.

Aux François.

D A M I S.

Et la Pièce ?

C L É A N T E.

Elle est fort applaudie,

Et le mérite assurément.

D A M I S.

Comique ?

C L É A N T E.

Par le titre, & non réellement.

D A M I S.

Vous m'étonnez !

C L É A N T E.

Le but de l'Auteur est d'instruire.

D A M I S.

Mais de façon, probablement,

Que ses leçons pour nous soient un amusement ?

C L É A N T E.

Point du tout : à nous faire rire

Il ne travaille nullement.

D A M I S.

Veut-il donc arracher des larmes ?

C L É A N T E.

Justement.

Presque tout son Ouvrage est pour le sentiment.

Il a, non sans armer contre lui la Critique,

PROLOGUE.

II

Au badinage , à l'enjouement ,
Substitué le pathétique.

D A M I S.

Convenez avec moi , que dans un tel Écrit ,
Où THALIE aux Mortels fait répandre des larmes ,
Elle perd tout le sel , les graces & les charmes
De cet art qu'autrefois Moliere nous apprit.

C L É A N T E.

On donne dans ce goût.

D A M I S.

La raison le proscriit.

Frappé de cette maladie ,

Et sans avoir , au fond , personne pour objet ,
J'ai fait , en badinant , sur ce même sujet ,

Cette petite Comédie

Que je vous ai remise.

C L É A N T E.

Elle me plaît beaucoup.

D A M I S.

En ce cas , son bonheur a passé mon attente.

C L É A N T E.

Sa fortune doit être encor plus éclatante ,

Et lorsqu'on la jouera...

D A M I S.

Ce seroit un grand coup !

Je ne crois pas que je le tente.

C L É A N T E.

Il n'est plus tems , mon cher : sur-tout point de courroux ;

Votre Pièce , en un mot , Damis , n'est plus à vous.

D A M I S.

O ciel! Qu'avez-vous fait?

C L É A N T E.

Ce que vous deviez faire.

Vous m'en aviez laissé le maître?

D A M I S.

Assurément.

C L É A N T E.

Eh bien! ami, je prends sur moi l'évènement.

D A M I S.

Ah! Cléante, en pareille affaire

On n'agit point par procureur,

Et ce n'est que pour moi qu'est faite la terreur.

Dans l'audience solennelle

Où l'on juge un Auteur, quel que soit son appui,

La honte du revers lui devient personnelle,

Comme la gloire est toute à lui,

S'il donne aux Spectateurs du plaisir sans ennui.

Ma Muse du grand jour évitoit les approches,

Et vous l'y condamnez! En cas d'adversité,

De tout un Public irrité

Soutiendrez-vous, pour moi, les trop justes reproches?

C L É A N T E.

Connoissez le Public; il a plus d'équité.

Exige-t-il qu'on se contraigne

A garder, pour lui plaire, un silence affecté?

Que, toujours languissant dans son obscurité,

Un Auteur se restreigne

A n'écouter jamais que la timidité?

Non, ce grand Juge, ami, ne veut point qu'on le craigne;

Il ne veut qu'être respecté.

Votre Ouvrage , au surplus , vous met en sûreté.

D A M I S.

Vous lui donnez votre suffrage ;

Mais qui fait (car le zele est un grand séducteur)

Si votre amitié pour l'Auteur

Ne vous a point caché les défauts de l'Ouvrage ?

C L É A N T E.

Non, Damis, je ne suis aveugle ni flatteur ;

Votre Pièce m'a paru bonne ,

J'en trouve le sujet juste , neuf & brillant.

Si tout n'est pas d'ailleurs également saillant ,

A l'âge de l'Auteur il faut qu'on le pardonne :

Votre Ouvrage , en ce point , mérite des égards ;

Cinq lustres non complets, sur celui qui le donne ,

Doivent de l'indulgence attirer les regards.

Que d'Écrits plus heureux celui-ci fera naître ,

Si , comme je l'espère , il a quelque succès !

Ce n'est que par nombre d'essais

Que l'on parvient aux coups de maître.

D'ailleurs , rien au grand jour ne vous force à paroître ;

Vous pouvez pour un tems demeurer inconnu.

D A M I S.

Mon Ouvrage le pourroit être ,

Si jusques à vous seul il étoit parvenu ;

Mais avant que d'ici je fusse à la campagne ,

Le Marquis par hazard l'a trouvé , c'est assez.

Je crois que vous le connoissez ,

Son indiscretion en tout lieu l'accompagne :

Jugez si le secret est en mauvaise main.

Qu'aujourd'hui , lui présent, d'une voix unanime ,

Nous disions que je veux demeurer anonyme ,
Je gage que par-tout on le faudra demain.

C L É A N T E.

Peut-être par condescendance...

D A M I S.

Le caquet fut toujours sa belle passion.

C L É A N T E.

Il paroît. Croyez-moi , par une confidence
Essayons d'enchaîner son indiscretion.

S C E N E I I I.

C L É A N T E , L E M A R Q U I S ,
D A M I S.

LE MARQUIS , *après s'être jetté dans un
fauteuil.*

A H ! Cléante , permets qu'ici je me délasse.

Admire quelle est ma disgrâce !

Le Chevalier m'entraîne aux François avec lui ,
Pour m'y faire essuyer le plus mortel ennui...

C L É A N T E.

A ma table , ce soir , il faudra qu'il se passe.

L E M A R Q U I S.

Tope. J'aime un repas offert de bonne grace :
Chez toi je me retiens à souper aujourd'hui.

D A M I S.

Il est bon , en effet , qu'on retienne sa place.

LE MARQUIS, *vivement.*

Eh! c'est toi, cher Damis; viens donc que je t'embrasse.

Encor: je ne suis pas si malheureux, ma foi,

Puisqu'en ces lieux je te revoi.

Çà, notre Officier du Parnasse,

Charmé de vos talens, il faut que je vous fasse

Le ministre de mon courroux,

Contre l'Auteur qui vient de nous ennuyer tous.

D A M I S.

La Pièce néanmoins est, dit-on, applaudie.

LE MARQUIS.

Notre ami, que nous dites-vous?

Ah! morbleu, quelle Comédie!

Il faut à chaque instant larmoyer. Entre nous,

N'est-ce pas nous donner un passe-tems bien doux?

C L É A N T E.

Votre esprit enjoué n'y trouve pas son compte.

LE MARQUIS.

J'étois à côté du vieux Comte;

Il y pleuroit comme un enfant,

Tandis qu'avec plus de noblesse,

Sans verser une larme, & d'un air triomphant,

Je badinois de sa foiblesse.

C L É A N T E.

Quand nous sommes émus par un tendre discours,

Dont les vives couleurs nous frappent, nous attachent,

Aux larmes qu'elles nous arrachent

Nous pouvons, sans rougir, laisser un libre cours.

Mais parlons un peu d'autre chose;

Pour garder un secret peut-on compter sur toi?

LE MARQUIS.

Belle demande, par ma foi!

D A M I S.

Répondez-nous toujours franchement, & pour cause.

LE MARQUIS.

Mais, mais... Vous vous moquez, je croi.
Quand je le veux, je suis indéchiffrable, moi.

C L É A N T E.

Il s'agit d'un mystère.

LE MARQUIS.

Hé bien! je suis votre homme;
Pour le silencieux par-tout on me renomme:

D'ailleurs, jè suis pour mes amis
D'une discrétion!... Par exemple, Damis
M'a fait voir un Ouvrage éclos de son génie;
Qu'il veut ensevelir dans un profond secret;
Hé bien! dans une belle & grande compagnie,
Je ne l'ai dit qu'à trois...

D A M I S.

C'est être fort discret.

(à Cléante.)

Vous le voyez.

C L É A N T E, à Damis.

Il faut s'en tenir à ce trait.

LE MARQUIS, à Damis.

Au moins, fais-la voir à Cléante,
Cette petite Pièce; elle est, ma foi, charmante.

C L É A N T E.

On a prévenu vos desirs.

LE MARQUIS, à Cléante.

Et tu dis?...

CLÉANTE.

PROLOGUE.

17

CLÉANTE.

Qu'elle a fort amusé mes loisirs.

LE MARQUIS.

Beaucoup d'autres , sur ma parole ,

Quand elle paroîtra , s'en amuseront bien.

Que ce soit pour l'Italien ,

Au moins ; & qu'Arlequin ait le plus joli rôle.

DAMIS.

Et la charmante Sylvia ?

LE MARQUIS.

Ah ! cher ami , je l'idolâtre.

En un mot , voilà mon Théâtre ;

On y rit : nous mettrons les François à *quia*.

Comment donc ! avoir eu , dans leurs tristes demeures ,

Le front de m'ennuyer deux heures !

Oh ! leur bourse m'en répondra ;

La canaille fera désormais leur partage ;

Avec moi la Noblesse à ta Pièce viendra ;

Et , pour les faire encore enrager davantage ,

J'irai souvent à l'Opéra.

CLÉANTE.

Marquis , la menace est bien forte :

Hé ! mon ami , crois-moi , ne t'échauffe pas tant ;

Sur le sujet qui te transporte ,

Je parlois encore à l'instant

Avec Damis ; il craint un destin éclatant.

LE MARQUIS.

J'allois le deviner , ou le diable m'emporte !

Je fais qu'il a toujours quelque difficulté.

Hé morbleu ! mon ami , moins de timidité.

B

Le poltron ! à quoi bon tremblotter de la sorte ?
Écoute ; si jamais je suis représenté ,
(Et l'Ouvrage , entre nous , pourroit être goûté)

Je veux demeurer à la porte ,

Et que , par mes regards , en entrant , abrutis ,
Le censeur , le caustique , & toute leur escorte ,
Se tiennent pour anéantis.

Va , si la Critique t'offense ,

Je me charge de ta défense ;

Car enfin , au Théâtre on a quelque crédit.

Que le jour pris me soit redit ,

Et sur le champ je te ménage

Nombre de partisans , ardens à t'applaudir

D A M I S.

Et de plus , à nous étourdir.

De ces bruyans amis je hais le voisinage ;

En interrompant les Acteurs ,

Leurs cris séditieux troublent les Spectateurs.

Dans cette émeute générale ,

On rencontre fort peu de vrais admirateurs ,

Et je soutiens que la Cabale

Outrage le Public , & fert mal les Auteurs.

Difons que le plus sûr pour moi , pour mon Ouvrage ,

C'est de le retirer , & qu'on n'en fache rien ;

Voilà , je crois , le feul moyen

De le préférer du naufrage.

Je le fens ; quoique franche , en cette occasion ,

Votre amitié pourroit me faire illusion.

L E M A R Q U I S.

La chose est elle propofable ?

J'ai du difcernement , & Cléante a du goût.

D A M I S.

Oui ; mais , pour moi , le cœur vous domine sur tout :
Et le cœur est souvent un juge récusable.

On est goûté de ses amis ,
Leur zele à nos desirs s'unit d'intelligence ;
Le Public a moins d'indulgence ,
Parce qu'il juge en maitre. Et qu'il me soit permis
De vous citer un trait qui s'offre à ma mémoire

L E M A R Q U I S.

Vas-tu nous débiter une ennuyeuse histoire ?

C L É A N T E.

Eh ! laissez-le parler.

L E M A R Q U I S.

En vérité, Damis ,

Ton histoire m'endort.

D A M I S.

Oh ! ce n'est pas merveille.

L E M A R Q U I S.

Holà , quelqu'un ; qu'on me réveille ,
Quand Monsieur aura fait sa dissertation.

C L É A N T E.

Vous pouvez dormir à votre aise ,
Marquis ; pour moi , ne vous déplaîse ,
Je prétends l'écouter avec attention.

D A M I S.

Le sommeil du Marquis ne me fait point d'outrage.

A mériter votre suffrage

Je borne mon ambition.

Voici le fait ; à mon Ouvrage

Faites-en l'application.

Dormont...

B ij

P R O L O G U E.

LE MARQUIS, *vivement, en se levant.*
Je le connois.

D A M I S, *tranquillement.*

Mon histoire commence :

Remettez-vous, mon cher, encor pour quelque tems.

LE MARQUIS, *aussi vivement.*
Les tableaux, les bijoux, les meubles éclatans,
Le feront tomber en démence.

Je le connois, vous dis-je ; il frise l'officier,
Et n'est que le fils d'un caissier.

D A M I S.

Sans doute ; & de plus, fils unique.
Son pere étoit avare, & l'avoit retenu
Sous les austeres loix d'une humeur tyrannique....

LE MARQUIS, *toujours vivement.*
Oh ! maintenant qu'il est maître du revenu,
Au bon-homme défunt il fait, ma foi, la nique.

D A M I S.

Après sa mort, le fils devoit prendre un état ;
L'héritage étoit assez ample.

LE MARQUIS.
Fort bien. Il auroit pu se faire, par exemple,
Mousquetaire ou bien Avocat.

D A M I S.

Toutefois il choisit de vivre sans éclat :
D'une paresse raisonnée
Les principes alors lui parurent charmans ;
Et si par fois dans la journée
Il vouloit au travail donner quelques momens,
Tous ses travaux n'étoient que des amusemens.

Il aimoit sur-tout la Peinture ,
Encor plus celle en miniature ;
Il s'en acquittoit même assez passablement ,
Et de tous ses amis , sur ces fortes d'ouvrages ,
Il recevoit le compliment.
Heureux , s'il eut su prudemment
Se contenter de leurs suffrages !
Mais , non. Qu'arriva-t-il ? Épris trop vivement
De ce trompeur commencement ,
Content de cette expérience ,
Plein d'une folle confiance ,
Des maîtres en ce genre , il s'en fut sottement
Mendier l'applaudissement.
On proposoit un Prix , il entra dans la Lice :
Vous jugez bien qu'alors on lui rendit justice ,
Et que ce ne fut pas fort glorieusement.

Ses portraits parurent difformes ,
Parce qu'il se donnoit pour Peintre dans les formes ;
On le jugea pour tel , & très-sévérement ;
Non plus comme celui qui naturellement
Aux éloges privés auroit dû se restreindre ,
Sans vouloir en public afficher son talent ;
Et ne chercher , dans l'art de peindre ,
Qu'un passe-tems noble & galant.

L E M A R Q U I S.

Parbleu ! le tour est excellent !

Je suis charmé que la folie

De ce Monsieur Dormont ait trouvé des censeurs ;
Tous ces fils de Traitans font les petits Seigneurs ,
Et je suis enchanté quand on les humilie.

D A M I S.

Je crains pour moi le même sort ,
 Si je prends au Théâtre un téméraire effor.
 De rimer , dira-t-on , vous avez la manie :
 Eh bien ! qu'à la raison votre esprit soit soumis ;
 Et pour faire applaudir votre foible génie ,
 Sachez le renfermer dans un cercle d'amis ;
 Faites fond sur leur complaisance ,
 Vous le pouvez : chacun , par le zèle emporté ,
 Servira les desseins de votre vanité.
 Mais oser du Public affronter la présence !

D'un Public intègre , éclairé !
 A la honte attachée à tant de suffisance ,
 C'est courir en désespéré.

L E M A R Q U I S.

Du succès je fais mon affaire ,
 Et n'appréhende pas qu'on aille te siffler ,
 Ou tu verras beau jeu ; ma foi , laisse-moi faire ;
 Si le Parterre ose souffler....

C L É A N T E.

L'un & l'autre je vous admire ;
 Dans l'extrême , tous deux , vous donnez tour-à-tour ,
 Assez tranquillement je vous ai laissé dire ,
 Il est bon à présent que je parle à mon tour.

L E M A R Q U I S.

Parbleu ! nous allons donc bien rire ;
 Car il est tant soit peu dans le goût des Catons ,
 Notre Cléante...

D A M I S.

Hé ! paix.

L E M A R Q U I S.

C'est bien dit, écoutons.

C L É A N T E.

Le Marquis compte trop sur un Public affable ,
 Damis se le figure un peu trop rigoureux ;
 D'où je puis inférer qu'ils errent tous les deux.

L E M A R Q U I S.

Pour le prouver as-tu quelque titre ?

C L É A N T E.

Une Fable.

Ariste en est l'Auteur, & pour nous, tout exprès,
 On pourroit présumer qu'il en a fait les frais.

L E S T A L E N S.

F A B L E.

DE la cervelle de MINERVE
*Naquirent autrefois, en faveur des humains ,
 Les Talens précieux que l'univers conserve ;
 Le Souverain des Dieux sur l'œuvre de ses mains
 A toujours répandu ses bontés sans réserve.*

*Ces Talens , hors du chef de la sage Pallas ,
 Avoient besoin d'un autre asyle :
 Ils furent donc ailleurs chercher un domicile.
 D'abord chez l'INDOLENCE ils portèrent leurs pas.*

*Elle , de soupirer à pareille entrevue ,
 Et de les recevoir avec de grands hélas !*

B iv

*Puis d'en demeurer là ; si bien que de sa vûe
Les Talens furent bientôt las.*

*Ils aiment l'exercice , ils s'en font une affaire ;
Et , bien loin de les satisfaire ,*

*L'Indolence vouloit ne marcher qu'à pas lents ,
Et souvent même encor les tenoit à rien faire :
Quelle hôtesse pour les Talens !*

*Aussi penseront-ils à la quitter bien vite ,
Pour aller prendre un meilleur gîte.
Du moins croyoient-ils le trouver*

*Chez la TIMIDITÉ : soudain ils y volèrent :
Mais c'étoit pour les achever ;
Ce que sans peine ils démêlerent ;*

*Ils tomboient , comme on dit , de Charibde en Sylla :
Le moyen de demeurer là ?*

*Aussi-tôt qu'un Talent s'élance ,
Par un noble zèle emporté ,
Tout est perdu. Quel effronté !
Quelle ardeur ! quelle pétulance !*

L'hôtesse crie au meurtre , ou lui fait violence.

*Pourra-t-elle braver par son habileté
Les traits que la Critique lance ?*

*Moins de gloire , dit-elle , & dans l'obscurité
Un peu plus de tranquillité.*

*Ce seroit dégrader notre illustre origine ,
S'écrierent tous , d'une voix ,*

Les Talens ; nous fuyons de si honteuses loix.

*Or , la Timidité trembla , je m'imagine ,
En les entendant tous s'écrier à la fois.*

Nouveau gîte à chercher ; embarras sur le choix.
 Chez la TÊMÉRITÉ voyons ce qui se passe ,
 Dit l'un d'entre eux... D'accord... Chacun répond , allons ;
 Car la troupe n'étoit pas lasse.
 Elle avoit jusqu'alors marché dans les vallons ;
 Mais il fallut cesser de battre la campagne ,
 Et grimper sur une montagne ,
 Au sommet de laquelle est l'endroit habité
 Par l'aveugle Témérité.

De la fatigue du voyage
 On se plaignit d'abord. Quelle imbécillité !
 La Dame du logis traita de badinage
 Ce que chaque Talent nommoit difficulté :
 Il fallut s'appréter à faire de l'ouvrage.

Leur hôteffe par-tout à tel point les prônoit ,
 Que , pour s'efforcer de répondre
 A l'image qu'elle en donnoit ,
 Chaque Talent se ruinoit :
 Ils avoient beau tailler , limer , fondre & refondre ,
 Nul ouvrage à bien ne venoit :
 C'est que trop on entreprenoit ;
 Minerve se plaît à confondre
 Le Talent qui se méconnoît.
 Pour la Témérité , quelle triste nouvelle !
 Chaque Talent lui dit un éternel adieu ,
 Et fut rechercher de plus belle
 A se loger en autre lieu.

La montagne en allant avoit paru bien haute :

*Mais on la descendit sans s'en appercevoir ;
Par-dessus le plaisir légèrement on saute ,
Et la peine en entier se laisse toujours voir.*

*Quoi qu'il en soit , de loin , & comme à demi-côte ,
Nos Talens voyageurs crurent appercevoir
Un château. Sans tarder on se fait un devoir
D'aller le reconnoître : un d'entre eux se détache ,*

*Pour que toute la bande sache
Si dans cette maison on veut les recevoir.*

De l'ÉMULATION elle étoit la demeure :

On les annonce , ils sont connus.

*Les Talens ! ... Eh ! mon Dieu , qu'ils soient les bien-
venus !*

Ils arrivent à la bonne heure.

*La Dame du logis se levant à ce mot ,
Au-devant d'eux marche aussitôt.*

*Pour répondre à sa complaisance ,
Dès le soir même , en sa présence ,
Les Talens tout joyeux , offrent de s'exercer :
Mais l'Émulation , d'un ton doux & tranquille ,
(Chaque fois qu'à lui plaire ils veulent s'empresse)
Pour la rendre encor plus utile ,
Modère leur ardeur , sans pourtant les glacer.*

*Par cette hôtesse incomparable ,
Bientôt au vrai point ramené ,
Et de tout excès éloigné ,
Chaque Talent devient un Talent admirable.*

*Ses conseils menent droit à l'immortalité ;
Chez elle nul excès : on y fuit l'Indolence ,
Sans trop s'abandonner à la vivacité ;
Et sans prendre l'avis de la Témérité ,
On s'y pare à propos d'une noble assurance
Au-dessus des leçons de la Timidité.*

*Le Zèle & la Raison y sont d'intelligence.
Les Talens sont contents de leur condition :
Ce n'est pas tout encor , dit l'Émulation ;
Il faut aller chez l'INDULGENCE :
Pour réussir on doit aussi la consulter.
A ses yeux aussi-tôt ils vont se présenter ;
Son accueil les prépare à des destins propices :
L'Indulgence , en faveur de l'Émulation ,
Passe à chaque Talent quelque imperfection :
Aimons donc à marcher sous de si bons auspices.*

Et vous-même , Damis , écoutez leurs avis ,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

L E M A R Q U I S , à Cléante.

Comment donc , notre ami , vous êtes un oracle !

D A M I S.

Cette Fable est charmante , il faut en convenir.

L E M A R Q U I S.

De plus , je vous soutiens qu'elle est faite à miracle ,
Et je prétends la retenir. . . .

A propos , (tout ceci m'en fait ressouvenir)
Sais-tu que la Baronne en ces lieux doit venir ?

Un moment , à la Comédie ,
J'ai trouvé le moyen d'aller l'entretenir.

C L É A N T E.

Et tu l'as , fans doute , applaudie
Beaucoup plus que la Pièce ?

L E M A R Q U I S.

A ne te point mentir ,
Je l'aurois fait jadis ; mais je dois t'avertir
Que pour elle mon ame est un peu refroidie :
Elle donne à présent dans les grands sentimens ;
Je ne m'étonne point que la Pièce lui plaise :

Ce qui respire les Romans

La met toujours fort à son aise.

D'ailleurs , entre nous , franchement ,
On remarque à travers tout son ajustement ,
Qu'elle commence d'être au rang des surannées :

Lorsqu'elle grasseye , avec art ,
C'est qu'elle s'imagine , à te parler fans fard ,
Que ce ton enfantin cache quelques années.

C L É A N T E.

Marquis , quand une Dame a mérité nos soins ,
Nous devons l'épargner , pour notre honneur , du moins ,
Si ce n'est pas pour l'amour d'elle.

L E M A R Q U I S.

De jour en jour , ami , je la trouve moins belle ,
Et voilà de ces tours à n'oublier jamais.
Mais la voici , montrons une ame moins rebelle.



S C E N E I V.

LA BARONNE, CLÉANTE,
LE MARQUIS, DAMIS.

LA BARONNE, *en grasseyant.*

ZE ne veux rien voir désormais
Après cette Pièce farfante ;
Ah ! Messieurs, quel ouvrage ! il est tout accompli !
De sentimens il est rempli ;
Qu'en ceci le Marquis, s'il l'ose, me démente.

LE MARQUIS.

Moi ? Je n'ai pas tout entendu,
J'étois à l'Opéra vivement attendu ;
Tout ce que je fais bien, c'est que l'on s'y lamente,
Qu'on y gémit comme un perdu.
Vous trouvez la Pièce admirable :
Madame, quant à moi, je veux être pendu,
Si je ne la crois misérable ;
Au troisième Acte on est rendu.

LA BARONNE.

Mais, où trouver plus de tendresse,
De zénérosité, de.... la douleur me presse,
Quand z'entends déclamer avec témérité
Contre le plus beau des ouvrages,
Qui jamais de Paris ait reçu les suffrages,
Dont tout mon sexe, enfin, admire la beauté.

P R O L O G U E.

LE MARQUIS, *montrant Damis.*

Tenez-vous bien, ma belle Dame :

Nous vous opposerons ce petit Seigneur-là ;

Il chante sur une autre gamme ,

Et vous aurez à qui parler sur tout cela :

Il a fait une Comédie ,

Qui fronde votre goût comme une maladie.

D A M I S.

Quelle discrétion ! Eh ! de grace , Marquis. . . .

LE MARQUIS, *vivement.*

Je vous jure , ma foi , qu'il fait des vers exquis.

C'est à sa Pièce qu'il faut rire ;

Voilà ce qui s'appelle écrire !

Je gage que bientôt , en brave champion ,

A Racine & Corneille il damera le pion.

C L É A N T E.

Tu choisis fort bien tes exemples !

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Nos mémoires sont assez amples ,

Comme vous le voyez. . . .

L A B A R O N N E.

Ze n'en reviendrai point.

Oser contester sur ce point !

Damis est-il aussi zuze contre les larmes ?

D A M I S.

De toute Comédie on doit bannir les pleurs ;

C'est mon avis.

L A B A R O N N E.

Et moi , ze féris mes douleurs.

Elles ont pour moi mille farmes ;

P R O L O G U E.

31

Faut-il avoir du sentiment
Pour refuser son ame à ce plaisir charmant ?
Quand un Auteur dans une Pièce ,
Comique ou non , pourvu qu'elle nous intéresse ,
Rend la foze touffante , & m'oblize à pleurer ,
C'est qu'il sonze à me procurer
Une tristesse délicate ,
Qui m'attasse au fuzet , dont la douceur me flatte ,
Et dont ze ne sonzai zamais à murmurer.

D A M I S.

Madame , à votre avis je ne puis déférer ;
Mais j'ai trop de respect aussi pour le combattre.

L E M A R Q U I S , à *Damis*.

Est-ce ainsi qu'on doit s'en tirer ?

Hé ! morbleu , fais le diable-à-quatre ,

Afin que , tout de bon , il faille soupirer ,
Sangloter , gémir & pleurer.

D A M I S.

Ah ! quand notre ame est possédée
D'un sexe tout charmant , le moyen aujourd'hui
D'attaquer un écrit , de combattre une idée

Qu'il honore de son appui ?

Quand votre sexe le seconde ,

Madame , un Écrivain a droit de tout braver.

Qu'a-t-il à redouter ? craint-il qu'on ne le fronde ,

Après qu'il a su captiver

La plus belle moitié du monde ?

L E M A R Q U I S.

C'est par-là qu'il faut achever ;

La conversation deviendrait trop savante.

C L É A N T E , *en montrant Damis*;
C'est bien dit ; pour sa Pièce il faut se réserver.

D A M I S.

Toutefois , cher ami , le Public m'épouvante.

L E M A R Q U I S.

Que va-t-il encore chanter ?

C L É A N T E , *à Damis*.

Eh ! pourquoi vous épouvanter ?

Notre Fable à la main , affrontez la tempête ;

Un Auteur avec elle a droit de tout tenter :

En forme de Prologue on la fait réciter ,

En guise de Préface on la met à la tête ;

Après cela , qu'a-t-on encore à redouter ?

D A M I S.

Ignorez-vous notre foiblesse ?

Nos ouvrages sont nos enfans ,

Pour eux le moindre choc nous étonne & nous blesse.

C L É A N T E.

Les vôtres feront triomphans :

Je le souhaite ainsi , du moins , & je l'espère ;

Gouvernez votre Pièce en bon & sage pere ,

Défaites-vous du soin d'être son protecteur.

Que par vous le Public soit élu son tuteur :

Il est integre , il est habile ;

Et, comptant encor plus sur vous pour l'avenir ,

Il aura des bontés pour un foible pupille ,

En faveur des plus forts qui pourront lui venir.

L E M A R Q U I S.

Dans ce qu'il dit , ou que je meure ,

Il se fait écouter , quoiqu'il soit un peu long.

C L É A N T E.

PROLOGUE.

33

CLÉANTE.

Fort bien ; entrons dans le fallon ;
Nous ne souperons point encore tout-à-l'heure.
En attendant, l'on peut commencer un piquer.
(*En souriant.*)

Marquis, prenez Madame....

LA BARONNE.

Il est un peu coquet :
Ze le vois par moi-même, & ze le fais d'Hortense ;
Mais ce siècle n'est pas celui de la constance.

LE MARQUIS, à *Damis*.

Et toi, pour avoir le cœur net,
Veux-tu perdre ta Pièce en un coup de cornet ?

DAMIS.

Ma foi, je le ferois avec bien de la joie,
Si l'on pouvoit jouer sur pareille monnoie.

Fin du Prologue.





ACTEURS DE LA COMÉDIE.

A P O L L O N.

L' A M O U R.

M O M U S.

H É B É.

C O M U S.

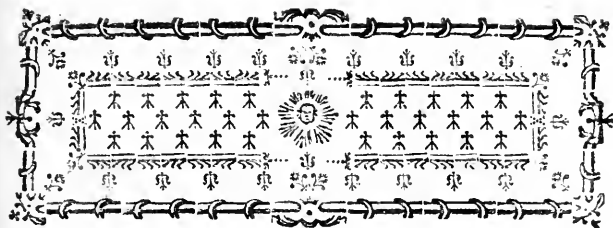
T H A L I E.

M E L P O M E N E.

E U T E R P E.

Troupe de Ris & de Jeux, Danseurs.

La Scène est à Cythère.



LA
MASCARADE
DU
PARNASSE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, HÉBÉ.

L'AMOUR.



OUI, les Graces se font aujourd'hui surpassées,
Lorsqu'elles ont pris soin de votre ajustement.

HÉBÉ.

Et mon habit ?

L'AMOUR.

Il est charmant.

Que vos mouches, sur-tout, sont joliment placées!

C ij

36 LA MASCARADE DU PARNASSE,

H É B É.

Tout dépend de l'arrangement.

L' A M O U R.

Sans doute ; mais, Déesse, à parler franchement,
Hébé, la Reine du bel Age,
Du bon goût & de l'agrément,
De tout inutile ornement
Pourroit mépriser l'étalage.

H É B É.

Voulez-vous m'ériger en fille de village ?

L' A M O U R.

Vous prenez mal le compliment ;
Je prétends dire seulement,
Que , d'un art enchanteur dédaignant l'imposture ,
La Jeunesse pourroit s'habiller simplement,
Sans y rien perdre , assurément :
Les charmes que fur vous a versé la Nature
N'ont pas besoin de supplément.

H É B É.

C'est se reprendre poliment.

L' A M O U R.

A toute heure, en tous lieux, l'Amour vous accompagne ;
Maintenant (car enfin je ne m'y trompe pas ,
Le soin de rehausser l'éclat de vos appas
Annonce que pour vous je battrai la campagne :)
Puis-je vous demander où je suivrai vos pas ?

Sera-ce chez le Dieu des armes

Que vous ferez valoir le pouvoir de vos charmes ?

H É B É.

Chez Mars ? ... En vérité, mon cher, y pensez-vous ?

L' A M O U R.

Mais je l'ai vu cent fois, Déesse, à vos genoux,
Ce terrible Dieu de la guerre,
Déposer sa fierté, ses traits & son tonnerre,
Et sentir à vos pieds, tendre & timide amant,
Cette crainte & ce tremblement
Qu'il inspire à toute la terre.

H É B É.

D'accord ; mais il est ruiné
Depuis la campagne dernière.
Eh quoi ! vous faites l'étonné !

Oui, ruiné, vous dis-je ; & même de manière
Qu'à peine feroit-il, chez Comus amené,
Les frais d'un simple déjeûné.
Pour une beauté printannière,
C'est être en argent trop borné :
La réforme l'a confiné
Chez une Déesse douairière ;
De Cybele il fuit la bannière.

Le penchant me l'auroit mille fois ramené :
Mais la raison l'attache au tendron suranné.

L' A M O U R.

J'entends ; vous aimez la dorure.
Je gage qu'à votre parure

Plutus a bonne part.

H É B É.

Vous vous trompez encor ;

Plutus me feroit trop acheter un trésor :
Pour les Traitans il faut sans cesse se contraindre,
Sinon avoir toujours quelque revers à craindre ;

38 LA MASCARADE DU PARNASSE,

On doit leur immoler ses penchans & ses goûts,
Ou se résoudre à perdre & meubles & bijoux.

L' A M O U R , *en rêvant.*

Je cherche encore dans ma tête....

H É B É.

Oh! la chose n'est pas facile à deviner,

En cent je puis vous la donner ;

Et toutefois l'on fait que l'Amour n'est pas bête.

Mais, sans vous retenir plus long-tems en suspens,
Apprenez qu'Apollon est le Roi de la Fête.

L' A M O U R.

Apollon! A ce compte , il faut que je m'apprête

A me réjouir aux dépens

De votre nouvelle conquête.

H É B É.

Il fait pour moi les frais d'un fort joli régal.

L' A M O U R.

Notre ami , cependant , n'aime point la dépense.

Un seul de vos rubans lui coûte un Madrigal!

H É B É.

Et c'est ce qui me rend plus fière , en récompense :

Mais sur ce cadeau sans égal

Il doit vous consulter , & vous prier , je pense ,

De choisir la salle du Bal.

Ce qui me réjouit le plus dans cette affaire ,

C'est que de cette Fête Apollon voudroit faire

A tout le Parnasse un secret :

De peur qu'elle ne soit troublée ,

Il doit composer l'assemblée

D'un peuple ignorant & discret.

Et moi, sous main, je l'ai fait dire
A Momus ; vous savez qu'il aime fort à rire ,
Et qu'il jase passablement ;
Il ne manquera pas d'instruire
Les neuf savantes Sœurs de ce cadeau charmant.
Je vous les garantis aussi-tôt en campagne ;
Notre sexe , sans contredit ,
Saisit avidement les nouvelles qu'on dit :
La curiosité l'inspire & l'accompagne.
Les Muses voleront aussi-tôt en ce lieu ,
Pour avoir un sujet de critiquer ce Dieu ,
Qui les tient dans la dépendance....

L' A M O U R.

Cet incident feroit un tour de carnaval.

H É B É.

Et tout-à-fait original.

Je me fais un plaisir de voir entrer en danse

Les Muses en habit de Bal.

Apollon est plaissant , lorsque je l'envisage ,

De borner mon triomphe à quelques spectateurs !

Il est bon , après tout , que Messieurs les Auteurs

Du beau monde apprennent l'usage.

Je vous le recommande , Amour : prenez le soin

De bien l'endoctriner ; il en a grand besoin.



S C E N E I I.

L' A M O U R , *seul.*

Q U' A jouer un Amant , un tendron est habile !
Ma foi , le Dieu des Vers est assez mal mené ;
On prépare de quoi lui remuer la bile.
Ne mérite-t-il pas aussi d'être berné ?
Il est malheureux en tendresse ,
Et se pique d'avoir une jeune maitresse.
Le bon Seigneur me fait pitié !
A bien l'examiner , il ne fut jamais sage ;
Mais amoureux , je l'envisage
Comme plus fou de la moitié.
Cependant je lui dois un retour d'amitié ;
Ses vers m'ont rendu redoutable...
Ne soyons point ingrat , employons tous nos soins
A lui faire goûter un avis profitable ,
Et que l'on puisse dire une fois , pour le moins ,
Que je suis un Dieu charitable...
Mais que vois-je ? Comus ici porte ses pas ;
Il est en habit d'ordonnance.
Ouais ! pour comble d'impertinence ,
Apollon auroit-il commandé le repas ?



SCÈNE III.

L'AMOUR, COMUS *en Cuisinier.*COMUS, *brusquement.***E**H bien ! qu'est-ce, cher camarade ?

On dit que d'un cadeau dès long-tems médité ,
Vous régalez chez vous une jeune Beauté,
Et qu'il y faudra joindre un festin de parade ?

Momus vient de m'en avertir ;

Et foudain au Dieu de Cythère

J'ai cru devoir offrir mon ministère ,

En ce qui peut lui convenir.

L'AMOUR, *à part.*

C'est un tour de Momus ; il faut s'en divertir.

(*Haut.*)

De votre part, Comus, l'attention m'est chère ;

On vous a dit la vérité :

Mais je hais, entre nous, un repas concerté.

Ne peut-on faire bonne chère

Sans tant de régularité ?

COMUS.

Eh ! parbleu, sans difficulté ;

On fait sans étalage un régal assez ample :

Un simple ambigu, par exemple ,

Peut être, par votre ordre, en ces lieux apprêté.

L'AMOUR.

Je compte sur vos bons offices.

42 LA MASCARADE DU PARNASSE,

C O M U S.

Très-volontiers. Je vais tracer en abrégé
Un repas fans façon , mais propre & bien rangé :
Je vous ferai d'abord , au feu des sacrifices ,
Rôtir six beaux *Aiglons* , directement issus
De l'*Aigle* que chérit le Maître du Tonnerre ,
Et non de ceux que sur la terre
Aigles vulgaires ont conçus.

(*En rêvant.*)

En rôti , ne peut-on rien ajouter ? Quel conte !

A ce premier plat l'on joindra
Six *Colombes* que l'on prendra
Dans les volières d'*Amathonte* ,

Et qu'avec de l'*Encens* on assaisonnera.

Entre les deux l'on placera

Un *Phénix* bien farci de *Myrthe* & d'*Ambrosie*.

Si l'on veut du poisson , Neptune fournira

Plus d'une pièce bien choisie ,
Dauphins , *Tritons* , & cætera.

Quant aux fruits on les cueillera
Dans les Jardins des *Hespérides*.

Et , ces mets que l'on servira ,

Le *Nectar* les arrosera :

Dans les gosiers les plus arides ,

La divine liqueur à grands flots coulera.

L' A M O U R , *en l'interrompant.*

Mais , mais , vous vous moquez , je pense ;

Quand le repas seroit par Plutus commandé ,

Feriez-vous plus grande dépense ?

Et c'est pour Apollon que je l'ai demandé.

Si par malheur , Phébus avoit la maladie
 D'étaler un couvert si bien entretenu ,
 Que seroit-ce ? Ma foi , dans un seul ambigu ,
 De sa meilleure tragédie
 Il mangeroit le revenu.

COMUS.

Compagnon , voulez-vous m'en croire ?
 Laissons le Dieu des Vers , pour le faire enrager ;
 Si d'un mince festin il veut avoir la gloire ,
 Il n'aura qu'à donner des lauriers à manger ,
 Et de l'eau d'Hippocrène à boire.

S C E N E I V.

L'AMOUR, *seul.*

IL gronde , & n'a pas tort. Avec l'art immortel
 Que possède le Dieu qui régit le Parnasse ,
 Jamais il ne pourra , quoi qu'il dise ou qu'il fasse ,
 Enrichir son Maître-d'hôtel...
 (*Apollon entre , en répétant un air du Divertissement.*)
 Mais lui-même paroît. Il faute , il gesticule ,
 Il parle entre ses dents. Quel tems pour mes leçons !
 Rien ne manque à son ridicule ;
 Hébé l'a rendu fou de toutes les façons.



S C E N E V.

A P O L L O N , L' A M O U R.

A P O L L O N , *en se promenant.*

N O N , je ne fis jamais de meilleures chançons.

L' A M O U R , *en l'abordant, & d'un ton railleur.*
Au vainqueur de Python je fais la révérence.

Jadis il bravoit mon pouvoir ;

Aujourd'hui , quelle différence !

La tendresse ne fait que trop bien son devoir.

A P O L L O N , *sortant de sa rêverie.*
Qu'entends-je ? Quelle voix a frappé mon oreille ?
C'est vous , fils de Vénus ? ma joie est sans pareille :
Je suis enchanté de vous voir.

J'aurai besoin de vous pour remplir quelques rôles

D'un nouveau Divertissement ,

Que je prépare ici pour un objet charmant.

J'en ai fait l'air & les paroles ;

Je les répétois même encore en ce moment :

Écoutez-les un peu...

L' A M O U R , *vivement le premier vers.*

Daignez m'en faire grace.

En parlant de leurs Vers , pour eux seuls pleins d'appas ,

Vos enfans ne finissent pas.

De chanter , votre voix ne seroit jamais lasse ,

Et moi de l'écouter je serois bientôt las.

Parlons de la Beauté qui fait naître la flamme
Dont votre cœur est embrasé :
Pour le prix des beaux Vers qu'exhalera votre ame ,
Vous voulez donc encore être tyrannisé ?
Quel motif insensé dans ma Cour vous attire ?
Savez-vous bien , ami , qu'en rentrant sous mes loix ,
Vous allez contre vous réveiller la Satyre
Que l'on fit courir autrefois ?
(Pendant ce discours , Apollon se ronge les ongles
en rêvant.)

L' A M O U R *continue vivement.*

Oh , oui ! c'est bien le tems de vous ronger les doigts !

Eh ! morbleu , vous est-il possible

D'oublier que pour vous *Daphné* fut insensible ?

Risquer , après cela , d'être encor rebuté ,

C'est être bien incorrigible !

A P O L L O N , *avec feu.*

Amour , le fort en est jetté.

De mon cœur enivré d'une tendresse extrême ,

Rien ne peut arracher l'aimable objet que j'aime :

Vous ignorez que c'est *Hébé* !

L' A M O U R.

Puis-je ignorer les traits qui partent de moi-même ?

Mais , en êtes-vous mieux tombé ?

Quand le monde entier vous accuse

D'immoler chaque jour à l'esprit le bon sens ,

Lui donnerez-vous pour excuse

Cet amour qui trouble vos sens ?

Si vous voulez aimer , qu'une sage Déesse

Fasse naître votre tendresse.

46 LA MASCARADE DU PARNASSE,

Pour vous , un tel amour seroit fort de saison :
Mais être amoureux-fou de l'ardente jeunesse ,
Est-ce-là le moyen , Souverain du Permesse ,
De reconcilier la Rime & la Raison ?

A P O L L O N , *passionnément.*

Ah ! quand vous la voyez dans le céleste Empire ,
Cette jeune Beauté , d'un air fin & moqueur ,
Verser à Jupiter la divine liqueur ,
Ne convenez-vous pas que tout ce qui respire
Doit céder sans réserve à cet objet vainqueur ?

C'est à lui plaire que j'aspire ,

C'est pour lui seul que je soupire ;

Et j'aime les sours qui partent de mon cœur.

L' A M O U R , *vivement.*

Eh ! de par tous les Dieux , laissez-là votre flamme ,
Et formez des projets plus dignes de vos soins.

Tout votre peuple le reclame ;

Rendez-le florissant , prévenez ses besoins.

(*Appollon continue de rêver.*)

Accordez entre eux les Poètes ,

Toujours médifans , envieux ,

Et prompts à dégrader , par des traits odieux ,

Le noble métier que vous faites.

Polissez les Caffés , ces illustres Bureaux ,

Où vous faites tenir vos États généraux.

Purgez-les avec soin des langues imprudentes ,

De celles qui sont trop ardentes

A toucher , sans respect , aux plus graves sujets ;

De celles qui se font une horrible coutume

D'inonder le Public de fiel & d'amertume.

Prodiguez votre zèle à de si grands objets.

Ce sont-là des travaux dignes même d'Hercule ,
Qui vous honoreront , si vous les terminez ;

Et non point ce feu ridicule

Auquel vous vous abandonnez.

A P O L L O N , *en se promenant , & par
réflexion.*

De ces petits couplets les vers sont bien tournés...

Quant à l'air , il est admirable !

Hébé , vous êtes adorable :

Mais , entre nous aussi , Déesse , convenez

Que mon Art est incomparable ,

Et digne des honneurs que vous lui destinez.

L' A M O U R .

Oui-dà ! C'est donc ainsi que vous m'entretenez ?

Je plaide votre propre cause ,

Mon cher , & vous vous obstinez

A rêver à toute autre chose ?

A votre aise déraisonnez.

Je reprends mon vrai personnage ;

Celui d'un sage & grave Dieu

Ici me convenoit fort peu :

(L'Amour n'est fait que pour le badinage.)

Comptez donc désormais , Seigneur , que votre feu

Pour moi va devenir un agréable jeu ;

Et je n'attendrai pas que la trompette sonne ,

Pour me joindre à tous ceux qui , frondant vos écarts ,

Sous une grêle de brocards

Accableront votre personne.

A P O L L O N .

J'ai besoin pour le Bal d'un salon ; permettez

Que ce soit en ce lieu que chacun se rassemble.

48 LA MASCARADE DU PARNASSE;

L' A M O U R.

Cœur rebelle , es-tu digne encor de mes bontés ?
Toutefois j'y consens ; mais raisonnons ensemble.
Tout le Parnasse en corps vient-il ici danser ?
Avez-vous averti les neuf doctes Femelles ?

A P O L L O N , *vivement.*

Amour , que dites-vous ? Eh ! que ferois-je d'elles ?
Je songe bien plutôt à m'en débarrasser.
En un mot , je les crains ; leurs langues indiscrettes
Ne me feroient point de quartier.
Je prétends qu'en ceci les choses soient secrètes ,
Pour le Parnasse tout entier.



S C E N E V I.

APOLLON , L'AMOUR ; MOMUS ,
botté , & un fouet à la main.

M O M U S.

LEs doctes Sœurs en ce lieu vont paroître.
Place , place , de ce côté.

L' A M O U R.

Que vois-je ? Momus tout botté !

M O M U S.

Oui, Monsieur Cupidon ; &c , de plus , fort crotté ,
Si vous savez vous y connoître.

Que

Que diable ! il faut ici dire la vérité ;
 Quiconque ose se méconnoître
 Est dupe de sa vanité.

En brave Postillon , par curiosité ,
 Ce matin , sans prévoir ce qu'il en pourroit être ,
 Sur Pégase je suis monté ,
 Et le drôle m'a culbuté.

(*A Apollon.*)

Vous avez là , Seigneur , une sotte monture ;
 Par mille mal-adroits votre cheval gâté ,
 Est comme un courlier indompté.
 Vous riez de mon aventure !

A P O L L O N.

C'est que les mauvais tems ont rompu le chemin.

M O M U S.

Eh , morbleu ! par un ordre écrit de votre main ,
 Seigneur , dites qu'on les répare...
 Mais nos Belles vont s'avancer :

En courier important , je viens les annoncer ;
 Qu'à les bien recevoir un chacun se prépare.

(*A Apollon.*)

(*A l'Amour.*)

Vous , ici demeurez ; & , vous , à l'autre coin.
 Qu'il soit dit en tous lieux , que , dès que j'en prends
 Soin ,

Les choses sont bien ordonnées.

Un fauteuil : Melpomène en aura grand besoin ;

Car , outre qu'elle vient de loin ,

Elle a peine à marcher depuis quelques années.

Bon. Tout est en état ; tenons-nous en repos...

Nos Dames viennent à propos.

D

SCENE VII.

APOLLON , L'AMOUR , MOMUS ,
MELPOMENE , THALIE.

(*Melpomène marche à pas lents , Thalie la suit.*)

MELPOMENE , *d'un ton tragique.*

QUELLE barbare main m'a conduite en ces lieux ?
Je sens qu'on y respire un air contagieux.
Je me meurs!...

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

MOMUS , *en s'approchant d'elle.*

Dans le vrai , je crains qu'elle ne passe.

L'AMOUR.

Le plaissant incident!

MOMUS , *à Melpomène.*

Madame est donc bien lasse ?

APOLLON *troublé , à Thalie.*

Et vous , que faites-vous ici ?

THALIE.

Vous allez en être éclairci.

On étoit inquiet de votre longue absence.

APOLLON.

Vous vous tirez mal d'embarras.

Mais , sans mon ordre , enfin , sortir de mes États ,
C'est prendre un peu trop de licence.

MELPOMENE, *avec un œil égaré, en se tournant du côté de l'Amour.*

Qu'as-tu fait , reponds-moi , de toute ta puissance ,
Dieu des Vers ?

M O M U S.

Pour le coup , elle perd connoissance.

MELPOMENE, *reprend.*

Je redemande en vain à tes sujets glacés
De mon premier éclat les honneurs éclipsés.
Mon Peuple se répand en honteuses licences.
Il lui faut à présent quatre reconnoissances ,
Dix lettres , un combat , deux ou trois actions ;
Autant de morts , au moins , & de séditions ,
Pour arriver , après ce travail énergique ,
Au dénouement forcé d'une Pièce tragique.
Quand verrai-je sur moi luire un jour plus serein ?
O honte des neuf Sœurs & de leur Souverain !
Oui , le Pinde te rend comptable de sa gloire :
Remporte sur toi-même une illustre victoire ;
Et , loin de te livrer à ta nouvelle ardeur ,
Viens rendre à tes États leur antique splendeur.
Mais , je le vois , tu veux languir dans ta mollesse :
(*Elle se leve.*)

Va , dégrade ton nom. C'en est trop , je te laisse ;
Et du secours des vers dédaignant le pouvoir ,
En prose déformais je veux me faire voir.

A P O L L O N.

Mais enfin...

MELPOMENE, *en se tournant vers l'Amour.*

Quelle voix a frappé mon oreille ?

C'est l'Amour !... De ce Dieu l'audace est sans pareille ;

D ij

52 LA MASCARADE DU PARNASSE,

Je te retrouve donc en ces lieux détestés ,
Trop criminel auteur de mes calamités !
C'est toi , qui dans mon style , énervé par tes charmes ,
Fournis au mauvais goût de si puissantes armes ;
De tes fons doucereux l'effroyable langueur ,
Des plus mâles accords m'enleva la vigueur.
Avec tout le Public , ma main d'intelligence ,
D'un si noir attentat faudra tirer vengeance.
Tremble , Amour ; si jamais je puis briser mes fers ,
Mon bras te poursuivra jusqu'au fond des enfers...
Mais... Qu'est-ce que je sens?... Mon ame ensevelie...
Dans... un... Aih ! je m'endors... Soutenez-moi , Thalie.

M O M U S.

Elle a , ma foi , grande raison ;
Une petite Comédie ,
Dans cette méchante saison ,
Étaye bien la Tragédie.

A P O L L O N.

Holà ! Gardes , à moi...

L' A M O U R , *se jette aux pieds d'Apollon.*

Seigneur , que faites-vous ?

A P O L L O N , *à sa suite.*

Qu'au Palais de Morphée à l'instant on l'emporte.

M O M U S.

C'est bien dit ; approchez , Messieurs les gardes-foux ,
Rien n'est plus dangereux qu'une femme en courroux ;
Et sur-tout qu'on ait soin de bien fermer la porte.

T H A L I E.

Bon ! il n'est pas besoin de la faire griller ,
Elle a l'air de ne pas si-tôt se réveiller.

A P O L L O N , à *Thalie fièrement.*

Et vous , qu'on retourne au Parnasse :
Votre folle démarche a droit de me choquer ;
Ce n'est point ici votre place.

T H A L I E.

Mais , vous-même , Seigneur , puisqu'il faut s'expliquer ,
De vouloir m'en bannir vous avez bonne grace !
J'ai dans ces lieux , je pense , autant de droit que vous ;
Si je puis ici ne rien taire ,
Ce vif empressement à nous éloigner tous ,
Voile à nos yeux quelque mystère.

A P O L L O N , *fièrement.*

Le mystère n'est fait que pour les indiscrets ,
Et ce n'est point à vous à sonder mes secrets.

T H A L I E , *d'un ton railleur.*

C'est assez clairement nous avouer la dette.
On connoît que le tour est de votre façon ;
Amour , vous en ferez un fort joli garçon.

M O M U S.

Taisez-vous , notre sœur cadette ;
A l'Amour , est-ce à vous de faire la leçon ?

L' A M O U R.

De quoi m'accusez-vous ? Quand le Dieu du Parnasse
Mord de lui-même à l'hameçon ,
Je le reçois comme un poisson
Qui vient se jeter dans la nasse.
D'ailleurs , quoiqu'en tous lieux je fasse des amans ,
C'est à tort que l'on me répute
Comptable de leurs sentimens ;
Les sottises que l'on m'impute ,
Ne sont que leurs égaremens.

54 LA MASCARADE DU PARNASSE,

(*Posément.*)

Et pour terminer la dispute ,
Par un trait qui me semble heureux ,
Sur les vrais intérêts de l'empire amoureux ,
Sachez que vous donnez dans une erreur extrême ;
Que l'Amour est toujours excellent en lui-même ,
Et qu'il ne devient dangereux ,
Que par la façon dont on aime.

T H A L I E.

Le conseil est bien généreux.

L' A M O U R.

Adieu...

A P O L L O N , *vivement.*

Pensez à notre affaire.

L' A M O U R.

Oui. Je vais , pour vous satisfaire ,
Rassembler les Ris & les Jeux.

Mais de ces deux Censeurs songez à vous défaire.

A P O L L O N.

Vous pouvez , si tel est l'objet de vos plaisirs ,
Séjourner à Cythère au gré de vos desirs.
Mais , gardez bien au moins , si de tout son domaine
Vous ne voulez forcer Phébus à vous bannir ,
Qu'un desir téméraire en ce lieu vous amène ;
Le curieux s'expose à se faire punir.

(*Puis il ajoute d'un air railleur en sortant.*)

Je ne donne qu'à Melpomène

Le privilège d'y venir.



SCÈNE VIII.

MOMUS, THALIE.

MOMUS, *regardant sortir Apollon.*

DANS un profond sommeil elle est ensevelie ;
Le privilège est superflu.

THALIE.

De la Fête , Momus , vous voilà donc exclu ?

MOMUS.

Vous l'êtes , pour le moins , autant que moi , Thalie.

THALIE.

Quant à moi , la défense irrite mes desirs.

La Danse , (il faut que je le dise)

N'amuse guères mes loisirs ;

Mais enfin il suffit que l'on me l'interdise ,

Pour qu'elle soit pour moi le plus grand des plaisirs.

MOMUS.

Cependant contre vous la défense est expresse ,

Et sans que vous puissiez la faire révoquer ;

Pour augmenter ici la presse ,

Dans un méchant procès ira-t-on s'embarquer ?

THALIE.

Eh ! comptez-vous pour rien de braver Terpsichore ,

Qui contemple à regret , dans mes amusemens ,

La Danse dont je les décore ?

Div

56 LA MASCARADE DU PARNASSE,

Mais dût-elle enrager encore ,
J'aime les divertissemens.

(*Elle continue en rêvant.*)

Pour concilier toute chose
Je songe si quelques détours...

En prenant de nouveaux atours :

Par exemple... Oui-dà , cette métamorphose
Au Seigneur Apollon pourroit jouer d'un tour.

M O M U S.

J'entre dans vos desseins , & je prétends en être...

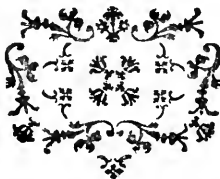
J'imagine même , à mon tour...

Mais quelqu'un en ces lieux nous écoute , peut-être :
Sortons , pour éviter un éclat indiscret...

T H A L I E.

C'est bien dit , on pourroit trahir notre secret.

(*Elle veut sortir ; Euterpe en entrant l'arrête.
Momus sort.*)



SCENE IX.

THALIE, EUTERPE.

EUTERPE, *magnifiquement parée, d'un ton minaudier.*

THALIE à mes regards craint-elle de paroître ?
Ne fuyez pas si vite, & là... là, revenez.

THALIE, *à part.*

Quelle est donc cette femme avec ses yeux tournés ?

EUTERPE, *toujours en minaudant.*

Envisagez-moi bien.

THALIE.

Madame, pardonnez...

Je ne crois point avoir l'honneur de vous connoître.

EUTERPE *rit avec art.*

Ah! ah!...

THALIE, *à part.*

Elle me rit au nez !

(Haut.)

Vos yeux se méprennent, peut-être...

EUTERPE.

Quoi ! Vous méconnoissez la Déesse champêtre,
Euterpe, votre sœur ?.... Allons, vous badinez.

THALIE.

Quoi ! c'est vous ?

58 LA MASCARADE DU PARNASSE,

EUTERPE, *d'un ton douxereux.*

Tout de bon ?

THALIE.

Vraiment, vous m'étonnez !

Que ne m'avez-vous prévenue ?...

Avec ces traits enlumines ,

Qui diantre vous eût reconnue ?

EUTERPE.

J'ai quitté les airs villageois.

THALIE.

Mais ne perdez-vous rien à vous être parée ?

C'est une sottie mijaurée ,

Qu'une Églogue en habit bourgeois !

EUTERPE.

De cette vieille erreur je suis bien revenue.

THALIE.

Mais , encore une fois , qu'est-elle devenue ,

Cette aimable simplicité

Qui décoroit votre beauté ?

Je m'en souviens encor ; le matin une eau claire

Vous tenoit lieu , dans l'art de plaire ,

De mouches , de parfums , de carmin & de fard :

Vous ignoriez alors les mensonges de l'Art.

Aujourd'hui tout en vous outrage la Nature ,

Tout s'y montre affecté ,

Empefé, guindé , concerté ;

Vous avez le teint en peinture ,

Et le visage moucheté.

EUTERPE.

Mon goût est excellent , & le vôtre est gâté :

Je n'avois autrefois esprit , ni politesse ,
 Et je suis aujourd'hui toute délicatesse.
 De tous les jolis mots de *cœur* , de *sentiment* ,
 Je fais tirer la quintessence.

THALIE , *ironiquement.*

Oh ! vous avez acquis , vraiment ,
 Plus d'une belle connoissance !
 Que vous allez gagner à ce beau changement !
 Sans doute que , pareillement ,
 Vous avez réformé votre ancienne Musique ?

EUTERPE.

Oui ; je ne chante plus qu'ingénieusement ,
 Et je ne parle plus que de Métaphysique...
 Ne pensez pas rire , vraiment !
 Je méprise les sons naturels & vulgaires ;
 J'adore une *Sonate* , ou bien un *Concerto*.

THALIE.

Jouez-en donc *incognito* ,
 Muse ; car , entre nous , cela ne vous sied guères.

EUTERPE , *d'un ton dédaigneux.*

Je vais chercher quelqu'un dont le goût soit meilleur.

THALIE.

Mon ton véridique & railleur
 Me rend incommode jaseuse.

Permettez , cependant , qu'en dépit des moqueurs ,
 De ce joli bouquet j'admire les couleurs.

(*Elle regarde le bouquet d'Euterpe.*)

EUTERPE , *en minaudant.*

Il est de la bonne faiseuse.

60 LA MASCARADE DU PARNASSE,

T H A L I E.

Quoi ! l'Art se mêle aussi de fabriquer des fleurs,
Et l'on en fait usage ?...

E U T E R P E.

Adieu, ma bonne amie.

T H A L I E.

Demeurez un moment, vous allez me charmer :
A votre physionomie
Peut-être que le tems fera m'accoutumer.

E U T E R P E.

Je ne vois en ces lieux ni *Sopha*, ni *Duchesse*.

T H A L I E.

Dans les meubles aussi vous cherchez la richesse ?
Oh ! ma foi, tout est perverti !
Mais lorsqu'aux sages loix de la belle Nature
Votre goût étoit assorti,
D'un simple Tapis de verdure
Vous auriez fû tirer parti.

E U T E R P E.

Mon esprit à ces loix n'est plus assujetti.
Je m'apperçois que le jour baisse,
J'ai quelque affaire ailleurs ; ma chère, je vous laisse.
La Jonquille, Jasmin... Ils n'ont jamais de soin.

*(Deux domestiques paroissent, dont l'un a un parasol
à la main.)*

T H A L I E, *d'un ton railleur.*

Comment donc ! Euterpe a des Pages !
La Reine des Bergers s'est mise en équipages !

EUTERPE, *reprend nonchalamment.*

Pliez ce parafol , il n'en est plus besoin.

THALIE, *en la retenant.*

Je vous donne un avis qui vous plaira , peut-être :

Apollon aujourd'hui donne un Bal en ce lieu ;

Vous pourrez y venir , sans craindre que ce Dieu

Sous ces nouveaux habits puisse vous reconnoître.

(*Euterpe sort ; Thalie continue.*)

Autrefois des Saisons , le soir & le matin ,

Elle bravoit l'intempérie :

O honte de la Bergerie !

Elle craint à présent de se gâter le teint !

SCENE X.

HÉBÉ , THALIE.

HÉBÉ, *d'un air étourdi.*

EH ! c'est vous , ma chere Thalie !

Que nous allons nous réjouir !

Il n'est point de mélancolie ,

Que votre agréable folie

Ne puisse faire évanouir.

On a quelque crédit sur le Dieu du Parnasse ;

Il nous parle d'amour en dépit des censeurs ;

Mais je ne prête point l'oreille à ses douceurs ,

Qu'il ne vous accorde une place

Au-dessus de vos autres Sœurs.

62 LA MASCARADE DU PARNASSE,

T H A L I E.

Cette place , pour moi , feroit un peu trop haute ;
Je n'aspirai jamais aux grandes dignités.

H É B É.

J'en veux dire deux mots qui feront écoutés ,
Ou ce ne fera pas ma faute.

Au Bal il faut nous rassembler ;

Car mon goût dominant , c'est la danse. Et le vôtre ?
Nous sommes filles , l'une & l'autre ,
Nos goûts doivent se ressembler.

T H A L I E.

Les plaisirs & les jeux sont faits pour le bel âge.

H É B É.

Oh ! je vous en réponds ! Nous y ferons tapage ;
Phébus enragera : mais quel plaisir charmant
De l'entendre gronder & jurer en rimant !
J'en ressens par avance une joie infinie.

Sur vous & sur Momus je compte , pour le moins.

T H A L I E.

Aussi vais-je mettre mes soins

A vous faire avoir compagnie.

(Elle sort.)



S C E N E X I.

H É B É , *seule.*

LA Fête fera mieux garnie
Que je n'aurois dû l'espérer ,
Si de la laisser ignorer
J'avois eu la sotte manie.

Non , non ; mon sexe est trop ami
Des accompagnemens d'une illustre victoire ;
Triompher , & n'avoir qu'un témoin de sa gloire ,
C'est ne triompher qu'à demi.
Mais , parlons franchement , je m'en fais trop accroire ;
Apollon est , de tous les Dieux ,
Le Galant le plus ennuyeux...
Tant mieux , il est sans conséquence.
Hé ! que feroit-ce pour mon cœur ,
Si le je ne fais quoi vainqueur
Se joignoit à son Éloquence ?

La loi que mes attraits lui donnent aujourd'hui ,
Peut-être qu'il faudroit la recevoir de lui.

(*Apollon entre.*)

Il paroît en habit d'homme à bonne fortune ,
Et mon cœur n'est point agité !
Dans nos amusemens quelle félicité ,
Quand par des craintes importunes
Le plaisir n'est point acheté !

S C E N E XII.

APOLLON, HÉBÉ ; TROUPE
de Ris & de Jeux , Suite d'Apollon.

A P O L L O N , *à sa suite.*

POUR la Beauté qui vous demande ,
De votre Art en ces lieux étalez tout le prix.
Vous , charmante Déesse , acceptez leur offrande :
Un nouveau zèle anime & les Jeux & les Ris ,
Quand la Jeunesse les commande.
Pour servir mon amour & contenter vos yeux ,
Il est tems qu'aux accords les plus harmonieux
Leurs pas s'unissent en cadence...

H É B É.

Non , retardez un peu la danse ,
Tous nos amis encor ne sont pas rassemblés...

A P O L L O N , *l'interrompant.*

Ah ! Déesse , vous m'accablez.

Que prétendez-vous donc attendre ?

Que nos amusemens puissent être troublés ?

(*En cet endroit, on frappe à la porte de la Salle du Bal.*)

H É B É.

Écoutons... A la porte un bruit s'est fait entendre :

On y frappe à coups redoublés.

(*Apart.*)

Il n'en faut point douter ; le Parnasse en personne
Vient ici figurer avec tous nos Danseurs.

APOLLON ,

A P O L L O N , *à part , & d'un air dépité.*

Ce sont quelques fâcheux ; en secret je frissonne

D'avoir à braver les censeurs.

(*On continue de frapper.*)

H É B É.

On frappe de plus belle...

A P O L L O N , *vivement.*

Hé ! Déesse , qu'importe ?

H É B É.

Mais il faut leur ouvrir , ils pourroient se fâcher.

A P O L L O N , *encore plus vivement.*

O ciel ! que dites-vous ?... Ma douleur la plus forte ,

Dans le trouble qui me transporte ,

Cruelle , c'est d'avoir à vous le reprocher !

H É B É , *à part.*

Je crois que tout de bon le Dieu des Vers s'emporte.

A P O L L O N.

Quel téméraire à cette porte

Ose s'oublier à ce point ?

THALIE , *en dehors , contrefaisant sa voix.*

Ouvrez , l'on se fera connoître.

A P O L L O N.

Quelle audace !... Qu'on n'ouvre point.

H É B É.

Ce sont quelques masques , peut-être.

(*A sa suite.*)

Qu'on leur ouvre , nous en rirons ;

Leurs menuets dansés , nous les congédierons.

A P O L L O N , *outré.*

Déesse , vous pouvez leur faire compagnie ;

E

66 LA MASCARADE DU PARNASSE,

Pour moi , je me retire , & vais en d'autres lieux
Braver des importuns les regards curieux ,
Et détester la tyrannie
Que me fait éprouver le pouvoir de vos yeux.

H É B É.

Le compliment est gracieux !
Autant que je puis m'y connoître ,
Vous êtes amoureux , mais bien honteux de l'être.
(*On ouvre. Thalie entre , déguisée avec les habits
de Melpomène.*)

On entre. Demeurez... Ah ! qu'est-ce que je voi ?
Né me trompé-je point ? C'est Melpomène ! Eh quoi !
La Muse larmoyante est aussi de la Fête ?
Le joli Divertissement !

A P O L L O N.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

H É B É.

J'ai fait une belle conquête !
La Tragédie au Bal ! C'est se moquer de nous ;



SCENE XIII.

APOLLON, HÉBÉ, MOMUS ;
THALIE, *déguisée.*

THALIE, *en se jettant aux pieds d'Apollon, &
se couvrant le visage d'un mouchoir.*

AH ! Seigneur, permettez, qu'embrassant vos genoux,

Dans ces augustes lieux, protecteurs de ma fuite,
D'un cruel Ravisseur j'élude la poursuite.

Sans respecter mon rang, un indigne Romain

A voulu me forcer à lui donner la main...

Des plus nobles Sabins, Seigneur, je suis issue ;

Par des jeux imposteurs ma Nation déçue,

A livré tout mon Sexe à ce Peuple étranger,

Habile à le séduire, ardent à l'outrager.

Et moi-même, Seigneur, j'allois être ravie...

Mais, qu'entends-je ? Grands Dieux ! ne suis-je point
suivie ?

Telle est en moi l'horreur d'un objet odieux,

Que tout ce que je vois le retrace à mes yeux.

MOMUS, *avec un manteau gris & une longue barbe.*

(*A part.*)

C'est en ce bel endroit qu'il faut que je me montre.

(*Haut, en s'avançant vers Thalie.*)

Ah ! ah ! te voilà dans ces lieux ?

Je ne m'attendois pas à semblable rencontre.

E ij

68 LA MASCARADE DU PARNASSE,

T H A L I E.

Quel est donc ce vieillard?... Mon cœur, à son aspect;
Est à la fois saisi de crainte & de respect...

Ah! mon pere, c'est vous?...

M O M U S.

Oui, vraiment, c'est moi-même;
Ma fille, à te revoir mon plaisir est extrême.

T H A L I E, *bas*, à Momus.
Rehaussez votre style, il jure avec le mien.

M O M U S, *bas*, à Thalie.
Eh! morbleu, taisez-vous; cela n'y fait de rien:
C'est la mode à présent. De la badinerie
On vole au sérieux sans nul ménagement;
Et l'on passe rapidement
Du plus grand pathétique à la bouffonnerie.

(*Il reprend haut.*)

Où diable étois-tu donc? Je te cherchois par-tout;
Dans Rome, aux quatre coins, de l'un à l'autre bout.

T H A L I E.

Mon pere! ignorez-vous le funeste message
Que la perfide Rome a su mettre en usage?
Dans un brillant Spectacle, au crime consacré,
Contre le droit des gens, en tous lieux si sacré,
Des Sabins, à ces jeux, les femmes invitées,
Par le fier Romulus viennent d'être insultées!

M O M U S, *brusquement*.

Comment donc?... Après tout, je te l'avois bien dit,
De ne point tant courir à ce cadeau maudit.
Voilà ce que l'on gagne à ces pestes de Fêtes!
Mais les femmes toujours n'en feront qu'à leurs têtes.

A P O L L O N.

Quel galimathias!

H É B É.

N'êtes-vous pas honteux,
De souffrir cette impertinence?

A P O L L O N.

D'une Fête charmante ils troublent l'ordonnance!

H É B É.

Pourquoi de notre Bal parliez-vous devant eux?

A P O L L O N.

Mais je croyois pouvoir permettre à Melpomène...

H É B É, *vivement.*

Et voilà qu'elle nous amène

Un vieillard caustique & quinteux...

Ce font-là des coups de génie!

Pour faire mieux valoir la Danse & l'Harmonie,

Il falloit prendre aussi, (cela n'est pas douteux)

Un Orchestre manchot, & des Danseurs boiteux.

(*A part.*)

Mais Thalie & Momus me manquent de parole.

A P O L L O N, *rêveur.*

Ceci cache un mystère; il faut le pénétrer.

M O M U S, *bas, à Thalie.*

Ils sont bien intrigués.

T H A L I E, *bas, à Momus.*

L'aventure est fort drôle.

M O M U S, *bas.*

Je ris sous le manteau.

T H A L I E, *bas.*

N'allez pas vous montrer:

Il faut soutenir notre rôle.

SCENE XIV.

APOLLON, HÉBÉ, MOMUS;
THALIE, *déguisée*; COMUS.

COMUS, *entre brusquement.*
(*A Apollon.*)

SERVITEUR. En ces lieux je vous trouve à propos.
Vous ignorez ce qui m'amène ;
Je vais l'expliquer en deux mots :
C'est de la part de *Melpomène*.
Ses habits sont volés. Par qui ? Je n'en fais rien ;
Mais pour qu'on lui rende son bien ,
Chez *Morphée* elle se démène.
Comme j'avois appris qu'elle n'étoit pas bien ,
Et que toute sa maladie
Provenoit d'un épuisement ,
Je lui portois en ce moment
Un fort bon confommé , dont le suc remédie
Au plus grand affoiblissement ;
Lorsqu'à mon grand étonnement ,
Elle s'est plainte à moi . . .

APOLLON, *en l'interrompant , avec ironie.*
Fort bien. En ce moment

(*En lui montrant Thalie.*)
Melpomène ici vous dément :
Regardez-la tout à votre aise.

COMUS, *vivement.*

Vous vous trompez, ne vous déplaîse,
Ou cette femme, assurément,
De Melpomène aura volé l'habillement.

A P O L L O N.

Qu'entends-je ?

H É B É, *à part.*

Le tour est charmant !

T H A L I E, *à part.*

Aurois-je fait une folie ?

A P O L L O N, *en s'approchant.*

Il faut examiner la chose mûrement.

Détournons ce mouchoir... Que vois-je ? C'est *Thalie* !

T H A L I E, *à part.*

Prenons la chose noblement.

(*Haut.*)

Prête à vous obéir.

M O M U S, *en jettant son manteau.*

Et moi, pareillement.

Sur votre Bal, Momus vous fait son compliment.

A P O L L O N, *vivement.*

Qu'entends-je, & qu'ai-je vu ? Dans mon ame irritée...

H É B É.

Eh bien ! quoi ! parce que la Troupe est augmentée,

Faut-il devenir furieux ?

A P O L L O N, *plus vivement encore.*

Ah ! Déesse, ménagez mieux

Ma tendresse persécutée.

SCENE DERNIERE.

L'AMOUR, EUTERPE, APOLLON,
HÉBÉ, THALIE, MOMUS,
COMUS.

L'AMOUR *crie derrière le Théâtre.*

O VOLEUR! ô voleur! Qu'on arrête ses pas.
(*En entrant, & en retenant par le bras Euterpe, qui
fuit devant lui.*)

Ah! je le tiens. C'est vous, Madame la Bergère?
Oh! vous ne m'échapperez pas.

Vous ne vous bornez point à la simple fougère?
A P O L L O N , *étonné.*

Eh quoi! l'Amour s'en mêle aussi?

L'AMOUR, *à Apollon.*

Seigneur, vous êtes juge en cette affaire-ci,
Et je vous sollicite au nom de Cythérée.

M O M U S , *à part.*

Il gagnera sa cause.

L'AMOUR *continue.*

En deux mots, sans détours,
Euterpe, en secret retirée
Chez ma mère, s'est emparée
De toute sa toilette & de tous ses atours.
Qu'en dites-vous, Seigneur? N'est-elle pas jolie,
Avec ces mouches & ce fard?

A P O L L O N , à *Euterpe*.

La Nature , *gratis* , vous avoit embellie ;
Qu'allez-vous , à grands frais , mendier autre part ?

L' A M O U R , *ironiquement*.

Que voulez-vous ? chacun a sa folie ;
La sienne est de vouloir s'enlaidir avec art.
Apprenez , au surplus , qu'elle a des camarades :
Ce grand jour est fertile en belles mascarades ;
Elles forment ensemble un cortège plaissant.

La savante *Métaphysique*

Est en habit de Payfan.

La dolente *Élégie* , habillée en Musique ,
Furieuse en B car , languissante en B mol ,
Soupire en C sol ut , & meurt en G ré sol.

Melpomène sur des échasses ,

Unissant l'emphase aux douleurs ,
Sur un ton ampoulé déplore ses malheurs ;
Tandis qu'un peu plus loin , la Mollesse & les Graces ,
Voulant affocier *Épicure* & *Platon* ,

Badinent sur un nouveau ton ,
Dont elles feront bientôt lasses.

La *Critique* , aux yeux éclairés ,

Dont la douceur , & la justesse ,

Par des jugemens modérés ,

Affaisonnés de politesse ,

Doit ramener au vrai les Auteurs égarés ;
La Critique , autrefois si tranquille & si sage ,
De la *Satyre* a pris l'habit & le visage ;
Et voyant qu'à ses traits piquans , ingénieux ,
Un Vulgaire malin , en riant , s'accoutume ,

74 LA MASCARADE DU PARNASSE,

Elle verse des flots de bile & d'amertume,
Sur tout ce qui blesse ses yeux.

(*A Apollon.*)

Sur le Pinde , en un mot , tout a changé de face ;

Et , si vous n'y tenez la main ,

Je ne répons pas que , demain ,

Le Maître même du Parnasse

Soit reconnu du genre humain.

A P O L L O N , *vivement.*

Je saurai prévenir une telle infortune ,

Et punir les féditieux ,

Dont le caprice audacieux

A guidé sur mes pas une foule importune.

Qu'ils tremblent & leurs partisans ;

La honte de leur destinée

Signalera cette journée ,

En commençant par ceux qui sont ici présens.

M O M U S.

Oh! grace , s'il vous plaît , pour Momus & Thalie.

La Mascarade , au moins , est nouvelle & jolie ;

En faveur de l'invention ,

On pardonne souvent une indiscretion.

A P O L L O N.

Non , non , j'en veux tirer vengeance.

H É B É.

Eh! vous-même , songez à gagner les esprits.

A P O L L O N.

Hébé , le dessein en est pris.

H É B É , *ironiquement.*

Vous avez besoin d'indulgence

Pour ménager l'honneur divin.

A *Delphes*, à *Délos*, vous rendez des Oracles,
Et vous n'avez pas fû prévenir les obstacles ?
On vous accusera d'être un mauvais Devin.

A P O L L O N.

C'en est trop ; à *Vénus* il faut faire justice.
Je veux que l'Univers surpris,
De mon jugement retentisse,
Et que mon Art, enfin, reprenne tout son prix.

(*Gravement.*)

Vu les Pastorales écrites,
Par nos amés Bergers *Virgile* & *Théocrite*,
Et sur les plaintes de *Cypris* :
DIONS que la Muse champêtre
Gardera tout le fard dont elle a fait l'essai,
Et se défera, sans délai,
Des moutons qu'elle mène paître.
Par notre même Jugement,
Sur les plaintes de l'*Enjoument*,
Et vu, de la même manière,
Les incomparables Écrits
De *Plaute*, *Térence* & *Molière*,
Au Temple de Mémoire en lettres d'or transcrits :
DIONS que la Muse *Thalie*,
Qui, par son utile folie,
Amusoit autrefois le Public enchanté,
De sa place déchuë, & perdant tous ses charmes,
Bornera son utilité
A faire répandre des larmes.
Condamnons tout mortel à la voir empressé,
Aux frais de l'Arrêt prononcé.

76 LA MASCARADE DU PARNASSE,

T H A L I E , *vivement.*

Si j'ai pris les habits de la Muse tragique ,
Punissez donc aussi le sommeil léthargique ,
Qui m'a laissé voler ce dont j'avois besoin.

A P O L L O N .

Quoi ! Melpomène a tort ? Que veut-elle nous dire ?

T H A L I E .

Oui , Seigneur , vous devez , pour son manque de soin ,
La condamner à faire rire.

A P O L L O N , *après avoir rêvé.*

Soit fait ; & que l'Arrêt , signé de notre main ,
Soit même dans Paris affiché dès demain.

(*A Hébé.*)

Déesse , nous pouvons maintenant sans obstacle ,
Récycler nos regards par le brillant Spectacle
Que pour vous , en ces lieux , ont préparé mes soins.

H É B É .

Volontiers , Seigneur : mais... au moins ,
C'est sans tirer à conséquence.
Vous êtes en amour rarement écouté ;
Si ce n'est à l'extrémité ,
En tems de guerre ou de vacance.

L' A M O U R , *à Apollon.*

Voilà le prix de vos chansons ;
Souvenez-vous de mes leçons.

M O M U S .

Convenons que notre parure
Forme dans cette Salle un mélange charmant :
Ma foi , sous ce déguisement ,
Nous pourrions , entre nous , danser la Découpure.

DIVERTISSEMENT.

A I R.

LE desir de me faire lire
Ne me donna jamais d'importunes leçons ;
Mais quand le tendre Amour , pere des plus doux sons ,
Pour un aimable objet veut accorder ma lyre ,
Je m'abandonne à ton délire ,
Dieu des Vers ; je deviens un de tes nourriçons.
On est sûr de voler au Temple de Mémoire ,
Lorsque l'on est guidé par l'éclat de tes yeux ,
Sexe charmant ! tu peux m'en croire ;
L'Auteur qui célèbre ta gloire ,
Assure à ses accords un destin glorieux.

VAUDEVILLE.

Tout se déguise maintenant ,
La franchise n'est qu'en parade :
Savez-vous le goût dominant ?
C'est la mascarade.
Quoi ! tout le monde a regretté
La perte du siècle de Rhée ,
Sans qu'elle ait été réparée !
C'est la vérité.

UN tendron , près d'une maman ,
Attentive à la moindre œillade ,

78 LA MASCARADE DU PARNASSE,

Semble n'être qu'au rudiment ;

C'est la mascarade.

Quel feu , quelle vivacité ,

Si le Galant vient à paroître !

Ce feu , quel pouvoir le fait naître ?

C'est la vérité.

UN Gascon , loin des ennemis ,

Se répand en rodomontade ;

Par son bras tout sera soumis :

C'est la mascarade.

Que devient sa témérité ,

Si quelqu'un ose le combattre ?

Il s'enfuit , ou se laisse battre :

C'est la vérité.

EN public , au seul nom d'Amant ,

Une Prude fait la malade ,

Ou se livre à l'empportement ;

C'est la mascarade.

Mais lorsqu'elle est en sûreté

Près d'un Amant qui fait lui plaire ,

Elle perd toute sa colère ;

C'est la vérité.

CHACUN , d'*Oreste* fortuné ,

Se dit hautement le *Pilade* :

D'amis il est environné ;

C'est la mascarade.

Mais arrive l'adversité,
Chacun, en déserteur infâme,
Découvre le fond de son ame ;
C'est la vérité.

L'AN renouvelle-t-il son cours,
Chacun se donne l'accolade :
On s'épuise en jolis discours ;
C'est la mascarade.

Mais ce compliment affecté,
Dont on use pour nous séduire,
Nous savons à quoi le réduire ;
C'est la vérité.

QU'UN large mouchoir à la main,
Dans une touchante tirade,
Thalie étale son chagrin ;
C'est la mascarade.

Mais qu'avec un air de gaité
Elle débite une morale
Pure, sensée & générale ;
C'est la vérité.

QUE d'un ton foible & langoureux,
Melpomène, d'un amour fade
Tienne les propos doucereux ;
C'est la mascarade.

Aime-t-elle avec dignité :
Elle captive nos suffrages.

80 LA MASCAR. DU PARN. COM.

Quel est le sceau des bons Ouvrages?
C'est la vérité.

ONCLES , régalez vos neveux ;
Ils fableront mainte rafade
En l'honneur de vos plus doux vœux :
C'est la mascarade.
D'un Champagne peu regretté
Ils arroseroient votre cendre ,
Si là-bas vous vouliez descendre ;
C'est la vérité.

A R L E Q U I N - M O M U S .

Si vous nous quittez courroucés,
Et sans demander la gambade ,
Nous dirons : fi ! c'en est assez
Pour la mascarade.
Mais nous tiendrons pour arrêté ,
Si vous criez : la Capriole !
Que Thalie est souvent l'école
De la Vérité.

F I N.

L'ÉCOLE DU TEMS.

L' É C O L E
DU T E M S,
C O M É D I E

En un Aôte, en Vers libres ;

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi ,
le 11 Septembre 1738.*

F A B L E

SERVANT DE PROLOGUE

A LA COMÉDIE

DE L'ÉCOLE DU TEMS.

L'ACTRICE qui récite cette Fable entre sur la Scène avec vivacité ; puis se retournant du côté des Foyers (comme pour parler à l'Auteur) elle dit les vers suivans.

EH ! non , Monsieur , point de Prologue ;
Ils sont pour la plupart si rebattus , si vieux !
Des Complimenteurs ennuyeux ,
Voulez-vous , dites-moi , grossir le catalogue ?
Quel travers !

(*Au Parterre.*)

Son ouvrage , à ne rien déguiser ,
A besoin d'indulgence ; & lui , songe à l'user
Dans quelque fade monologue ,
Ou dans un mince Dialogue ,
Dont le tour mal-adroit , bien loin d'humaniser
Les partisans de l'Épilogue ,
Ne feroit , tout au plus , que les indisposer.

F ij

Parlez-moi bien plutôt de certain Apologue
 Que , l'autre jour , on m'a conté.
 De vous en faire part mon esprit est tenté.
 Mais que dis-je ? Ce trait seroit un tour de Page :
 Moi-même je suis folle , & trop de liberté....
 Non , Messieurs ; car on dit que dans l'*Aréopage*
 L'Apologue autrefois étoit assez goûté :
 Le mien fera donc écouté.

F A B L E.

Le petit Oranger & son Maître.

UN amateur du jardinage ,
 Sur la foi d'un marchand qui peuploit son verger ,
 Y fit planter un Oranger
 Qui n'étoit point encore en âge
 De produire ces fruits doux & délicieux ,
 Le plaisir du goût & des yeux.
 Mais notre homme , des plus étranges ,
 Dès la première année eût voulu des Oranges.
 Vain espoir. Un an passe , & point de fruits au bout :
 Un nouvel an se passe encore
 Et l'Oranger ne se décore
 Que de fleurs. Oh ! vraiment, ce n'est pas là mon goût ,
 S'écria notre homme en colère.
 Parmi les sauvageons qu'à l'instant rejeté ,
 Ce chétif arbrisseau , de sa stérilité
 Reçoive le juste salaire.

Ami , dit l'Oranger , qu'est-ce que tu prétends ?
Ton impatience m'étonne.
De Flore les dons éclatans
Ne devancent-ils pas les faveurs de Pomone ?
A peine suis-je à mon printems ,
Et déjà tu voudrois voir naître mon Automne.
C'est être un peu trop vif : attends , mon cher , attends ;
Et je te donnerai du fruit avec le tems.

Je suis intéressée à prouver que ma Fable
Est absolument dans le vrai.
Daignez donc m'accorder un regard favorable
Pour le nouvel Auteur & pour son coup d'essai.
Que votre bonté l'encourage :
Protégez sa Muse au berceau ;
Son talent fera votre ouvrage.
C'est un jeune Oranger ; c'est un foible arbrisseau ,
A qui les Aquilons vont déclarer la guerre :
L'abandonnerez-vous ? Ce seroit fait de lui.
Mais s'il prend racine au Parterre ,
Il pourra quelque jour mériter votre appui.

Fin du Prologue.



A C T E U R S.

LE TEMS.

LA VÉRITÉ.

DORANTE, homme inutile.

ROSETTE, jeune fille.

DAMON, impatient.

LE BARON, Gascon.

LE POETE.

ARLEQUIN.

TROUPE d'Anfwourches * & d'Écof-
fois, chantans & danfans.

* *Arlequins d'Allemagne.*

La Scène est chez Thalie.



L'ÉCOLE DU TEMS, COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

LE TEMS, LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.



OUI, je vous remets à merveille ;
Triste & gai, sombre & clair, jeune & vieux à la fois,
Voilà votre portrait : le son de votre voix
Console, afflige, assoupit & réveille,
A son gré, tout le genre humain :
Vous êtes le Dieu de la veille,
Et du jour, & du lendemain.

F iv

88 L'ÉCOLE DU TEMS,

C'est en vous seul que tout réside.
Alternativement votre pouvoir préside,
A l'Automne, à l'Hiver, aux Étés, aux Printems.
A tant de marques distinctives,
A cette faux tranchante, à ces ailes actives,
Qui peut méconnoître le Tems?
Mais quel sujet encor près de moi vous amène?
A quoi mon foible appui peut-il vous être bon?
Hélas! ignorez-vous, notre jeune barbon,
Que tout ce monde-ci n'est plus de mon domaine?
Les humains au mensonge ont dressé des autels;
Oferois-je auprès d'eux désormais me produire?

L E T E M S.

L'emploi du Tems est d'introduire
La Vérité chez les mortels.
Comme l'aspect du jour fait dissiper les songes,
Le mien écarte les abus,
Les illusions, les mensonges,
Et le Vrai, par mes mains, reçoit mille tributs.
De cette vérité voulez-vous des exemples?

L A V É R I T É.

Je crois que vous n'en manquez pas :
Sur ce qui se passe ici-bas,
Les mémoires du Tems doivent être assez amples.

L E T E M S.

Peu de gens savent mettre à profit mes leçons ;
On m'accommode ici de toutes les façons.
Depuis la naissance du Monde ,
Je vois les habitans de la machine ronde
Par des murmures odieux ,

Lasser , à mes dépens , le Souverain des Dieux.
Chaque jour on entend leurs plaintes importunes :
Je ne fais jamais rien au gré de leurs desirs ;
Si nous les en croyons , j'abrège leurs plaisirs ,
Et prolonge leurs infortunes.
Jupiter , fatigué de les ouïr crier ,
Veut qu'avec ces mutins aujourd'hui je m'explique.
Je suis peu fait au plaidoyer ,
On vous charge du soin de me justifier.

L A V É R I T É.

Je dois , à Jupiter , obéir sans réplique ;
Mais , encore une fois , je crains le résultat ,
Et vous pourriez choisir un meilleur Avocat.
La Vérité n'a qu'un langage ,
Et , malheureusement , il n'est plus en usage ;
On le révère encor , mais il est redouté.

L E T E M S.

Vous pouvez aux mortels parler en liberté ;
Vous êtes chez *Thalie*. Aux enfans de la Terre ,
Librement en ces lieux on peut faire la guerre :
Vos sincères avis y seront de saison ;
Et ne rougissez point d'accompagner *Thalie*.
Pour corriger les fous , c'est avec la Folie
Qu'il faut que la Sagesse entre en comparaison.
Croyez-moi , ce Palais est une bonne École :
Sur l'aîle du Plaisir , tel chaque jour y vole ,
Qui retourne chez lui guidé par la Raïson.

L A V É R I T É.

Sur ce pied , j'accepte le rôle.

90 L'ÉCOLE DU TEMS ;

LE TEMS.

N'oubliez pas , sur-tout , qu'en cette École-ci
Les lugubres leçons n'ont jamais réussi.

LA VÉRITÉ.

Je ne saurois parler une langue étrangère ;
Mais je puis accorder la mienne avec les ris.

Le desir d'amuser Paris

Guide ici la troupe légère

Des Graces , des Amours , des Plaisirs & des Jeux :

Je vais me mêler avec eux ;

Et tandis qu'aux mortels cette joyeuse troupe

Verfera le nectar d'un plaisir vif & frais ,

En secret , dans la même coupe ,

J'aurai soin de tremper mes traits.

Il faut que mon flambeau charme ceux qu'il éclaire.

Je vais prendre un ton doux , aimable & familier.

LE TEMS , *en sortant.*

Fort bien ; lorsque le Maître a le talent de plaire ,

Je réponds de son Écolier.



SCENE II.

LA VÉRITÉ , *seule.*

LA Raison ne hait point un léger badinage
Qui conduit à l'utilité :

Ainsi mon nouveau rôle est de mon appanage ;

Heureux , s'il peut être goûté !

SCÈNE III.

LA VÉRITÉ, DORANTE.

DORANTE.

ON m'a dit, ici près, que par la Vérité
Ce séjour étoit habité ;
Et je viens m'amuser un moment avec elle.

LA VÉRITÉ.

S'amuser ! la chose est nouvelle.

Vous pourriez vous tromper, je vous en avertis.

La Vérité, Monsieur, n'est pas fort amusante ;

Mon humeur est peu complaisante,

Et rarement je divertis.

DORANTE.

Que faire donc ici ?

LA VÉRITÉ.

L'on s'instruit, l'on s'occupe...

DORANTE.

S'instruire ! s'occuper !... Vous me faites trembler !...

Mais, de ce grave ton je ne suis point la dupe ;

Et vous vous amusez vous-même à me troubler.

LA VÉRITÉ.

Si vous ne venez point ici pour vous instruire,

Quel autre soin a pu vous y conduire ?

DORANTE.

Quoi ! vous l'ignorez ?

LA VÉRITÉ.

Oui. J'attends

Que vous me l'appreniez.

92 L'ÉCOLE DU TEMS,

D O R A N T E.

Il faut vous satisfaire.

Je suis riche, & n'ai point d'affaire,

Et je cherche à passer le tems.

L A V É R I T É.

Eh quoi ! vous n'avez rien à faire ?

Chacun doit néanmoins, s'occuper dans l'État :

Depuis le Villageois jusques au Potentat,

Chacun a ses devoirs, tout mortel est comptable...

D O R A N T E.

Je vous l'ai déjà dit ; mon goût

Ne s'occupe de rien, & s'amuse de tout :

La peine m'est insupportable,

Des affaires je hais l'affligeant attirail ;

Et tout ce qu'on nomme travail

Est, à mes yeux, un objet détestable :

Non que je sois assurément

Nonchalant par système, ou par tempérament :

Je mets au-dessous de la Bête

Ces Hommes engourdis que la paresse endort ;

Pour qui le moindre pas, le moindre coup de tête ;

Est souvent un pénible effort :

Leur triste léthargie est pire que la mort.

Trop de repos me rend malade ;

Je ne saurois rester dans mon appartement ;

Je fors, je vais, je viens ; j'aime le mouvement,

L'exercice & la promenade.

L A V É R I T É.

Mais enfin, votre emploi ?

D O R A N T E.

Je n'en eus jamais qu'un.

LA VÉRITÉ.

Et c'est ?

DORANTE.

De n'en avoir aucun.

A tuer les momens , je borne mon envie.

En quatre mots , voici l'histoire de ma vie :

Mon père étoit Marchand , riche & bien établi ;

Il décora son opulence

D'un titre par lequel il se vit ennobli.

LA VÉRITÉ.

C'est le vernis par excellence.

DORANTE.

Une Charge a plongé mes ayeux dans l'oubli.

Soutenu d'environ vingt mille écus de rente ,

Je jouis du grand monde , & je me fais honneur

Des Privilèges de Seigneur ;

Je suis resté garçon : ma méthode courante ,

C'est de me lever tous les jours

Si-tôt que le Soleil a commencé son cours.

J'aime toutes les fleurs , j'en ai dans mon parterre ,

Que l'on viendrait chercher des deux bouts de la Terre.

Mon premier soin est d'aller voir

Si Maître Mathurin a bien fait son devoir.

Sur une Plate-bande en forme de *Théâtre* ,Je vois *l'Oreille d'Ours* , dont je suis idolâtre ;Je trouve en bon état mes *Œillets* , mon *Jasmin* ,

Puis de mon cabinet je reprends le chemin.

LA VÉRITÉ.

Pour vous y consacrer à l'étude , sans doute ?

DORANTE.

Non. L'étude est un soin que mon esprit redoute.

J'aime à nétoyer mes oiseaux ;

Je fiffle mes Serins perchés dans leur cabanne ,
 J'enseigne à mes Barbets à sauter sur la canne ,
 Et je leur fais donner quelques coups de ciseaux.
 Je remonte ma montre & toutes mes pendules.

L A V É R I T É , *à part.*
 Quelle foule de ridicules !

D O R A N T E.

Je découpe des fleurs pour orner un écran.
 On m'habille ; je sors pour aller voir un Grand.

Quand je le quitte , il est une heure :
 Je suis près du Palais-Royal ,
 J'y vais quelque tems , j'y demeure.

Je trouve le Baron , homme franc & loyal ,
 Éternel ennemi du cérémonial ;

De lui-même il se prie à diner : je l'emmène ,

Quand j'apperçois autour du rond
 Le Chevalier qui se promène ,
 Et je l'associe au Baron.

Chez moi je trouve Orphise , ma cousine ,
 Et la Marquise , sa voisine ,

Un Gascon flegmatique , appelé d'*Archicrac* ,

Qui ment par poids & par mesure ,
 Et débite , en parlant , les Quatrains de *Pibrac* ;

Il a , pour son second , Monsieur de la *Cesure* ,

Poëte , bon gourmet , qui m'apporte un écrit

Dont il a depuis peu régalé cette Ville ,

Le Cuifinier François traduit en Vaudeville.

Plus l'on est de fous , plus on rit.

Sur le titre déjà l'appétit se réveille.

Mon Cuifinier a fait merveille ;

Et l'on voit qu'il prend des leçons

Du Livre où l'on a mis les ragoûts en Chançons.

Sur le Char de Bacchus la joie est amenée ,
Son étendard est déployé ;
Nous pouillons le repas avant dans la journée :
C'est autant de Tems employé.
Sur le soir chacun se disperse :
J'aime les Spectacles, j'y vais ;
J'y vois du bon & du mauvais.
A travers tout cela quelquefois l'ennui perce.
Ce tyran de notre loisir ,
Dans le sein de la joie , & m'assiège & me glace :
Caché derrière le plaisir ,
Il est à chaque instant prêt à prendre sa place.
Oui, c'est un fait constant, Déesse ; & , dans le fond ,
Cet article-là me confond.
Car enfin , mon système est des plus à la mode ,
Et je le soutiens fort commode.
Mais les jours les plus gais font place aux tristes nuits ,
Et je vois que la vie offre toujours des vuides ,
Qui sont remplis par les ennuis.
L A V É R I T É.
C'est le sort des cœurs trop avides
De ce qu'on nomme amusemens :
Les plaisirs doivent-ils marquer tous vos momens ?
C'est une source qui s'épuise ;
Pour la faire durer long-tems ,
Modérément il faut que l'on y puise ;
Si l'on ne la ménage , on cesse d'en jouir.
Dès qu'à l'oïveté votre cœur s'abandonne ,
Le plaisir est, pour vous, prompt à s'évanouir :
Ce n'est que le travail qui donne
Le talent de se réjouir.
Travaillez donc , & , prompt à vous défaire

96 L'ÉCOLE DU TEMS,

Des inutilités dont vous êtes épris ,
D'un objet sérieux occupez vos esprits :

Mille futilités ne font pas une affaire ;

Et , qui plus est , je vous soutiens ,
Que peut-être il vaudroit tout autant ne rien faire ,
Que de faire toujours des riens.

D O R A N T E.

Mais à quoi voulez-vous encor que je m'applique ?

L A V É R I T É.

A quoi ? Vous m'étonnez. Eh ! Monsieur , sur ce point
Est-il besoin que je m'explique ?

On peut en cent façons servir la République ;

A qui veut s'occuper l'emploi ne manque point.

Voyez tous ces mortels qui consacrent leurs veilles
Au bonheur de l'Etat , dont ils sont adorés.

Mais , au milieu de ces merveilles ,
Rougissez d'être au rang des hommes ignorés.

Tout homme dont l'ame indolente

N'enfante rien d'utile à la société ,

Est un lâche Frelon , qui , dans l'oisiveté ,

Avec l'abeille vigilante ,
Veut partager un miel qu'il n'a point apprêté.

D O R A N T E.

Je vois où me conduit votre moralité ,

Il est juste que j'y réponde.
Vous voulez que je prenne un état dans le monde ,

N'est-il pas vrai ? Mais quoi ! n'ai-je pas hérité

Du titre glorieux par mon père acheté ?

Habile à réformer ce qu'a fait la Nature ,

Sur ma famille il a jetté
Cet éclat merveilleux qui couvre la roture ,

Et

Et mon nom désormais chez la race future
Peut voler avec dignité.

LA VÉRITÉ.

Eh ! fussiez-vous de qualité ,
Le titre de Seigneur ne feroit votre éloge ,
Qu'autant que par vos soins vous l'auriez mérité.
Mais , à ne rien faire , on déroge.

DORANTE.

Comment ! d'un tel discours je suis épouvanté.
Renoncer aux douceurs de la tranquillité !...
Oh ! parbleu , c'est payer chèrement la noblesse.
Et puis , perdre sa liberté !...

C'est une tyrannie , une inhumanité.

LA VÉRITÉ

Allons , un peu moins de foiblesse ,
En faveur de la nouveauté.

DORANTE.

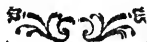
Vous êtes séduisante ; &... je serois tenté ,
Quoique votre système & m'allarme & me blesse ,
D'en essayer l'utilité.

Mais songez , qu'entre nous , il vient d'être arrêté ,
Qu'après un si pénible rôle ,

Le plaisir , qui m'a fait une infidélité ,
Plus vif & plus piquant , me fera présenté.

LA VÉRITÉ.

Oui , je vous tiendrai ma parole ;
Et vous verrez que , pour être goûté ,
Le plaisir veut être acheté.



S C E N E I V.

LA VÉRITÉ , ROSETTE.

ROSETTE, *en faisant la révérence.*

LE soin de pénétrer un secret qui me touche ,
 En ces lieux a guidé mes pas ;
 Le Tems ne refusera pas
 De m'éclaircir de votre bouche.

LA VÉRITÉ.

Je ne pardonne qu'aux mamans
 De se plaindre du Tems , dont la faulx inhumaine
 A moissonné leurs agrémens ;
 Si le dépit me les amène

Je leur dirai : chaque chose a son tems.
 Puis-je empêcher l'Hiver de suivre le Printems ?
 Mais vous , que de ses fleurs la Jeunesse couronne ,
 Qu'une foule d'Amans en tous lieux environne ,
 Que peut-il vous rester encore à desirer ?
 Contre le Tems , enfin , osez-vous murmurer ?

ROSETTE.

Du Tems, quant à présent, j'aurois tort de me plaindre :
 Mais c'est pour l'avenir que je crois devoir craindre.

LA VÉRITÉ.

Voyons quelle frayeur a troublé vos esprits.

ROSETTE, *en hésitant.*

Pour moi , depuis un an , Lisidor est épris
 De la plus vive ardeur....

COMÉDIE.

99

LA VÉRITÉ.

La chose est naturelle ;
Beaucoup d'autres y feroient pris.

ROSETTE.

Chaque jour il me jure une ardeur éternelle....

LA VÉRITÉ.

Oh ! je me l'imagine bien.

Les sermens , en amour , ne coûtent presque rien.
Après ?

ROSETTE.

Et ces sermens d'une flamme fidelle

Il me les a faits tant de fois !

LA VÉRITÉ.

Que vous les avez crus ?

ROSETTE.

Il est vrai , ... je les crois...

Mais , ce n'est que de bonne forte ;

Car ma mère me dit que l'Amour est trompeur ,
Que les sermens qu'il fait , le zéphyr les emporte ;
Et , quand j'y songe bien , l'avenir me fait peur.

Avant donc qu'une forte chaîne

M'unisse à Lisidor , je veux , pour prévenir

Les maux que me feroit souffrir

Une infidélité , peut-être , trop prochaine ,

Savoir au juste , désormais ,

Si mon amant ne changera jamais.

L'avenir est , pour vous , sans ombre & sans nuages ;

Madame , daignez m'éclaircir :

Croyez-vous Lisidor capable de grossir

La foule des Amans volages ?

LA VÉRITÉ.

Moi , que j'ose vous dévoiler

G ij



100 L'ÉCOLE DU TEMS,

L'avenir, sur un point de cette conséquence !
Non (quoique votre bouche ait beaucoup d'éloquence)
Je me garderai bien de vous le révéler.
Comment ! l'Amour auroit un reproche à me faire ;
Son règne passeroit plus vite qu'un éclair ,
Si , dans cette importante affaire ,
Messieurs les Amans voyoient clair.

R O S E T T E.

Vous m'étonnez !

L A V É R I T É.

Que je vous jure ,
Que , trop prompt à se dégager ,
Dans huit jours Lisidor , infidèle & parjure ,
Ne pourra résister au desir de changer !

R O S E T T E , *épouvantée.*

Ciel ! que me dites-vous ? ...

L A V É R I T É.

Quoi ! déjà toute émue ,
Contre le moindre choc vous ne sauriez tenir ,
Ma chère , & vous voulez pénétrer l'avenir ?

Eh ! s'il offroit à votre vue
D'un changement réel la disgrâce imprévue ,
Pourriez-vous mieux la soutenir ?
Non , en votre faveur , c'est trop vous prévenir.

Trop sûre de votre infortune ,
Du fatal changement que vous redouteriez ,
Au fond de votre cœur par-tout vous porteriez
L'image odieuse , impôtune ;

Et par votre chagrin vous l'anticiperiez :
Ou , suivant un autre système ,
Peut-être , aussi , que de vous-même ,
La première vous changeriez ;

Car souvent une Belle appelle à sa défense
Les sentimens altiers d'un orgueil outragé ;
Alors , en prévenant l'offense ,
Votre sexe en secret se croit assez vengé :
Mais que devient l'Amour ? L'Amour est négligé.

R O S E T T E.

Mais , si votre bouche m'assûre
Que jamais mon Amant ne se dégagera ? ...

L A V É R I T É.

Votre cœur se refroidira.
Une félicité déplaît , dès qu'elle est sûre ;
On méprise un plaisir qui ne peut échapper.
L'homme , ennuyé d'un bien qui passe en habitude ,
Ne daigne plus s'en occuper :
Le goût naît de l'obstacle & de l'incertitude.
Chérissez le bandeau qui vous couvre les yeux ,
Il sauve à votre cœur bien de l'inquiétude ;
Il doit vous être précieux.
C'est sur ce point mystérieux ,
Que de tout tems le Fils de Cythérée ,
De son aimable Empire a fondé la durée.
Dans ses États chacun ignore ce qu'un jour
Il recevra du Tems favorable , ou critique ;
Et cette sage politique
Tient les cœurs en haleine , & fait vivre l'Amour.

R O S E T T E.

Madame , à vos conseils je me rends avec joie.
Je vois de quels chagrins j'aurois été la proie ,
Si , malheureusement , vous m'eussiez prise au mot.
Quelle étoit mon extravagance ,
De vouloir apprendre d'avance ,
Ce que l'on fait toujours trop tôt !
G iij

102 L'ÉCOLE DU TEMS;

De vos sages avis connoissant l'importance ,

Je vais tâcher d'en profiter ;

Et si je ne saurois prévenir l'inconstance

D'un amant prompt à me quitter ,

Je saurai du moins l'imiter.

LA VÉRITÉ.

Mais , quel extravagant entre dans cette salle ?

Sur sa figure originale ,

Je le juge Faiseur de Vers ;

Sachons , auprès de moi , ce qui peut le conduire.



SCENE V.

LA VÉRITÉ , LE POETE.

LE POETE , *d'un ton ampoulé.*

LA Déesse qui vole au bout de l'Univers ,
Pour y semer le bruit de mille faits divers ;
L'active Renommée a pris soin de m'instruire
Que le Tems en ces lieux a su vous introduire.

LA VÉRITÉ.

Oui , Monsieur , me voilà. Mais de ce beau discours ,
A quoi bon , dites-moi , la ridicule emphase ?

Pourquoi de ces grands mots emprunter le secours ?

LE POETE.

Quoi ! dans le tour pompeux de ma sublime phrase ,
Vous auriez méconnu le langage des Dieux ,
Et celui des mortels qui le parle le mieux ?

LA VÉRITÉ.

Vos gestes & vos tons m'apprennent qui vous êtes ,

Monfieur ; mais , foit dit entre nous ,
 Employé comme vous le faites ,

Le langage des Dieux eft la langue des fous.

LE P O E T E.

En vain , plus d'un Auteur insolemment s'arroe

Le merveilleux talent des lyriques transports.

(*Il lui préfente un papier.*)

Dans cette Ode nouvelle , où je fais votre éloge ,

Le Parnaffe à vos yeux ouvre tous fes trésors.

Des honneurs qu'il vous doit , par ma bouche il s'acquitte.

LA V É R I T É , *ironiquement.*

Je Juge de fon compliment

Par fon Ambaffadeur. Eh ! ceſſez ſeulement

De faire votre éloge , & du mien je vous quitte :

Mais comme l'encens eft tout prêt ,

Voici le moyen efficace

D'en tirer quelqu'intérêt.

Ne changez que la dédicace ,

Et laiffez l'écrit tel qu'il eft.

Une Ode eft ſouvent comme un cadre ,

Où différens portraits peuvent être placés ;

Pourvu que la bordure quadre

Avec le Tableau , c'eſt aſſez.

Maintenant , il eſt bon , Monfieur , de vous apprendre

Qu'en ces lieux je ne ſuis à la place du Tems ,

Que pour rendre juſtice aux mortels mécontents.

Avez-vous , contre lui , quelques plaintes à rendre ?

En ce cas j'écoute : autrement ,

Épargnez-moi les frais d'un mauvais compliment.

LE P O E T E , *vivement.*

Si j'ai , contre le Tems , quelques plaintes à faire ?

De par Phébus ! Oh ! je vous en répons.

104 L'ÉCOLE DU TEMS,

LA VÉRITÉ.

Expliquez-moi donc cette affaire ,
Ou, l'un ou l'autre , finissons.

LE POÈTE.

Eh bien ! n'est-il pas vrai que sur tous les Ouvrages ,
Le Tems , en toute occasion ,
A son droit de révision ?

Que tel a du public usurpé les suffrages ,
Par un nom imposant , par un éclat trompeur ,
(Dont on suit trop souvent la frivole vapeur)

A qui le Tems , sur le Parnasse ,
Assigne , tôt ou tard , sa véritable place ?

Que tel aussi , par un malheur
Que le préjugé seul enfante ,
A , dans son origine , éprouvé la douleur
De ne point voir sa Muse triomphante ;
Qui , vengé par le Tems , d'un si mauvais succès ,
Sur le public enfin remporte la victoire ,

Et brave , au milieu de sa gloire ,
Quiconque avoit osé lui faire son procès ?

LA VÉRITÉ.

Que conclure de-là ?

LE POÈTE.

Ce qu'il faut en conclure ?

Belle demande , par ma foi !
Que le Tems a tort avec moi.

Quelle est sa raison , pour m'exclure
Du nombre des Auteurs dont il fait , tôt ou tard ,
Apprécier les vers , rendre les noms célèbres ,
Tandis qu'il laisse encor le mien dans les ténèbres ?
Comment donc ? me prend-t-il pour un Auteur bâtard ?
Pourquoi me ravir une estime

Sur laquelle j'avois compté ?
Des enfans d'Apollon elle est la légitime . . .

LA VÉRITÉ.

Apparemment , ce Dieu vous a déshérité.

LE POÈTE.

De mes soins , triste récompense !
L'injustice à ce point devoit-elle régner ?
Depuis plus de vingt ans qu'avec grande dépense ,
Dans Paris , à mes frais , & sans rien épargner ,
Mes Ouvrages incomparables
Ont été mis sous presse , affichés , publiés ,
A-t-on jetté sur eux des regards favorables ?

LA VÉRITÉ.

On les a peut-être oubliés ,
Et fort souvent on gagne à l'être.

LE POÈTE.

Eh ! Déesse , l'aurois-je été ,
Si le Temps , agissant contre toute équité ,
N'avoit pas négligé de me faire connoître ?

LA VÉRITÉ.

Vous êtes dans l'erreur : voici la vérité.
Cette foule d'écrits que nous voyons paroître
Du Temps seul n'obtient point ce qu'elle a mérité.
Lorsque de l'avenir on ose se promettre
Un triomphe en vain souhaité ,
C'est l'effet de la vanité.

Sur les écrits le Temps seul ne peut mettre
Le sceau de l'immortalité.

LE POÈTE.

Cependant un Auteur que l'on a , sans l'entendre ,
Condamné précipitamment ,
Appelle à la Raison d'un premier mouvement ;

106 L'ÉCOLE DU TEMS;

Il est même en droit de prétendre
A faire réformer un mauvais Jugement.

LA VÉRITÉ.

S'il se plaint avec fondement.

LE POÈTE.

Telle pensée est mal reçue ,

Pour avoir été mal conçue ,

Qui se met en crédit par la réflexion.

Telle beauté d'abord ne fut point apperçue ,

Qui captive & ravit l'imagination ,

Si-tôt qu'elle n'est plus déçue

Par les mauvais conseils de la prévention.

LA VÉRITÉ.

J'en conviens. Un Auteur , excellent par essence ,

Quoique sifflé dans sa naissance ,

Reçoit des mains du Tems un laurier immortel.

Mais , encore une fois , c'est une erreur extrême ,

De croire qu'un écrit , pitoyable en lui-même ,

Puisse jamais cesser de nous paroître tel.

LE POÈTE.

Avec peine je vous écoute ;

Tous vos raisonnemens sont des contes en l'air ,

Le Public est aveugle , & le Tems n'y voit goutte ;

Et , vous-même , ma foi , n'y voyez pas trop clair.

LA VÉRITÉ.

A merveille ! voilà l'ordinaire refuge

De ceux qui , comme vous , ont un mauvais succès ;

De la perte de leur Procès ,

Ils croient se venger en insultant le Juge.

LE POÈTE.

Vous me parlez de Juge ! Allons , ça , dites-moi ;

Dites-moi donc , de bonne-foi ,

Si l'on en voit encor , dans le siècle où nous sommes ,
Qui puissent des écrits juger avec honneur ?

L A V É R I T É.

Quoi ! vous osez nier , Monsieur le raisonneur ,
Qu'il est encor parmi les hommes ,
Des Juges en grand nombre , & des plus connoisseurs ?

L E P O E T E.

Dites plutôt qu'il est grand nombre de Censeurs.

L A V É R I T É.

On rend justice au vrai mérite.

L E P O E T E.

Oui , tout le monde veut juger ;
Et voilà justement ce dont mon cœur s'irrite.

L A V É R I T É.

Vous avez vos raisons , Monsieur , pour enrager.

L E P O E T E , *avec feu.*

Ai-je fait un Ouvrage : une troupe caustique
Vient m'étourdir de sa critique.

Et , qui sont ces Censeurs dont on fait tant de bruit ?

Un petit-Maitre mal instruit ,

(*Il met son chapeau.*)

Qui , se quarrant ainsi , le chapeau sur l'oreille ,
Jette sur mon Ouvrage un coup-d'œil en passant ;

Puis , du bout des doigts caressant

Sa figure poupine & qu'il croit sans pareille ,
D'un air vain & distrait , en prenant du tabac ,
Prononce sur ma Pièce & *ab hoc* & *ab hâc*.

C'est un Chanfonnier de la Ville ,

Qui , croyant posséder un mérite complet ,

Pour avoir fait un Vaudeville ,

Habille en mirlitons , tout ce qui lui déplaît ;

S'imaginant , dans son erreur extrême ,
 Que l'on compose un long Poëme ,
 Aussi facilement que l'on fait un couplet.

C'est un Abbé muguet , qui , gardant ses éloges
 Pour les jolis tendrons qu'il lorgne en tapinois ,
 Promène dans toutes les loges
 Ses regards curieux sur d'aimables minois ;
 Puis , tout-à-coup , au cinquième Acte ,
 Se déclare à tort , à travers ,
 Avec le même front qu'une personne exacte
 Qui pèse mûrement la conduite & les Vers.

Avec la même impertinence ,
 C'est un Procureur empesé ,
 Qui , de ce que j'ai composé ,
 Décide suivant l'Ordonnance :
 Contre ma Pièce il donne un ample contredit.
 Pour répondre , si je m'explique ,
 Il m'affomme d'une réplique ,
 Par laquelle il requiert que je sois interdit.

C'est un Financier sans étude ,
 Qui sur le bel-esprit tranche du Potentat ;
 Avantageux par habitude ,
 Ignorant par nature , & brusque par état.
 Il juge par article , il suppute , il calcule
 D'un air gravement ridicule ,
 Mes vers , comme dans un Bureau
 Il feroit quelque Bordereau.
 Arrive-t-il alors qu'une phrase le choque :
 Sur le tout il met un zéro.

De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque,
Ou que l'on me relègue au dernier numéro.

La fureur de juger a passé jusqu'aux femmes ;
Et je vis l'autre jour , au Théâtre , deux Dames
Décider , en faisant des nœuds ,
Des endroits les plus épineux ...

LA VÉRITÉ.

Alte-là , s'il vous plaît ; vous ne connoissez guères
Les Talens & les Droits de ce Sexe charmant :
Des ouvrages d'esprit il juge fainement.
Si vous avez pour vous quelques règles vulgaires ,
Il a pour lui le sentiment.

LE POÈTE.

Quel travers !

LA VÉRITÉ.

Cependant rien n'est plus véritable :
Avec moi n'avouerez-vous pas
Que mon Sexe est rempli d'appas ?
Que l'ame la plus intraitable
Ne sauroit résister à ses attraits vainqueurs ?

LE POÈTE.

D'accord.

LA VÉRITÉ.

Eh bien ! fachez , Monsieur l'Auteur caustique,
Que l'on a sur l'esprit un pouvoir despotique ,
Quand on est le maître des cœurs.

LE POÈTE.

Eh ! dites-moi , qui peut décrire
Les traits de la cabale & de ses sectateurs ,
Du monde littéraire , outrés perturbateurs ,

110 L'ÉCOLE DU TEMS,

Esprits incapables d'écrire ,
Mais prompts à décrier les meilleurs Écrivains ?

L A V É R I T É.

Eh ! contre le vrai beau , tous leurs efforts sont vains :
Mais toujours un Auteur impute à la cabale
La chûte qu'il ne doit qu'à ses propres travers ;
Des Écrivains sujets à de tristes revers ,
C'est la ressource générale.

Ainsi le Nautonnier qui vogue imprudemment ,
Aux vents impétueux impute son naufrage ,
Tandis que , s'il eût su manœuvrer sagement ,
Il auroit pu faire tête à l'orage.
Dans les mains d'un Auteur son destin est remis ;
Celui qui du Public n'obtient point le suffrage ,
N'a souvent d'autres ennemis
Que les défauts de son Ouvrage.

L E P O E T E.

Ainsi donc mes écrits , selon vous , sont mauvais ,
Et nos derniers neveux ne les verront jamais ?

L A V É R I T É.

Eh ! qui parle , Monsieur , des écrits que vous faites ?
Ai-je été les chercher dans leurs sombres retraites ?
Non ; je respecte leur repos.

Pourquoi troubler ici le mien par vos propos ?

L E P O E T E.

Ah ! c'en est trop ! je me retire :
Mais je vais contre vous aiguïser tous les traits
De la plus piquante fatyre.

L A V É R I T É , *ironiquement.*

Vous allez donc , pour moi , rimer sur nouveaux frais ?

COMÉDIE.

III

LE POÈTE.

Et sur un autre ton !

LA VÉRITÉ.

Oh ! vraiment , je le pense.

Faites mieux , cependant ; & , pour me décrier ,

D'une Pièce nouvelle épargnant la dépense ,

Contentez-vous de publier

L'Ode que vous vouliez tantôt me dédier :

Il n'est satire , je vous jure ,

Qui me déshonore à ce point :

L'encens qu'offre celui qui n'en mérite point ,

Doit être pris pour une injure.

(*Le Poëte déchire l'Ode , & sort très-irrité.*)

SCÈNE VI.

DAMON , LE BARON , LA VÉRITÉ.

LE BARON , *en entrant.*

J'AI mes raisons , fands !...

DAMON.

Eh ! n'ai-je pas les miennes ?

Chacun fera voir les siennes ,

Et la Vérité jugera.

LE BARON.

Dis qu'elle té condamnera.

LA VÉRITÉ.

De quoi donc s'agit-il ?

112 L'ÉCOLE DU TEMS,

LE BARON.

La dispute est nouvelle,
Et mérite, ma foi, que jé vous la révèle.
En bref voici lé point qui nous fait disputer...

D A M O N , *avec dépit.*

Que tu vas m'impatisenter !

LE BARON.

Jé soutiens qué d'un vol rapide,
Lé Tems fuit, & qué rien né sauroit l'arrêter ;
Voilà mon sentiment ; lui, d'un air intrépide,
Le croiriez-vous, Déesse ? ose mé contester.

Eh ! cadédis, quelle magie
T'enforcelle à cé point ? ...

D A M O N.

Cesse de plaisanter.

Déesse, daignez m'écouter.

Dans une sombre léthargie

Le Tems n'est-il pas las de nous faire languir ?

Pour moi, je n'y puis plus tenir ;

Sa marche tardive me glace.

LE BARON.

Jé té dis qu'il court, & bien fort.

D A M O N.

Non, te dis-je, il demeure en place ;

Je croirois volontiers qu'il dort,

Ou que l'on a coupé ses aïles.

LE BARON.

Ses aïles, cadédis, croissent à chaquè instant !

Jé voudrois qué lé fort, pour mé rendre content,

D'un bon coup de ciseau mé débarrassât d'elles.

DAMON.

COMÉDIE.

113

D A M O N.

Laisse-là tes subtilités ;

Un seul mot va trancher toutes difficultés.

L'aimable Célimène est de ta connoissance.

L E B A R O N.

C'est un tendron digne d'attachement.

D A M O N.

Eh bien ! pour cet objet charmant ,

Des traits du Dieu d'Amour je ressens la puissance ;

Célimène , pour moi , la sent également :

Mais , ô fort trop cruel ! une funeste absence

A séparé deux cœurs unis si tendrement.

On me fait espérer , de moment en moment ,

Un retour cher à ma tendresse :

Chaque jour au Temps je m'adresse ,

Pour qu'il fasse cesser un triste éloignement ,

Je le supplie & je le presse.

Inutiles desirs ! frivole empressement !

Le cruel rit , hélas ! de mon impatience.

Après cette fatale & longue expérience ,

Croirai-je que le Temps vole rapidement ?

L E B A R O N.

Mon ami , tes raisons ne valent pas le Diable ;

Tu veux trancher du Céladon :

Mais fais-tu bien qu'au bon-homme Alcidon ,

J'ai fait certain billet payable ,

(Quand j'y songe , sandis ! jé tremble tout entier)

Payable dans un mois , & cela sans quartier ?

Eh donc ! après cela ton esprit s'évertue

A prouver qué le Temps marche à pas de tortue ?

H

114 L'ÉCOLE DU TEMS,

Il vole, cadédis, (jé té l'ai déjà dit)

Et d'une vitesse effroyable.

L A V É R I T É.

Oui, quand on n'a point de crédit.

L E B A R O N.

Un autre objet encor m'intéresse ; & , dé grace ,

Faites-y bien réflexion ,

Et redoublez l'attention.

Quand jé fis lé billet qui cause ma disgrâce ,

Jé comptois sur lé prompt trépas.

D'un vieux oncle fort riche , & qui né finit pas.

Cadédis ! est-il rien dé pire ?

Voyez si c'est à tort qué du Tems jé mé plains !

Il rétarde à dessein lé moment où j'aspire ,

Et hâte celui qué jé crains.

D A M O N.

Mais son raisonnement , Déesse , est pitoyable ;

Daignez avoir égard au mien :

Que le Tems , par votre moyen ,

Me rende un objet adorable ;

Qu'il fasse diligence. . .

L E B A R O N.

Hé non ; tout doux , tout doux !

Jé né suis pas en fonds , qu'il aille un peu moins vite ;

Nous nous rencontrerons toujours trop tôt au gîte ,

Mon créancier & moi , sans courir en vrais fous.

D A M O N , *à la Vérité.*

J'expire de langueur , d'amour & de tristesse ;

Si le Tems ne me rend un objet plein d'appas. . .

L E B A R O N.

Jé suis nul , puissante Déesse ,

Si lé Tems double lé pas.

COMÉDIE.

115

D A M O N , à la Vérité.

Songez que rien n'égale en attraits , en tendresse ,

Mon incomparable Maitresse :

On admire en tous lieux ; sa vertu , son esprit ;

Il n'est aucun mortel , que sa beauté ne charme.

L E B A R O N , à la Vérité.

Songez qué lé vieillard à qui j'ai fait l'écrit ,

Est homme à faire du vacarme ;

Qué dé cé monde-ci , pour mé faire enrager ,

Mon oncle né vert point encore déloger ;

Il dort , il boit , il mange , il marche par merveille ;

Jamais oncle , fandis ! né fé porta si bien.

Pour lé faire songer à mé laisser son bien ,

Lé Tems né pourroit-il lé rirer par l'oreille ?

D A M O N.

Déesse , mon bonheur peut-il se retarder ?

L E B A R O N.

Eh ! fandis , jé né veux que la prérogative

D'être lent à payer , ou prompt à succéder.

L A V É R I T É.

Sans approuver l'alternative ,

Voici de quoi vous accorder.

Baron , rendez hommage au Dieu de la tendresse ;

Allez ensuite attendre , à quelque rendez-vous ,

Votre incomparable Maitresse ,

Et le Tems marchera très-lentement pour vous.

Vous , Damon , qui doutez que le Tems ait des ailes ,

H ij

116 L'ÉCOLE DU TEMS,

Faites quelque billet payable dans deux jours ,
Et demain vous viendrez m'en dire des nouvelles.

LE BARON.

A demain ; c'est bien dit.

LA VÉRITÉ.

Apprenez pour toujours ,
Que vous faites au Tems un injuste reproche ;
Votre caprice seul l'éloigne ou le rapproche ;
Croyez-moi , sans le perdre en frivoles discours ,
Ne songez désormais qu'à respecter son cours.

LE BARON.

Sandis ! Jé suis charmé dé cette répartie :
Dieu mé damne , jé veux être de la partie ;
Accordez-moi votre amitié ,
Jé vous livre la mienne ; & tous deux , à la ronde ,
Nous allons récréer une moitié du monde ,
Aux dépens dé l'autre moitié.
Adioucias.

LA VÉRITÉ.

Adieu. L'homme me fait pitié !



SCENE DERNIERE.

LA VÉRITÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en riant.*

S'AFFLIGER pour le Temps! ah! ah! quelle folie!...
Mais, que vois-je? quelle est cette jeune beauté?...

LA VÉRITÉ.

Approchez; c'est la Vérité.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru qu'elle fût si jolie.

On me l'a peinte, mille fois,
Avec un air sombre & fournois,

Qui me l'auroit fait fuir d'une lieue à la ronde:

Mais, à présent que je la vois,
Je m'étonne bien qu'on la fronde;

Et qu'avec les appas d'un si gentil minois,
Elle ne fasse point fortune dans le monde.

LA VÉRITÉ.

C'est que toujours le Vice a redouté mes traits;
Et la seule Vertu me trouve des attraits.

ARLEQUIN.

Comptez sur mon respect, ainsi que sur mon zèle.
Quoi qu'il en soit, Madame, ou bien Mademoiselle,
Tout comme il vous plaira... de grace, dites-moi,
Par quelle aventure, & pourquoi,

H iij

118 L'ÉCOLE DU TEMS,

Un tas d'originaux assiége votre porte ,
Et quel vertigo les transporte ?

L A V É R I T É.

De leur mauvaise humeur ils accusent le Tems.

A R L E Q U I N.

Est-ce sa faute , à lui , s'ils ne sont pas contents ?

L A V É R I T É , *à part.*

Sur les plus beaux discours ce bon sens-là l'emporte ,

(*Haut.*)

Mais , vous-même , n'avez-vous point
A vous plaindre du Tems ? Car chacun , sur ce point ,
Croit avoir des plaintes à faire.

A R L E Q U I N.

Bon , bon ! vous vous moquez ; est-ce-là mon affaire ?

Hors le chagrin , tout me convient ;

Et je prends le Tems comme il vient.

Quand il est clair & beau , mes jambes se démènent ;

Je faute , je m'exerce & fais le jouvenceau.

L'appétit vient s'offrir à ceux qui se promènent.

A la brune , je vais trinquer sous un berceau ,

Où , par là main , l'Amour & Bacchus me ramènent.

L A V É R I T É.

Si tout-à-coup la pluie inonde le jardin ?

A R L E Q U I N.

Eh bien ! dans le fallon , je me fauve soudain ;

Là , tandis que le Ciel , en faveur de la Terre ,

Fait grossir le raisin , en y mêlant de l'eau ,

Le vin vieux coule dans mon verre ;

J'en débarrasse le caveau ,

Pour faire place au vin nouveau ,

Au Printems, que de fleurs croissent dans mon parterre!
 J'en forme des bouquets pour un objet charmant.
 Quels que soient les liens d'un tendre attachement,
 Une chaîne de fleurs à propos les resserre.
 Quelquefois, s'animant au gré de mes desirs,
 Une danse légère amuse mes loisirs.
 Aux chaleurs de l'Été le Printems fait-il place :
 Nouveaux biens & nouveaux plaisirs :
 Je dors à l'ombre, & je bois à la glace.

LA VÉRITÉ.

L'Automne vient ensuite.

ARLEQUIN.

Ah, ah! c'est pour le coup,
 Qu'il faut faire la capriole.
 La vendange nous affriole.

LA VÉRITÉ.

Mais la vigne, dit-on, ne rendra pas beaucoup.

ARLEQUIN.

Eh bien! je m'en console,
 Car les vins en feront meilleurs :
 Cela vaut-il qu'on se désole ?
 Ce qu'on perd d'un côté, se regagne d'ailleurs.

LA VÉRITÉ.

Sans doute : mais déjà l'Automne prend la fuite ;
 En long manteau fourré, l'Hiver marche à sa suite,
 Couronné de glaçons, de neige & de verglats...

ARLEQUIN.

Vite, vite, à la cave ; & nargue des frimats !
 Caveau charmant, séjour plus agréable
 Hiv

120 L'ÉCOLE DU TEMS,

Que les riches Palais qu'étaie l'Univers !
Aux ardeurs des Étés il est impénétrable ,
Et n'est point accessible aux rigueurs des Hivers.
Quoi qu'en disent les fots ; tenez , je les défie

De traiter ceci de chançons :

Tous les Tems sont fort bons , quand nous en jouissons.

LA VÉRITÉ , *à part.*

Sa morale fait honte à la philosophie ;
Elle ne donne pas d'aussi bonnes leçons.

ARLEQUIN.

Savez-vous qu'ici bas , tout homme , pour bien faire ,
Devroit s'envifager comme l'enfant des Dieux ,

Et comme leur pensionnaire ,

Qui les paye fort mal , & ne fait rien pour eux ?

Après cela , sur ce qu'ils donnent ,

Là , là , nous sied-il bien de vouloir chicaner ?

Quiconque là-dessus ose se muriner ,

Mérite , en vérité , que les Dieux l'abandonnent.

Pour moi , je prends , fans raisonner ,

Ce que le Tems me fert ; que ce soit sur la nappe ,

Sur un gazon , ou bien sur un tréteau ;

Affis , debout , à cheval , en bateau ;

Tout m'est bon , & rien ne m'échappe.

LA VÉRITÉ.

Mais , jamais l'avenir ne vous a-t-il fait peur ?

Êtes-vous assuré d'être toujours le même ?

Car tout homme est sujet à changer de système.

ARLEQUIN.

Bon ! l'avenir n'est qu'un trompeur.

Si je suis toujours honnête-homme ,
Allez , je vous réponds du bonheur d'Arlequin ;
Et si je deviens un coquin ,
Vous pouvez , aussi-tôt , ordonner qu'on m'assomme.

LA VÉRITÉ , *à part.*

Cet homme-là m'étonne ! il a réponse à tout.
Je prétends néanmoins l'éprouver jusqu'au bout.

(*Haut.*)

Eh quoi ! vous n'auriez pas envie
De lire toute votre vie
Dans le Livre de l'avenir ?
Devant vous , notre ami , vous plaît-il que je l'ouvre ?
D'un seul coup-d'œil on y découvre
Le passé , le présent , & ce qui doit venir.

ARLEQUIN , *étonné.*

(*Après avoir rêvé.*)

Ah ! ah ! ... Mais , dites-moi , si mon chapitre porte
De quelque mauvais sort l'article déplaisant ?

Hem ! pourrai-je dès-à-présent
Déchirer le feuillet ? ...

LA VÉRITÉ.

Non.

ARLEQUIN.

Eh bien ! que m'importe

Quel sort peut m'être réservé ,

Si , dans le cas d'une infortune ,

Elle m'offre par-tout sa figure importune ,

Sans que jamais je puisse en être préservé ?

122 L'ÉCOLE DU TEMS,

Par ma foi , je ferois une grande bêtise ,
De prévenir le mal qui n'est point arrivé !
Ce triste objet , du moins , ne blesse point ma vue ,
C'est toujours autant d'épargné.
Tant que la chance est imprévue ,
On n'a ni perdu ni gagné.

L A V É R I T É , *à part.*

Sages raisonnemens qu'inspire la Nature !
Jamais l'étude & l'art n'atteindront à cela.

(*Haut.*)

Mais , mon cher Arlequin , vous vous défendez là
Sur une disgrâce future ,
Que dans l'ordre des Tems on vous découvrirait.
Mais , si l'avenir vous offroit
Quelque gracieuse aventure ;
Un festin , par exemple ? ... Hé bien ? ...

A R L E Q U I N.

Encor vit-on ;

Cela vaut toujours mieux que des coups de bâton.

(*Il rêve.*)

Dites-moi , cependant , d'une si bonne chance
Pourrai-je profiter d'avance ,
Et presser l'heure du festin ?

L A V É R I T É.

Non ; cette heure dépend des ordres du Destin ;
On attend ...

A R L E Q U I N.

Foin de vous & de votre science !
Il me faudra donc désormais

Sécher sur pied , mourir d'impatience ,
Dans l'attente d'excellens mets ,
Que peut-être Arlequin ne goûtera jamais !
J'enrage ! c'est autant de cuisine perdue :
J'aimerois beaucoup mieux ne l'avoir jamais vue.
La peste soit aussi de ce maudit acroc ,
Qui , sur la bonne chère ardemment attendue ,
Tient la mâchoire suspendue !
Je suis comme le chat , qui , de loin , voit au croc
Une élanche blanche & dodue ,
Qui ne peut lui devenir hoc.
Faut-il vous dire tout en bloc ?
Je n'ai que faire du grimoire ,
Du passé ni de l'avenir ;
Je m'embarrasse peu de ce qui doit venir ,
Et du passé j'ai perdu la mémoire ;
Au présent seul je prétends m'en tenir.
A quoi bon , dites-moi , vos lunettes d'approche?...
Non , non : il nous sied mal , à nous autres humains ,
D'être si curieux : vivons sans nul reproche ;
Sur le reste cachons nos yeux avec nos mains.
C'est ainsi que je marche à tâtons dans le monde :
Si je trouve en chemin une fosse profonde ,
Et que je ne faurois prévoir ,
Grace aux Dieux immortels , que de bon cœur je prie ,
(*Il montre son cœur.*)
Aussi-tôt j'entends là quelque chose qui crie :
Garre , garre le pot au noir !...
Ce cri-là me réveille , & m'empêche de cheoir.
L A V É R I T É.
Que j'aime son calotinage !
Qu'avec lui la Sagesse a d'aimables façons !

Quand elle s'affocie au léger badinage ,
 Elle est supérieure aux plus graves leçons.
 Je tenois pour le Tems École générale ;
 Mais pour rendre sensés les mortels les plus foux ,
 Arlequin, je prétends désormais que chez vous
 Ils fassent leur cours de Morale.

ARLEQUIN.

Oui, qu'ils viennent ; j'ai près d'ici
 Quelques-uns de mes camarades ;
 Bons enfans comme moi, sans soin & sans souci ;
 Voulez-vous que par leurs gambades
 Ils vous divertissent aussi ?

LA VÉRITÉ.

Volontiers. J'aurai réussi ,
 Si ceux que le Tems rend malades
 Goûtent de ce remède-ci.

F I N.



DIVERTISSEMENT.

A I R.

COMME le Tems, l'Amour s'envole :
Sachons d'un murmure frivole

Étouffer fagement les accens superflus.

Pour une fleur qui meurt, mille autres vont éclore :

Oublions le plaisir que nous ne goûtons plus,

Pour songer à celui qui nous demeure encore.

(*On danse.*)

A U T R E A I R.

QUE le Tems à l'Amour enlève de conquêtes !

Que l'Amour fait perdre de Tems !

Parmi de vains plaisirs & d'inutiles Fêtes,

Le petit Dieu fait couler nos instans :

Mais, jaloux d'un bonheur qui nous rendroit contens,

Et prompt à nous ravir des faveurs toutes prêtes,

Le Tems change les cœurs, & fait les inconstans.

QUE le Tems, &c.

(*On danse.*)



126 L'ÉCOLE DU TEMS,
VAUDEVILLE.

I.

SOUVENT une fausse démarche
Déconcerte tous nos projets ;
Il faut consulter , dans sa marche ,
Les heures , les lieux , les objets.
Auprès des Grands & chez les Belles ,
A la guerre , dans les ruelles ,
L'art est de saisir les instans.
Heureux celui qui le possède !
Le grand talent , à qui tout cède ,
Est de savoir prendre son tems.

I I.

A sa fille , d'un ton sévère ,
Orphise parle de l'Amour ;
Cependant Orphise veut plaire ,
Quoique déjà sur le retour.
La jeune Agnès , qui l'examine ,
Par l'exemple se détermine
A profiter de son printemps.
Pour interdire à vos fillettes
Les Amans & les amourettes ,
Mères , prenez mieux votre tems.

I I I.

PHILIS choisit un tête-à-tête ,
Pour déclarer à son Amant

Qu'elle dédaigne sa conquête,
Et qu'il brûle inutilement.
De cette mauvaise défaite,
La raison est peu fatistaite ;
Les Amours seuls en sont contens.
Pour montrer un visage austère
Au malin Enfant de Cythère,
Belles, prenez mieux votre tems.

I V.

L E G A S C O N.

LA gloire maintient mon épée
Au-dessus dé mon révénu ;
Veut-on qu'elle soit occupée,
On est toujours lé bien-vénu :
Faut-il aider dé mon courage,
Ceux dé mes amis qu'on outrage ;
Jé brave tous les contre-tems ;
Mais un homme qui fait réssource ,
Tente-t-il l'accès dé ma bourse ?
Cadédis ! il prend mal son tems.
(*On danse.*)

Fin du Divertissement.



L E T T R E

D'UN PROVINCIAL

A SON AMI DE PARIS,

Au sujet de la Comédie de l'ÉCOLE DUTEMS.

V OUS m'avez envoyé , Monsieur , fort à propos , un exemplaire de la Comédie de L'ÉCOLE DU TEMS ; le bien qu'on en dit , & un peu de critique qu'on en fait ici , m'ont donné beaucoup d'envie de la lire , n'étant point à portée de la voir représenter. Comme la Pièce a été généralement approuvée , il n'y a rien à vous dire au sujet de ses Partisans ; mais comme elle a aussi quelques Censeurs , je vais vous faire part de leurs sentimens.

Je les partage en deux classes ; les uns disent que ,
 » pour accorder le nom de Comédie à cette Pièce ,
 » il faut que toutes les autres qu'on nous a données
 » jusqu'à présent sous le titre de Comédies , n'en aient
 » que le titre & point les qualités , puisque *l'École du*
 » *Tems* diffère entièrement de toutes les autres , & que
 » l'on n'en peut trouver aucune de la même espèce ,
 » soit dans Molière , Renard ou Destouches , qui sont
 » certainement les meilleurs Auteurs sur lesquels on
 » puisse se régler : & , en effet , dans celles - ci nous
 » voyons une certaine intrigue , qui , ménagée dès le
 » commencement , nous conduit en suspens jusqu'au
 » dénouement ; qui excitoit , pendant tout le cours de
 » la

» la Pièce , notre curiosité ; au lieu que dans celle-là ,
 » les Personnages qui ont paru dans une Scène ou deux
 » ne se font plus voir , & ne suspendent aucunement
 » notre esprit , de sorte que toutes les réponses que
 » la Vérité fait aux personnes qui sont venues l'interro-
 » ger , pourroient passer pour autant de Comédies ,
 » puisqu'avant qu'elles disparoissent , l'on en voit le
 » dénouement ».

Les autres Critiques , c'est-à-dire ceux que je mets
 dans la seconde classe , disent : « Que le caractère de
 » la Vérité est de ne se jamais démentir ; ce que l'on
 » voit cependant arriver dans la Pièce en question ,
 » puisque la Vérité , dans la Scène troisième , page 92 ,
 » blâme la vie oisive & inutile de Dorante , en lui ré-
 » pondant , lorsqu'il lui dit qu'il n'a point d'affaires , &
 » qu'il cherche à passer le tems :

Eh quoi ! vous n'avez rien à faire !

Chacun doit , néanmoins , s'occuper dans l'État :

Depuis le Villageois jusques au Potentat ,

Chacun a ses devoirs , tout mortel est comptable...

Et qu'elle ajoute dans un autre endroit , page 95 ,

Les plaisirs doivent-ils marquer tous vos momens ?

» Enfin , dans tout le reste de la Scène , elle fait
 » voir , avec raison , à cet homme inutile , qu'il faut
 » s'occuper , & orner son esprit de belles ou utiles
 » connoissances ; au lieu que , dans la Scène septième ,
 » elle donne des louanges à la vie que mène Arlequin ,
 » qui ne s'occupe cependant pas mieux que l'homme
 » inutile , qui ne fait que boire , que manger , & qui ne
 » rend aucun service à l'État. Bien loin de l'approuver ,

» comme elle le fait, elle auroit dû, ce semble, lui
 » dire :

Les plaisirs doivent-ils marquer tous vos momens ?

.

Chacun doit s'occuper dans l'État, .

Depuis le Villageois jusques au Potentat.

(Dit-elle plus haut à Dorante.)

» Or ce Dorante est Potentat à l'égard de l'Arle-
 » quin, & cet Arlequin est Villageois à l'égard de Do-
 » rante ; donc Arlequin mérite le même blâme que
 » Dorante ».

Avant que j'eusse reçu la Comédie, ces divers sen-
 timens me rendoient perplexe ; mais, après l'avoir lue,
 j'ai pris le parti de la Pièce, en disant aux premiers
 Censeurs, que je convenois avec eux, que les Comé-
 dies de Molière, de Regnard & de Destouches, étoient
 différentes de celle-ci ; mais qu'ils devoient faire atten-
 tion que celles-là étoient pour le Théâtre François, &
 que celle-ci est pour le Théâtre Italien, à qui les Scè-
 nes coupées & épisodiques conviennent ; pour preuve
 de quoi, je leur ai cité plusieurs Pièces dans le même
 goût, nommément, *les Débuts*, *le Triomphe de l'Intérêt*,
le Je ne sais quoi, &c.

A l'égard des seconds, leur critique me paroissant
 plus plausible, ou du moins plus spécieuse, je suis re-
 tombé dans la perplexité. Vous êtes éclairé par vous-
 même, Monsieur, &, de plus, vous êtes à la source
 des beaux-esprits, d'où l'on peut par conséquent tirer
 un jugement sain ; c'est pourquoi je vous prie de m'in-
 struire de ce que vous & vos amis en pensent. Je sens
 bien que vous n'avez voulu me rien dire de la Pièce en
 me l'envoyant, afin de savoir comme on en juge dans
 notre Province ; je vous le dis naïvement, & avec au-
 tant de franchise que je suis, &c.

LETTRE

De l'Auteur de la Comédie de l'École du Tems, à M. D. L. R. Auteur du Mercure de France, pour servir de Réponse à une Lettre insérée dans le premier Volume du mois de Décembre 1738, au sujet de cette Comédie.

MONSIEUR,

COMME je n'ai pas l'honneur de connoître l'Auteur de la Lettre à laquelle je me propose de répondre aujourd'hui, vous me permettrez de m'adresser à la correspondance générale du Parnasse.

Il y a déjà quelque tems que l'on m'a annoncé l'écrit qui vient de paroître dans le Mercure. Je l'ai attendu dans les dispositions convenables à la foiblesse de mon âge & de mes talens. Je cherche moins à me justifier qu'à m'instruire. La critique nous sert mieux que l'éloge; mais on doit être également flatté de l'un & de l'autre. J'ai donc un double remerciement à faire à l'Auteur de la Lettre en question. D'un côté, il m'a fait la grace de m'avertir de ce qu'on trouve à reprendre dans ma Pièce; (& je soupçonne volontiers son indulgence & sa politesse d'avoir abrégé cet article.) D'un autre côté, il se charge généreusement de ma défense, du moins en

partie. Je suis infiniment sensible à cette apologie , & il étoit bien capable de le faire en tout ; mais il a feint modestement de se trouver dans l'embarras sur la Scène d'*Arlequin* , afin , apparemment , de me laisser le mérite de répondre moi-même à cette dernière objection. C'est ce que je vais faire de mon mieux , après avoir ajouté quelques observations à celles que l'Auteur de la Lettre a faites pour justifier le titre de Comédie que j'ai donné à ma Pièce.

Ce titre a déjà été disputé plusieurs fois aux Pièces épisodiques. Est-ce avec raison ? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Je me contenterai de rapporter ici ce que l'un de nos meilleurs Auteurs * en ce genre , a dit , à ce sujet , dans une Préface fort ingénieuse , qu'il a mise depuis peu à la tête de ses *Œuvres de Théâtre* : il avoit à se justifier d'un reproche tout semblable.

» Une allégorie ingénieusement imaginée , & heureusement soutenue par un remplissage brillant
 » qui peint les mœurs du jour , & qui saisit des ridicules nouveaux , mérite , je crois , le nom de Pièce
 » autant que la plupart des Comédies d'un Acte , dont
 » le fond d'une intrigue triviale forme le nœud grossier ,
 » ou qui roule sur le pivot d'un caractère usé , ou à peine
 » ébauché , s'il n'est pas rebattu , & dont un mariage ,
 » prévu dès la première Scène , fait toujours le dénouement uniforme. Contentez-vous , s'il vous plaît ,
 » de ce peu de mots , pour le genre allégorique. Peut-être même sont-ils de trop.

» Au surplus , ma faute , (si c'en est une d'appeller
 » Comédie une Pièce épisodique ,) cette faute , dis-je ,
 » m'est commune avec tous ceux qui se sont exercés
 » dans ce genre aussi susceptible qu'un autre , de l'utile
 » & de l'agréable , du plaisir & de l'instruction ».

* *M. de Boissy.*

Les Censeurs, dont l'Auteur de la Lettre a soin de rapporter les Discours, paroissent s'écarter de la justesse de raisonnement qu'exige la saine critique, lorsqu'ils disent que, *pour accorder à l'École du Temps le titre de Comédie, il faut que toutes les Pièces que l'on nous a données jusqu'à présent sous ce même titre, n'en aient point les qualités, &c.*

Les Pièces épisodiques ne disputent point aux Pièces d'intrigue & de caractère, le mérite de la liaison des Scènes, de la gradation de l'intérêt, de la surprise du dénouement; pourquoi les autres Comédies refuseroient-elles de partager ce nom, avec celles qui sont purement ÉPISODIQUES comme la mienne? Ce seroit leur disputer un bien foible avantage. Les autres Pièces leur sont si fort supérieures en tout le reste! Ne faudroit-il y avoir des Comédies de différens genres? C'est vouloir enlever à *Thalie* un de ses Caractères *.

Les Censeurs qui m'ont honoré de leur attention, se trompent encore, lorsqu'ils avancent que *Molière* & *Regnard*, n'ont rien fait dans ce genre. L'un est l'Auteur des *Fâcheux*, qui n'est autre chose qu'une Pièce épisodique. L'autre a fait les *Souhairs*, petite Comédie épisodique d'un Acte, qui n'a point été représentée, mais que l'on trouve dans ses Œuvres. Je ne parle point des *Ésopes* de Boursault, & de la *Comédie sans titre*, qui n'ont d'autre avantage sur les autres Pièces épisodiques, que de l'être en cinq Actes, également instructifs & amusans. Mais c'est, si je ne me trompe, disputer trop long-tems sur un nom que l'usage a rendu tolérable & même nécessaire. Puisque l'*École du Temps* a eu le bonheur de plaire au Public, son titre n'est-il pas suffisamment justifié?

La seconde objection que l'on me fait, me paroît beaucoup plus essentielle. On m'accuse d'une contradiction, sur laquelle il est à propos que je me justifie au-

* Voyez la Pièce de *M. Fagan*, qui porte ce nom.

près de l'Auteur de la Lettre , s'il est vrai qu'il ait été capable d'adopter un seul instant une Critique à laquelle il donne avec raison l'épithète de *spécieuse*. Elle n'est, en effet, que cela. Une lecture attentive des deux Scènes dont il s'agit, dissiperoit bientôt l'illusion.

Dans la troisième Scène , il n'est question que de l'*Emploi du Temps*. La Vérité exhorte *Dorante* à s'occuper , sous peine de ne goûter aucun plaisir véritable , parce que le plaisir doit être acheté par le travail. Voilà tout le plan du Rôle de la Vérité dans cette Scène. J'avoue qu'elle ne dit pas les mêmes choses à *Arlequin* : (la répétition seroit ridicule) ; mais lui dit-elle quelque chose de contraire ? C'est ce qu'on ne faudroit prouver. Il n'y a donc point de contradiction dans le discours ; il n'y en a pas davantage dans la morale.

Quel est, en effet, le but que je me suis proposé dans la Scène d'*Arlequin* ? de guérir , s'il se peut , les hommes , de trois folies également préjudiciables à leur repos ; de laisser fuir le temps présent , sans en profiter ; de regretter vainement le temps qui n'est plus , & de vouloir pénétrer le temps à venir ? Cette Scène embrasse ces trois objets , elle les combat par la bouche d'*Arlequin*. Il rit, en Philosophe, de ces erreurs. Que répond la Vérité ? mais , dit-elle , n'avez-vous point vous-même à vous plaindre du Temps ? ARLEQUIN lui réplique :

Bon , bon ! vous vous moquez ; est-ce là mon affaire ?

Hors le chagrin , tout me convient ;

Et je prends le Temps comme il vient.

Ces Vers donnent une idée claire & générale de toute cette dernière Scène , qui forme, pour la Pièce , une espèce de *dénouement* (que l'on me passe le terme.) Dans cette Scène , il n'est pas question de la manière dont il faut employer le Temps. Il s'agit uniquement de

la façon dont on doit le prendre ; il est essentiel de saisir cette différence.

Parce qu'*Arlequin* décrit ses différens amusemens dans chaque saison , dont il fait toujours profiter , on veut en conclure qu'à l'exemple de *Dorante* , c'est un homme *oisif* , *inutile*. Que l'on me permette de dire que la conséquence n'est pas exacte.

Arlequin ne dit rien qui puisse faire sentir qu'il soit sans cesse occupé de ses divertissemens , il détaille ceux qu'il prend dans tous les Tems ; il fait passer en revue les plaisirs de toutes les Saisons ; mais il ne dit point que son unique occupation *actuelle & journalière* , soit de faire autre chose que se divertir.

Il n'en est pas de même de *Dorante* , qui , du matin au soir , s'amuse à *faire des riens*. Son récit embrasse tout le Tems de sa vie ; celui d'*Arlequin* est restreint à certaines circonstances momentanées , que l'on pourroit appeller ses heures de récréation : récréations qu'il prend , relativement aux plaisirs que chaque Saison lui présente. Encore une fois , ces deux Scènes sont absolument distinctes dans leur objet , & n'offrent point , (selon moi , du moins ,) la moindre idée de contradiction.

Je croirois mal reconnoître la faveur que m'ont fait quelques personnes , en m'honorant de leurs critiques , si j'employois plus de tems à me justifier auprès d'elles , d'une prétendue contrariété , dont leur discernement me justifiera beaucoup mieux que je ne pourrois faire. J'ai seulement hazardé quelques réflexions que j'ai cru devoir à celles dont on a bien voulu me faire part , par l'entremise du *Mercur*. Je me sers de la même voie , pour répondre à des objections toutes nouvelles pour moi , puisqu'elles n'ont été faites dans aucun des *Écrits* périodiques qui ont parlé de l'*École du Tems*.

Je réitère mes remerciemens à l'Auteur de la Lettre.

Je le supplie d'être persuadé de la sincérité de ma reconnaissance. S'il juge à propos de persister dans ce qu'il a écrit , *sub judice lis est*. Le Tribunal nous est ouvert ; le Critique est l'accusateur ; l'Auteur est l'accusé ; le Public est le Juge. Je n'appellerai jamais de ses décisions.

Permettez, Monsieur, que je profite de cette occasion, pour vous assurer de la parfaite estime, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c.



ÉSOPE
AU PARNASSE,
COMÉDIE

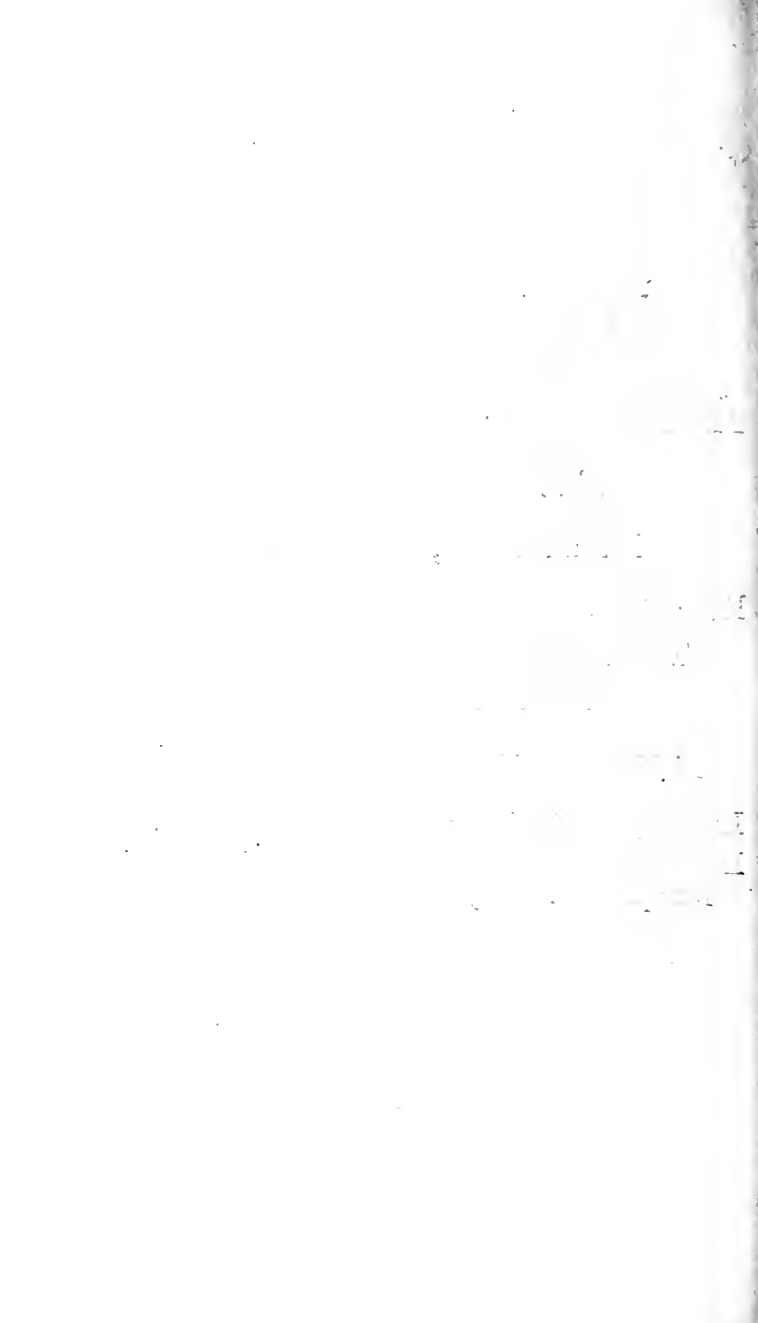
En un Aête , en Vers ;

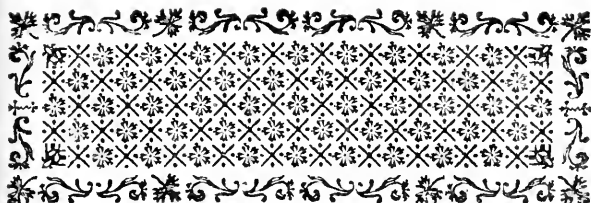
Représentée, pour la première fois, sur le
Théâtre de la Comédie Françoisé,
le 14 Octobre 1739;

AVEC DEUX RÉPONSES,

La première, à l'Auteur du POUR & CONTRE.

La seconde, à la Lettre écrite par Madame la
Marquise Du *** , à une de ses Amies.





A

MES AMIS.

S*I je voulois marcher dans la route ordinaire ,
L'arrogante Opulence , ou la fière Grandeur
Obtiendrait de ma Muse un encens mercénaire ,
Que démentiroit ma candeur :
Mais , grace aux sentimens qu'avec des traits de flâme
Vous avez gravés dans mon âme ,
Un autre chemin m'est prescrit :
Votre esprit a guidé le mien dans cet écrit ;
Mon cœur reconnoissant au vôtre le dédie.
En tête de ma Comédie ,
Tout autre nom seroit proscrit.*

Eh ! de quelle folle espérance
Peuvent se nourrir les Auteurs
Qui, sur d'autres appuis, fondent leur assurance ?
Un seul, un seul Ami vaut mille Protecteurs.
Mais, que dis-je ? Eh ! qui peut protéger un Ouvrage,
Mieux que la sincère AMITIÉ ?
De la châte accablante, & du brillant suffrage,
Elle partage la moitié.
Elle fait plus, elle dirige,
Elle assure nos pas dans le sentier glissant,
Qui conduit sur la Scène un Poète naissant :
C'est elle aussi qui nous corrige,
Qui, sur les foibles traits, cent fois passe & revient.
C'est elle qui, pour nous, sollicite & prévient
Ce Maître qu'à la fois je crains & je révere ;
Ce Parterre équitable, éclairé, mais sévère,
Qui, des Fils d'Apollon, dans ses mains tient le sort,
Et les juge en dernier ressort.
Je vous ai toujours vu, contre ma négligence,
Antagonistes généreux,
Pour mon propre intérêt, agir d'intelligence :
Avec moi, Censeurs rigoureux ;
Vis-à-vis du Public, amis pleins d'indulgence.
Ainsi mon esprit & mon cœur
Doivent tout, l'un & l'autre, à ce zèle vainqueur
Qui, pour moi, jamais ne vous quitte.
Quant à l'esprit, en ce moment,
Pour une Fable seulement,
Permettez qu'il demeure quitte.
Quant aux dettes du sentiment,
J'entends les payer autrement :
C'est le cœur seul qui les acquitte.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

F A B L E.

JE ne fais où j'ai lu qu'un jour certain Ormeau,
Dont le secourable rameau
Soutenoit, sans orgueil, une Vigne naissante,
Lui dit: Eh! de grace, apprends-moi,
Ma chère voisine, pourquoi,
Déjà fertile & florissante,
Quoique si jeune encor, par un rare bonheur,
Tu deviens, de ton Maître, & l'espoir, & l'honneur?
Ah! qu'il est beau, répond la Vigne,
De méconnoître ainsi le prix de ses bienfaits!
Mais des tiens, cher Ormeau, je me rendrois indigne,
Si je ne publois les biens que tu m'as faits.
Eh! que ferois-je devenue,
Si, contre les fiers Aquilons
Qui désolent ces beaux Vallons,
Tu ne m'avois pas soutenue?
C'est au solide appui d'un généreux voisin,
Que je dois le bonheur dont il me félicite.

Cette Vigne devoit à l'Ormeau son Raisin;
Ma Pièce, à mes *Amis*, a dû sa réussite.



*A C T E U R S.*

APOLLON.

LA RAISON.

LA RIME.

ÉSOPE.

CIDALISE, jeune Veuve.

TROTENVILLE, Courtier du Parnasse.

ÉRASTE, jeune homme simple.

M. DESBROCHURES.

VALERE, petit-Maître, Auteur.

DANSEURS & CHANTEURS, amenés
par la Raïson.

La Scène est au Parnasse.



ÉSOPE


AU PARNASSE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

A P O L L O N , É S O P E .

A P O L L O N .

 H quoi ! sans me parler , sans paroître à mes
yeux ,
Ésope alloit partir ?
É S O P E .

Les favorables Dieux
Souvent à nos regards s'offrent par indulgence ;
Mais l'homme , Être imparfait , & foible intelligence ,

144 ÉSOPE AU PARNASSE,

D'un habitant des Cieux doit redouter l'aspect,
Et d'un Être si grand s'éloigner par respect.

A P O L L O N.

C'est trop de modestie & trop de retenue ;
La gloire de ton nom est ici parvenue.
Oui , je fais les bienfaits que la Société
Reçoit de ton génie & de ta probité.
Demeure dans ma Cour , & sois sûr d'une place
Digne de tes vertus.

É S O P E.

Moi , rester au Parnasse !

Ah ! Seigneur , ma franchise auroit pour ennemis
Presque tous les Auteurs à vos ordres soumis.
Exempt du vain desir d'une gloire incertaine ,
Celui d'entretenir l'ingénu *La Fontaine* ,
Dans le savant Empire , a seul guidé mes pas :
Je retourne content.

A P O L L O N.

Tu ne partiras pas.

Écoute le dessein que mon cœur se propose ,
Et le tien chérira la loi que je t'impose.
De la Fable tu fus le premier inventeur :
C'est à toi que l'on doit le système enchanteur ,
Les aimables leçons d'une Philosophie
Qui parle au cœur , avant que l'esprit s'en défie :
Sublime dans sa fin , simple dans ses discours ,
Pour orner la raison , l'Apologue a recours
A tout ce que l'on voit , à tout ce qui respire ,
Et tient le Monde entier soumis à son Empire :
Dans ses mains le plaisir produit l'instruction.
Toujours supérieure à la distinction

Des

Des rangs & des humeurs, des sexes & des âges,
 Dans la pompe des Cours, dans l'ombre des Villages,
 La Fable se distingue, & le bien des États
 L'élève quelquefois jusques aux Potentats.
 Au Parnasse, dis-moi, seras-tu moins sincère ?
 Ton secours, cher Ésope, ici m'est nécessaire ;
 A mes ordres pressans voudrois-tu t'opposer ?

É S O P E.

De mon foible talent vous pouvez disposer.
 Mais puisque l'Apologue est vu d'un œil affable,
 Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.

LE MOUTON RÉFORMATEUR.

QUELQUE part j'ai lu qu'un Mouton,
 Sincère, simple, & bonne bête,
 Choqué des mœurs du tems, se mit un jour en tête
 D'exposer, moderne Caton,
 Aux autres Animaux les dogmes de Platon.
 Un Mouton Orateur, n'étoit chose ordinaire ;
 Car on n'ignore pas que, malheureusement,
 L'esprit & le savoir habitent rarement
 Avec une humeur débonnaire.
 On affiche donc en tous lieux
 Ce phénomène curieux.
 Dans tel pré, tel jour, à telle heure,
 Maître Robin Mouton en public parlera.
 Pas un des Animaux ne fut pris en demeure,
 Lions, Ours & Renards, Singes, & cætera.
 Notre Réformateur, à ce que dit l'histoire,
 Eut un fort nombreux auditoire.

Il tança de chaque Animal,
Ou le ridicule , ou le vice ;
Et même il ne parla pas mal
Pour un Orateur si novice.

Mais quel fut le succès ? Le malin Auditeur,
Sans songer aux discours , critiqua l'Orateur.

L'un, c'est la voix ; l'autre , le geste ;
D'autres , le style ; ainsi du reste.
En un mot , tant fut procédé.,

Que le pauvre Mouton , de fatigue excédé ,
Regrettant , mais trop tard , l'inutile dépense
De ses préceptes superflus ,
S'en fut , & n'emporta , pour toute récompense ,
Que des ridicules de plus.

De cette Fable je conclus ,
Que vouloir réformer les autres ,
Est toujours , quoi qu'on fasse , un métier dangereux.
On agit contre soi , sans rien faire pour eux.
Oublions leurs travers , & ne songeons qu'aux nôtres.

A P O L L O N.

Mais le soin que , de toi , j'exige dans ce jour ,
Tu l'as pris à la *Ville* , aussi-bien qu'à la *Cour*.

É S O P E.

Je recevois alors d'un plus heureux génie ,
Des secours que le ciel aujourd'hui me dénie ;
Et qu'il me soit permis de le dire , Seigneur ,
En risquant beaucoup moins , je m'acquis plus d'honneur.

A P O L L O N.

Travaille sans trembler , & sans t'en faire accroire ;
Peut-être à cet essai devras-tu quelque gloire :

Mais, dût-il échouer, le motif est d'un prix
A te justifier de l'avoir entrepris.

É S O P E.

L'aveugle obéissance est ici mon partage,
Et j'aurois à rougir d'insister davantage :
Mais il est un bienfait que j'ose demander.

A P O L L O N.

Il n'est rien qu'à tes vœux je ne puisse accorder.

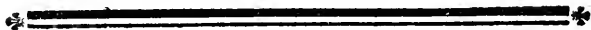
É S O P E.

Eh bien! Seigneur, eh bien! avant que je paroisse,
Faites donc en ces lieux qu'au moins l'on me connoisse,
Non par le faux dehors que présente l'esprit,
Mais par le fond d'un cœur qui s'est toujours prescrit
L'irrévocable loi d'exprimer sa pensée,
Sans la croire jamais digne d'être encensée:
Qu'à vos dignes Sujets on daigne m'annoncer,
Non à titre de Juge habile à prononcer,
Non comme un ennemi qui s'empresse à leur nuire,
Ni comme un maître altier qui voudroit les instruire;
Mais comme un écolier qui, sur des vérités,
Cherche à se procurer de nouvelles clartés;
Mais à titre d'ami, qui de zèle & d'estime
Vient payer à leur art un tribut légitime.
Si, contre leurs défauts, l'amitié quelquefois
M'enhardit à parler, je jure que ma voix
Sera celle d'un cœur qu'aucun fard ne déguise.
Pour moi, je leur demande une égale franchise:
En les avertissant, je ferai peu pour eux;
Mais, en me corrigeant, ils feront généreux.
A ces conditions... Pardonnez si ma bouche
Ose si librement dire ce qui me touche.

K ij

A P O L L O N.

Je te l'avois permis : j'accepte le parti.
 Puisse cet heureux plan n'être point démenti.
 J'apperçois *la Raison* ; son humeur trop sévère
 L'éloigne de mon cœur , quoique je la révère.
 Ésope , à l'adoucir tu pourras t'exercer :
 Je te laisse avec elle , & je vais t'annoncer.



S C E N E I I.

L A R A I S O N , É S O P E.

L A R A I S O N , *d'un ton de prude piquée.*

EH bien ! le Dieu des Vers vous a-t-il , sans contrainte,
 Confié , contre moi , ses grands sujets de plainte ?
 Ou plutôt , l'inconstant vous a-t-il déclaré
 D'où vient son changement déjà trop assuré ?

É S O P E , *tranquillement.*

Apollon vous estime , Apollon vous honore...

L A R A I S O N , *plus piquée encore.*

Il m'estime , il m'honore !... Eh ! m'aime-t-il encore ?
 Des feux tels que les siens durent-ils plus d'un jour ?
 Non ; tout est bien changé pour moi dans ce séjour.
 Eh ! que venois-je aussi faire sur le Parnasse ?
 Et vous-même , Seigneur , est-ce ici votre place ?
 Vous êtes raisonnable ; avez-vous pu penser
 Qu'Ésope , dans ces lieux , pût nous intéresser ,
 Et que la Poésie , en foi peu générale ,
 Pût fournir les sujets d'une utile morale ?

É S O P E.

Eh! Déesse, aujourd'hui, chacun, dans l'univers,
Connoît, aime, critique, ou compose des Vers.
J'ai de quoi m'exercer sur un si grand mobile :
Il faudroit, je l'avoue, une main plus habile.
Trop heureux, dans l'emploi dont je me suis chargé,
Si moi-même, d'ici, je sortois corrigé!
Mais, pardon... Revenons à ce qui vous regarde.

L A R A I S O N.

Contre un fatal hymen, que n'est-on mieux en garde?
On me le disoit bien : Vous serez en prison.
Apollon est-il fait pour aimer la Raison?
Vous savez que *la Prose* étoit ma bonne amie ;
Cette douce union paroïsoit affermie ,
Lorsqu'Apollon , pour moi , pris d'une vive ardeur ,
M'envoya demander par un Ambassadeur.
Je reçus, j'accueillis ce funeste message :
Que j'étois folle, hélas! de croire Apollon sage!
Cependant il le fut dans les commencemens ;
Il m'adoroit , Seigneur. O trop heureux momens!
Pouvois-je alors prévoir ma triste destinée?
Après quelques beaux jours passés dans l'hyménée,
Mon époux me pria de recevoir chez moi
La Rime , à qui, dit-il, je donnerois la loi.
Je le crus : mais *la Rime* , esclave prétendue,
Chez moi s'est érigée en maitresse assidue ;
Elle commande , enfin, dans le sacré Vallon :
Ses travers, ses excès sont connus d'Apollon ;
Il les voit, il les souffre, & n'en fait point mystère.
D'un infidèle époux voilà le caractère.
Ai-je besoin encor d'un plus long examen ?
Un amour étranger a troublé notre hymen.

150 ÉSOPE AU PARNASSE,

Je ne me plaindrois pas de tant d'indifférence ;
 Mais *la Rime* emporter sur moi la préférence !
 Elle , dont le talent n'a jamais enfanté
 Que la Monotonie & l'uniformité !
 Car , quoiqu'elle s'annonce avec quelque étalage ,
 Elle est capricieuse , inquiète , volage .
 Va-t-on au-devant d'elle ? elle évite vos pas ,
 Et se montre au moment qu'on ne la cherche pas .
 Sur tant d'autres défauts , son funeste partage ,
 Il ne me convient point d'en dire davantage ;
 Mais si je méritois des traits d'inimitié ,
 Devois-je de *la Rime* en souffrir la moitié ?

É S O P E.

Non , Déesse ; croyez que votre époux vous aime ,
 Qu'intimement , pour vous , il est toujours le même ;
 Que , de quelque froideur si l'on peut l'accuser ,
La Rime n'eut jamais l'honneur de les causer .

L A R A I S O N.

Cependant il m'évite , & j'ignore à quel titre ;
 Daignez me l'expliquer , & servez-nous d'Arbitre .

É S O P E.

Votre Arbitre ! Non point , s'il vous plaît ; en ce cas ,
 Le Juge a des devoirs un peu trop délicats .

LE MOINEAU EN CAGE.

J E dirai seulement , qu'un jour sur la fougère ,
 Près des filets d'un Oïseleur ,
 Un Moineau voltigeoit , sans penser à malheur ;
 La jeunesse est toujours imprudente & légère .

Notre jeune Moineau ,
 Sautant , capriolant , donna dans le panneau ,

Voilà mon étourdi fort sot de l'aventure :

Il se vit bientôt encagé.

Mais, par bonheur, il fut logé

Chez une aimable Dame, où bonne nourriture,

Biscuits, bonbons & confiture,

Rien ne fut épargné. Puis, quand il eut mangé,

Arrive son aimable hôtesse,

Qui l'appelle fifi, petit cœur, mon mignon.

Que ce soit une erreur, ou non,

Nous aimons la douceur & la délicatesse,

Et l'on nous mène loin avec un joli nom.

Aussi, très-satisfait d'un si doux esclavage,

Le Moineau n'étoit plus timide ni sauvage,

On le laissoit voler en toute liberté.

Mais une cousine traîtresse

Demanda l'Oiseau tant vanté

A sa complaisante maîtresse,

Qui ne put refuser. L'Oiseau fut emporté,

Et le voilà dans la détresse.

Il étoit, à la vérité,

Tout comme ci-devant, bien logé, bien traité ;

Mais pas une douce parole

Qui pût le consoler de sa captivité,

Pas un seul joli nom. Que fit-il ? rebuté,

Il prend sa bisque ; zeste, un matin il s'envole :

La maîtresse vient, se désole,

L'appelle, mais en vain ; le Moineau, dégouté,

Promit à sa fière Beauté

De ne plus revenir, & lui tint sa parole.

L'Hyménée est l'objet de ma comparaison ;

L'enjoûment en ménage est toujours de saison.

152 ÉSOPE AU PARNASSE,

Pour être aimable & sociable,
Une femme n'a pas assez de sa raison;
La Volière & l'Hymen étant une prison,
Si l'on ne s'étudie à la rendre agréable,
L'Oiseau quitte sa Cage, & l'Époux sa Maison.

L A R A I S O N.

Ésope, je me rends; votre discours m'enchanté,
Il verse dans mon cœur une douceur touchante:
La Raison doit céder à de bons argumens;
Je vois que la Sagesse a besoin d'agréments.

É S O P E.

Ne méprisez donc plus ceux que donne *la Rime*;
Ce que vous concevez, c'est elle qui l'exprime.
Toutes deux vous plaisez par des moyens divers;
Agissez de concert, vous charmez l'univers:
Votre rivale attend que la Raison l'éclaire,
Et sans elle, entre nous, vous auriez peine à plaire.

L A R A I S O N.

Eh! me répondez-vous qu'elle suive mon goût?

É S O P E.

Daignez vous réunir, & je réponds de tout.
Mais quelqu'un qui survient m'empêche de poursuivre.

L A R A I S O N.

(*En sortant.*)

Adieu. Que ses conseils sont aimables à suivre!



SCENE III.

CIDALISE, ÉSOPE.

CIDALISE, *avec vivacité.*

BON JOUR, Seigneur Ésope. Eh bien! de bonne-foi,
Dans le monde, à présent, que diroit-on de moi,
Si l'on savoit qu'ici je suis en tête-à-tête,
Et que, de plus, mon cœur s'en est fait une fête?
Mais, avec un Savant, j'ai cru qu'un rendez-vous
Seroit sans conséquence.

ÉSOPE.

Oui, Madame, pour vous,
Qu'une bonne raison, contre moi, fortifie;
Non pour moi, dont le cœur de vos yeux se défie.

CIDALISE.

Comment donc! vous savez en conter à ravir!
Tant mieux; vous en ferez plus propre à me servir:
Je vais dire pourquoi. Je suis veuve; à mon âge,
On ne tient pas long-tems, si l'on veut, au veuvage:
Mais j'aime mon état, & n'en veut point changer.
De nouveau, cependant, on cherche à m'engager.

ÉSOPE.

Vous mettrez le Parnasse en frais d'épithalames.

CIDALISE.

Non; je ne veux de lui que quelques épigrammes.

154 ÉSOPE AU PARNASSE,

Parmi ceux qui, pour moi, vantent leurs sentimens,
Se trouvent, par hazard, deux Auteurs. Quels Amans?
L'un est un satyrique, aimable, je l'avoue ;
Mais dont l'esprit malin méchamment se dévoue
A critiquer mon sexe, à railler sans pitié
De ce vaste univers la plus belle moitié.

É S O P E.

C'est un foldat altier, qui, se voyant esclave,
Insulte follement au vainqueur qui le brave.

C I D A L I S E.

Non, ce procédé-là n'est pas indifférent.
Son Rival me déplaît dans un goût différent :
Il est moins dangereux ; mais combien il ennuie !
Que de fâcheux momens il faut que l'on effuie ,
Auprès d'un froid Auteur qui se croit amoureux ,
Lorsqu'il a récité, sur un ton langoureux ,
Avec tout l'appareil d'une fade énergie ,
Son insipide Églogue ou sa triste Élégie !
Ces traits, quoiqu'ébauchés, vous font assez juger
Des deux originaux dont je me veux venger.
Jamais de l'art des Vers je ne me suis piquée ;
Mais ces deux hommes-là m'ont tellement choquée ,
Que je donnerois tout pour apprendre à rimer.
Ils viennent, par leurs vers, chaque jour m'affommer ,
M'irriter, m'excéder : quelle seroit ma joie ,
De pouvoir les payer de la même monnoie !
Pour avancer l'effet de mon ressentiment ,
Ne fût-ce qu'en chansons, il faut, dès ce moment ,
Que dans l'art de rimer vous me serviez de maître.

É S O P E.

Eh! pour mieux vous venger, vous n'avez qu'à paroître.

En voyant tant d'attraits, est-il quelque censeur
Qui d'un sujet soumis ne prenne la douceur ?

C I D A L I S E.

Vous éludez le fait avec délicatesse ;
Mais le joli détour de votre politesse
M'est , de votre refus , un sûr avant-coureur.
Victime, je le vois, de la commune erreur ,
Vous vous imaginez que l'esprit , la science ,
Sont de trop chez mon sexe ? Oh ! je perds patience ,
Quand je vois que l'on veut enchaîner notre essor :
Je soutiens que les vers sont de notre ressort.

É S O P E.

Eh ! quel audacieux prétend vous interdire
Le pouvoir de penser & le talent d'écrire ?
Votre sexe , au Parnasse , a fourni des Saphos ,
Et Phébus n'est jamais plus content qu'à Paphos :
Pour un seul Apollon , on compte ici neuf Muses.

C I D A L I S E.

Vous nous louez toujours , & voilà de vos ruses !
Dupes de cet encens , que vous nous prodiguez ,
Au sein de l'ignorance , où vous nous reléguez ,
Nous n'appercevons pas , ô sottes que nous sommes !
Le larcin important que nous ont fait les hommes.
Leur feinte servitude est une trahison
Qui tient réellement notre esprit en prison :
Vos douceurs sont , pour nous , des injures mortelles.
Semblable à ces enfans , qu'avec des bagatelles
On apaise , on amuse , on captive avec art ,
Tandis qu'un Précepteur étudie à l'écart ,
Notre sexe , content des bijoux qu'on lui donne ,
De cent colifichets que le vôtre abandonne ,

156 ÉSOPE AU PARNASSE ;

Au milieu des rubans , des mouches , des pompons ,
Et d'autant d'autres riens dont nous nous occupons ,
Commande à sa toilette , y borne son empire ,
Tandis que de nos jeux l'homme ne fait que rire ;
Et que , les critiquant du fond d'un cabinet ,
Il y met , contre nous , une satire au net.
Vous m'en ferez raison : je prendrai ma revanche ,
Ou nous verrons beau jeu.

É S O P E.

Vous avez carte blanche :

Les hommes sont toujours prêts à vous obéir ,
Et jamais leur dessein ne fut de vous trahir.
Votre sexe a reçu mille attraits en partage ;
Si de quelque faveur le nôtre a l'avantage ,
Il le doit au desir de briller à vos yeux.
Et n'est-il pas cent fois plus doux , plus glorieux
D'inspirer les bons vers que de savoir les faire !
Quelle est de chaque Auteur la principale affaire ?
De vous faire approuver le fruit de leurs travaux ,
C'est vous qui nous aidez à vaincre nos rivaux.
Telles qu'un Roi qui nomme , assis sur la barrière ,
Ceux qu'il faut couronner au bout de la carrière :
Les Belles , présidant aux jeux des beaux-esprits ,
Doivent distribuer , non disputer les prix.

C I D A L I S E.

J'entrevois les ressorts de votre politique ;
Vous craignez que les Arts , par nous mis en pratique ,
N'obscurcissent un peu cet éclat imposant ,
Dont vous ne jouissez qu'en nous tyrannissant.

ÈSOPÈ.

LES SIRENES.

VOUS savez tout ce qu'on raconte
Des Sirenes & de leurs chants ,
A ce propos , je fais un Conte.

Non contentes , dit-on , de leurs accords touchans ,
Qui font d'elles autant d'Armides ,
Ces Musiciennes humides

Présentèrent un jour une Requête aux Dieux ,
Exposant que leurs voix n'avoient point de pareilles ,
Mais que leurs traits peu gracieux ,
Des Voyageurs bleissoient les yeux ,
Autant que leur Musique enchantoit les oreilles.

Elles conclurent , sans façon ,
Qu'on avoit eu grand tort , & qu'il étoit bizarre
D'avoir joint une voix si rare ,
A la figure d'un Poisson.

En un mot , elles demandèrent
Tous les traits de la femme , afin d'être , à la fois ,
Belles par la figure , autant que par la voix.
Voici ce que les Dieux sur cela décidèrent.

Entre Nous il est arrêté
Que , vû le sage but de nos loix immortelles ,
Les Sirenes resteront telles
Qu'elles ont toujours été.

Leur voix seule a déjà causé tant de naufrages !
Eh ! quels feroient donc leurs ravages ,
Si l'on y joignoit la beauté ?

Comparez maintenant les Dames aux Sirenes :
A la Philosophie elles parlent en Reines ;

Déjà contre leurs traits nous ne saurions tenir :
 Si le faveur s'y joint , qu'allons-nous devenir ?
 Les Sexes sont égaux : vous parlez pour le vôtre ;
 Moi , j'ose vous prier d'avoir pitié du nôtre.

C I D A L I S E.

Vous ne connoissez pas notre Sexe , vraiment ,
 On ne l'appaise pas avec un compliment.
 Vous refusez des Vers à ma juste colère ;
 Je vais tracer en Prose un écrit circulaire...
 Oui , je vais , à mon tour , critiquer , affadir ,
 Tous ceux qui de leurs Vers sont venus m'étourdir :
 Je n'en excepte aucun. . . Monsieur le Fabuliste ,
 Ne désespérez pas de vous voir sur ma Liste.

(*Elle sort.*)

É S O P E.

Quel aimable courroux ! en toi , Sexe vainqueur ,
 Tout , jusqu'à ton dépit , enchante notre cœur.
 Mais que me veut cet homme ? A sa mine j'augure
 Qu'il a l'esprit comique , autant que la figure.



SCÈNE IV.

ÉSOPE, TROTENVILLE.

TROTENVILLE.

AU grand Ésope, enfin, je m'annonce, je croi ?

ÉSOPE.

Le mot de grand rayé, Monsieur, ce fera moi.

TROTENVILLE.

Je suis, pour vous servir, le Courtier du Parnasse ;
Et même avec honneur, je remplis cette place.

ÉSOPE.

J'ignorois jusqu'au nom de cette qualité,
Et je n'en conçois pas encor l'utilité.

TROTENVILLE.

J'achalande un Auteur qui ne fait que de naître ;
De le faire faillir, je suis aussi le maître ;
Car tout est, ici-bas, un commerce, un trafic,
Et c'est sur ce pied-là qu'on s'affiche en Public.

ÉSOPE.

Je deviens importun, & vous fais mes excuses ;
Mais qu'est-ce donc, encor, qu'achalander les Muses ?

TROTENVILLE.

Avez-vous jamais vû, lorsque, d'un vin clairet,
Un Marchand peu connu remplit son Cabaret,

160 ÉSOPE AU PARNASSE,

Députer au Public un quidam qui s'écrie :
Messieurs , à tant le Vin , & non du Vin de Brie ,
Mais du fin , mais du bon , mais du franc , du Bourgeois.
Personne n'en veut-il , une , deux & trois fois ? ...

É S O P E.

Prenez-vous , pour les Vers , même soin , je vous prie ?

T R O T E N V I L L E.

Justement : en Public , je les prône & les crie.

É S O P E.

Cet emploi-là vraiment est meilleur , dans le fonds ,
Que je ne le croyois.

T R O T E N V I L L E.

Oh ! je vous en réponds !

Aussi je ne m'y vois parvenu qu'avec peine ;
Pour monter à ce grade , on se met hors d'haleine ;
Il m'a fallu passer par cent degrés divers.
D'abord , je fus Valet d'un bon faiseur de vers ;
Cela dégrasse un homme : & , d'une aile hardie ,
Je volai sur la Scène , où , de la Comédie
Je devins le Moucheur en titre ; & , le premier ,
Je fis voir au Public le fin de ce métier.
Oui , je fus lui prouver que , quoi qu'il puisse dire ,
Un excellent Moucheur mouche toujours sans rire.
Dans la suite , je fus Commis dans un Café ;
Puis , maître Colporteur : c'est où j'ai triomphé !
Mes talens ont , pour moi , débauché la fortune ;
Une foule d'Auteurs en tout lieu m'importune.
Eh ! Monsieur , me dit l'un , prônez bien mes Romans ;
Et , sur-tout , ayez soin d'avertir les Mamans ,
Qu'au tourment de l'amour mon Livre remédie.
Si vous faites , mon cher , prendre ma Tragédie ,

Dit

Dit un autre , en honneur , je vous donnerai tant ;
 Et tant , dit un troisième , à compter dès l'instant ,
 Si vous me promettez parole d'honnête-homme ,
 De faire siffler tel ; & ce tel , qu'il me nomme ,
 Veut me faire lui-même un excellent parti ,
 Si , par moi , ses Rivaux en ont le démenti.
 Aujourd'hui , par exemple , une Pièce nouvelle ,
 D'un bon nombre d'Auteurs intrigue la cervelle ,
 Et je me suis chargé de la faire échouer.
 Oh ! parbleu , c'est l'Auteur que nous verrons jouer !
 Voulez-vous assister à son heure dernière ?
 Je saurai vous placer de la bonne manière.
 Trente Auteurs qui se sont cottifés pour les frais ,
 M'ont promis vingt écus , si je les satisfais.
 Voulez-vous ajoûter quelque chose à la masse ,
 Pour l'expédition ?

È S O P E.

Eh quoi ! sur le Parnasse ,
 Parmi ceux dont l'esprit , le savoir & le goût
 Éclairent l'Univers , de l'un à l'autre bout ,
 Régneroit cette noire & basse jalousie ,
 Dont vous dites , Monsieur , que leur ame est saisie ?
 Au mérite naissant on fait donc le Procès ?
 On se croiroit déchu , s'il avoit du succès.
 Eh ! ne devoit-on pas , de toute sa puissance ,
 Protéger le talent , foible dans sa naissance ,
 Encourager les Arts , même par vanité ,
 Pour voler avec eux à l'immortalité ?
 Que les Auteurs ne soient jaloux de la victoire ,
 Que pour contribuer à la commune gloire.
 Sujets du même État , membres du même Corps ,
 Qu'ils cherchent à former , par d'aimables accords ,

Ce concert merveilleux ; cette heureuse harmonie ,
 Qui seule peut au cœur égaler le génie.
 Sages Républicains , qu'ils sachent immoler
 De vains ressentimens trop prompts à s'exhaler ,
 Aux intérêts d'un Corps que leurs débats ternissent :
 Contre leurs ennemis , eh ! qu'ils se réunissent.
 Est-ce par des transports , qu'il faudroit étouffer ,
 Que du courroux des fôts ils pourront triompher ?
 Non : l'esprit , dans ces feux que la colère attise ,
 Apprête follement à rire à la sottise.
 Le Vulgaire décide , injuste Spectateur ,
 Sur un seul Écrivain , de tout le peuple Auteur.
 Qu'arrive-t-il ? les Arts , traduits en ridicule ,
 Font qu'au seul nom d'Auteur , l'Auteur même recule.
 L'abus que quelques-uns ont fait de leurs talens ,
 Attache un déshonneur à ces dons excellens.
 De vos divisions votre honte est la fille.
 Ah ! quand ne ferez-vous qu'une même famille ,
 Dont le Public intègre , indulgent , éclairé ,
 Soit , & le tendre père & l'ami révééré ?
 Élèves d'Apollon , quels travers font les vôtres !
 Loin de vous dégrader ainsi les uns , les autres ,
 Loin de vous déclarer , par des traits malheureux ,
 Inutiles amis , ennemis dangereux ;
 En de honteux excès loin d'épuiser la verve ,
 Que d'un génie heureux tout le feu se réserve ,
 Pour donner au Public , son Juge & son appui ,
 Des écrits , dignes fils & de vous & de lui.

T R O T E N V I L L E.

Mais ne voulez-vous pas du moins que je vous prône ?
 Ma main , dans le Public , peut vous dresser un trône ;
 Si je parle pour vous , n'ayez point de souci ,

È S O P E.

J'en aurois encor plus.

T R O T E N V I L L E.

La raison ?

È S O P E.

La voici.

LE ROSSIGNOL ET L'ASNE.

LE Rossignol , un jour , voulut lever boutique
De menuets , de rigaudons ;

Habile comme il est pour les jolis fredons ,
Il auroit dû compter sur nombreuse pratique :
Mais les gens à talens fort souvent ont besoin ,
Que de leur gloire on prenne soin.

Pour exercer l'emploi d'achalandeur à gage ,
(Métier qu'il avoit fait déjà plus d'une fois ;)
Un Afne vint s'offrir à l'Amphion des Bois ,
Et tint , à-peu-près , ce langage.

J'ai bonne jambe & forte voix :

Laissez-moi faire ; avant deux mois ,

Je vous mets en pratique , & même je m'engage

A vous faire accueillir dans le Palais des Rois.

Le marché se conclut : l'Asne se met à braire

Pour accréditer le Concert :

Mais de Martin Crieur le tapage ne sert

Qu'à rendre au Rossignol tout le monde contraire :

Dans le monde il en est assez

De ces hableurs intéressés.

Ils ne servent pas davantage

L'Écrivain qui se livre à leur zèle-imposteur.

164 ÉSOPE AU PARNASSE ;

L'Ouvrage tombe-t-il : adieu l'adulateur ;
Il s'enfuit : mais il a le bon lot en partage ;
Et fort souvent le pauvre Auteur
En est pour les droits de Courtage.

TROTEVILLE, *en colère.*
Hom ! votre humeur caustique ici jette son feu ;
Mais , faites quelque Pièce , & nous verrons beau jeu.
(*Il sort.*)

ÉSOPE.
Mais j'apperçois la Rime ; eh ! que me voudroit-elle ?

SCENE V.

ÉSOPE, LA RIME.

LA RIME, *follement.*

JE vous cherchois, Seigneur ; grande, grande nouvelle !

J'ai volé tout exprès pour vous en faire part :
Devinez ce que c'est ?

ÉSOPE.

Je ne fais...

LA RIME.

Mon départ.

Oui, mon départ : on veut me bannir du Parnasse :
Et devinez encor d'où me vient la menace ?
De la Raïson : eh bien ! le trait est-il plaïfant ?
Je le trouve , pour moi , tout-à-fait amusant.
La Raïson veut entrer en lice avec la Rime !
De mon trop d'agrémens ellè me fait un crime :

Mais quelle est sa manie ! attaquer mes Autels ,
 Quand je la laisse en paix ennuyer les mortels !
 De mes charmes , dit-on , elle est un peu jalouse .
 Qu'on est sotte , grands Dieux ! lorsque l'on est épouse !
 Est-ce ma faute , à moi , si j'ai quelques attrait ?
 Dois-je , pour la calmer , envelopper mes traits ?
 Eh ! voilà ce que c'est qu'une prude ennuyeuse ,
 Qui , bizarre & caustique autant que vertueuse ,
 Détrempe tristement , & d'absynthe & de fiel ,
 Des momens qu'elle eût pu n'arroser que de miel ;
 Qui fuit les ris , les jeux & les graces badines ,
 Et ne fait des vertus cueillir que les épines .
 Ne peut-on être sage & charmante à la fois ;
 Commander aux desirs , sans étouffer leur voix ;
 Se prêter à ses goûts , sans se laisser séduire ;
 Épurer les plaisirs , & non pas les détruire ?
 Mais non , en décrivant les dons qu'elle n'a pas ,
 La Raïson s'imagine acquérir des appas .
 Je ris de tout mon cœur des efforts d'une prude ,
 Qui , pour nous plaire , affecte un air dur , un ton rude ;
 Et qui , d'une rivale augmentant le crédit ,
 En croyant se venger , s'attriste & s'enlaidit .

É S O P E.

Ce discours , par exemple , est des plus raisonnables ,
 Et jamais vos leçons ne feroient condamnables ,
 Si , sur le même ton , vous nous parliez toujours :
 Mais , pour un bon moment , combien de mauvais
 jours !

L A R I M E.

C'est que , pour me fixer , il est une science :
 On se perd , avec moi , par trop d'impatience ;

166 ÉSOPE AU PARNASSE,

Je m'échappe au moment que l'on croit me tenir,

(*D'un ton ironique.*)

De ces lieux , cependant , on voudroit me bannir !
Riez-en donc un peu , car rien n'est si comique
Que de voir la Raison , d'un ton académique ,
Mendier gravement le suffrage important
De sujets que je puis lui ravir à l'instant.
Je ne m'oppose point à ses progrès rapides :
Il sied bien aux grands cœurs de paroître intrépides,
Mais, que je dise un mot , & je veux , devant vous ,
Voir tous les Conjurés tomber à mes genoux.
Eh ! que feroit sans moi l'Empire poétique ?
Bientôt ce Corps fameux seroit un Corps étique.
On veut , dans ces cantons , de la vivacité ,
Du feu , de l'agrément , de la légèreté :
On trouve tout cela chez moi , sans qu'on y pense ,
Sont-ce là les faveurs que la Raison dispense ?
Dût-elle de sang-froid & d'ennui redoubler ,
Je doute qu'elle puisse en ces lieux me doubler.
Pour les pauvres Auteurs , hélas ! que feroit-elle ?

É S O P E.

Voulez-vous écouter une Fable nouvelle ?

LE BURIN ET LA LYRE.

CHEZ un amateur des beaux arts ,
Un *Burin* se trouva tout auprès d'une *Lyre* ;
De ceux qui de Bellone affrontent les hazards ,
L'une chantoit les noms , l'autre les faisoit lire ;

Mais, trop fière des sons vainqueurs
Dont elle flatte notre oreille ,
La *Lyre* se crut sans pareille ,
Et contre le *Burin* lança des traits moqueurs.
Ah ! mon pauvre voisin , que je plains , lui dit-elle ,
Ceux que tu veux transmettre à la Postérité !
Ta pesanteur , égale à ta solidité ,
Doit porter à leur gloire une atteinte mortelle.

Et , de plus , ta lenteur est telle ,
Qu'avec toi , n'en déplaît à ta capacité ,
L'on arrive bien tard à l'Immortalité.

Va , contente-toi de m'entendre ,
Puisqu'en vain tu voudrais prétendre
A mon ton , à ma grace , à ma légèreté.
C'est moi qui des Héros fers bien la vanité !
Se plaint-elle jamais que je la fasse attendre ?
Je les vois à l'envi briguer mon amitié. . .

Eh ! tes discours me font pitié ,
Répondit le *Burin* , bien plus qu'ils ne me fâchent.
Je dirai , sur ta voix , tout ce que tu voudras ;

Mais , si tes cordes se relâchent ,
Dis-moi ce que tu deviendras ?
Tu ne produis jamais qu'un son vain & frivole ,
Qui naît rapidement , & de même s'envole ,
Si le *Burin* ne fait revivre tes accords :

C'est moi seul qui te donne un corps.
Des Héros vainement tu chanterois la gloire ,
Si je ne prenois soin de leurs faits éclatans ;
C'est par moi que , gravés au Temple de Mémoire ,
Ils bravent l'injure des tems.

La *Raison* , sur la *Rime* , a le même avantage :

168 ÉSOPE AU PARNASSE,

La *Rime* ne produit qu'un inutile son,
A moins qu'elle n'emprunte un corps de la *Raison*.
Celle-ci brille moins, & dure davantage.

L A R I M E.

Vous donnez, je le vois, dans un faux préjugé ;
Ainsi le vrai mérite est toujours outragé.
En voulant me bannir, on m'accrédite encore.
J'aime à voir les Auteurs que mon talent décore,
Faire , pour me quitter , des efforts superflus,
Et rimer , en jurant qu'ils ne rimeront plus.

(*En sortant.*)

Ouais ! cet homme est doué d'un pouvoir qui m'é-
tonne !
Je sens que mon caprice avec lui m'abandonne.



S C E N E V I.

ÉSOPE, M. DESBROCHURES.

M. DESBROCHURES, *d'un ton pesant.*

SI le zèle rendoit un vieillard plus actif,
Mon hommage eût été bien plus expéditif ;
Mais, Seigneur, à mon âge on ne va pas fort vite,
Et j'étois sûr, d'ailleurs, de vous trouver au gîte.

É S O P E.

Tous les tems sont égaux pour me faire un honneur
Que je reçois de vous à titre de faveur.

M. DESBROCHURES.

Écoutez. Vous voyez en nous un homme en place,
Nourri chez les neuf Sœurs, vieilli sur le Parnasse,
Doyen des habitans de ce fameux Vallon,
Le Syndic de son Corps, & l'Adjoint d'Apollon.

ÉSOPÉ.

Sur ces titres brillans, & sur votre origine,
Vous êtes grand Auteur, à ce que j'imagine?

M. DESBROCHURES.

Dieu m'en garde! Je suis quelque chose de mieux.

ÉSOPÉ, *étonné.*

Ah! ah! Mais quel est donc votre emploi dans ces lieux?

M. DESBROCHURES.

Mon emploi? Demandez-le aux Auteurs. Leurs Ouvrages,

Sans moi, n'auroient jamais que de maigres suffrages.

Plus d'un célèbre écrit, dans un affreux oubli,

Sans mes soins généreux, feroit enseveli.

J'aime les Écrivains, je prends soin de leur gloire;

Ma maison est, pour eux, le Temple de Mémoire.

ÉSOPÉ.

Fort bien: des gens lettrés libéral amateur,

Vous leur faites, chez vous, un destin enchanteur.

M. DESBROCHURES.

Vous ne m'entendez pas, je crois; je suis Libraire,
Et votre serviteur.

ÉSOPÉ.

Oh! c'est une autre affaire.

Et votre nom, enfin?

170 ÉSOPE AU PARNASSE,

M. DESBROCHURES.

Desbrochures, Seigneur.

ÉSOPE.

C'est un nom à la mode, & qui vous fait honneur.

M. DESBROCHURES.

Pour deux siècles, au moins, j'ai su le rendre illustre,
Et chaque jour, encor, j'en augmente le lustre.

ÉSOPE.

Ainsi, vous débitez bien des livres nouveaux ?

M. DESBROCHURES.

Les affiches, Seigneur, couvrent tous nos panneaux ;
Mais toutes, entre nous, ne sont pas à l'épreuve :
Il est cent nouveautés pour une chose neuve.
J'achete en gros les Vers, & les vends en détail ;
Mais que la Gent Auteur est un fâcheux bétail !
Ils nous rançonnent tous, &, par leur tyrannie,
A contribution mettent la Compagnie.
Le plus mince d'entre eux veut nous donner des loix :
N'a-t-on pas, néanmoins, plus de peine, cent fois,
A vendre leurs écrits, qu'ils n'en ont à les faire ?

ÉSOPE.

Je ne m'engage point à juger cette affaire.

M. DESBROCHURES.

J'en ai la preuve en main, & c'est à ce sujet
Que j'ose vous prier d'appuyer mon projet :
Il s'agit, sur ce point, de me rendre justice.
Je veux que de l'Arrêt le Pinde retentisse ;
Je le ferai par-tout afficher, publier,
Afin que nul Auteur ne puisse l'oublier.
Les pièces du Procès sont déjà furannées ;
Car j'ai compté, Seigneur, un bon nombre d'années

Depuis le jour fatal qu'un Afficheur maudit,
 Que Mégère apôta pour me faire dépit,
 Vint coller à ma porte, en tête sans cervelle,
 Le superbe placard d'une Pièce nouvelle.
 L'Ouvrage étoit tragique, il charma tout Paris;
 Pour le plus grand succès on faisoit des paris:
 En effet, au Parterre on se mettoit en pièces.
Vivat! s'écrioit-on, c'est la reine des Pièces!
 Je la vis, à mon tour, &, même, elle me plut.
 L'Auteur vint, à grands frais le marché se conclut;
 Mais cet Ouvrage, enfin, si beau, si pathétique,
 Après l'impression, fut mon garde-Boutique.

É S O P E.

Certes, le trait est noir.

M. DES BROCHURES.

Je veux m'évertuer :

Pour contraindre l'Auteur à me restituer,
 Je me restreins, par grace, aux trois quarts de la somme.
 Ne pourriez-vous m'aider à réduire cet homme?

É S O P E.

Doublez-vous de l'Auteur la rétribution,
 Quand l'Ouvrage fournit plus d'une édition?

M. DES BROCHURES.

Non...

É S O P E.

Et vous prétendez que l'on vous restitue?
 Sur cet article, en vain votre esprit s'évertue.
 La loi doit être égale : & puisque l'Écrivain
 N'en est pas mieux payé, quel que soit votre gain,
 Celui dont le Public ne veut point faire emplette,
 N'en doit pas moins avoir la somme bien complète.

172 ÉSOPE AU PARNASSE,

En Pièces de Théâtre on est sûr d'échouer,
Si l'on en juge mal en les voyant jouer.
La Fable que voici prouve que la bévue
Vient de n'avoir pas pris le juste point-de-vûe.

L' O P T I Q U E.

DANS un vaste fallon que sa main décoroit,
Un Peintre faisoit voir un grand tableau d'Optique ;
Du Spectateur surpris l'œil au loin s'égaroit
Dans les vastes débris d'un édifice antique ,
Qu'avec plaisir il parcouroit.
Bref, du savant pinceau tel étoit l'artifice,
Que plus d'un Antiquaire , en cette occasion,
Pleura sur les débris d'un si bel édifice :
Rare effet de l'illusion !
Entre autres Spectateurs, se trouva , d'aventure,
Un bon Bourgeois , très-riche , & fort peu connoisseur,
Qui , de ce chef-d'œuvre en peinture ,
Voulut devenir possesseur.
Pour avoir de plaisir une dose complète,
Il acheta l'Optique ; & , se félicitant
D'avoir fait le premier une si bonne emplette ,
Chez lui fit emporter le tableau dans l'instant.
Mais , admirez l'effet du talent pittoresque !
L'Optique déplacé devint un vrai grotesque.
Ouais ! quel changement est-ce là ,
S'écria notre homme en furie !
Je veux avoir raison de cette fourberie.
Quelqu'un lui dit : restez-en là ;
Profitez seulement d'une telle aventure ,
Pour être , à l'avenir , plus sage de moitié ;

Et retenez qu'il est des morceaux en peinture ,
Qui charment , vus de loin , & de près font pitié.

Vous pouvez au Tableau comparer maintes Pièces ;
Et la vôtre , sur-tout.

M. DES BROCHURES.

Quoique de mes espèces

Cet apologue-là ne me rembourse point ,
Je veux faire , avec vous , un marché sur ce point :
Vous êtes le plus doux des Écrivains affables ,
Permettez que je fasse un recueil de vos Fables ;
Je vous les garantis sur papier le plus fin ,
En caractères neufs , vignettes ; tout , enfin ,
Pourra vous contenter ; & , dans mes mains , j'espère
Que vos fils deviendront plus dignes de leur père.

ÉSOP E.

Non , Monsieur ; je craindrois que cette impression
Ne m'exposât moi-même à restitution.

M. DES BROCHURES.

Pour vous faciliter une si bonne affaire ,
Nous ferons de moitié , si vous voulez la faire.

ÉSOP E.

C'est montrer trop de zèle , en suivant votre goût ;
Votre moitié du gain pourroit valoir le tout.
Adieu. Quel est cet homme ? Il paroît bien timide ;
Cette crainte , après tout , n'est pas un mauvais guidé.

SCENE VII.

ÉSOPE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *faisant plusieurs révérences.*

PEUT-ÊTRE mon abord a lieu de vous fâcher ;
Car tant de gens , ici , viennent vous empêcher...

ÉSOPE, *doucement.*

A les entretenir mon esprit se délasse.

ÉRASTE.

Je venois en ces lieux vous prier d'une grace ;
Mais j'appréhende bien de me voir refuser.

ÉSOPE.

Au succès de vos vœux , qui pourroit s'opposer ?

ÉRASTE.

Nous sommes deux enfans , un garçon , une fille ;
Mon père est vraiment riche , & de bonne famille :
Mais je n'ai point d'esprit , & voilà mon malheur ;
J'en ressens chaque jour une vive douleur.
A vingt ans accomplis n'avoir point de génie !
J'en suis honteux : je n'ose aller en compagnie.

ÉSOPE.

Consolez-vous ; on peut remédier à tout.

ÉRASTE.

Que vous me rendez aisé !

ÉSOPE.

Écoutez jusqu'au bout.

Avez-vous un bon cœur ? C'est à quoi je m'attache ;
Car le manque d'esprit n'est qu'une foible tache.

É R A S T E.

Oh ! vraiment, pour le cœur, je l'ai bon, Dieu-merci.

É S O P E.

J'augure bien du tout sur cet article-ci.

É R A S T E.

Quand on gronde ma sœur, je m'afflige autant qu'elle.

É S O P E.

Je vous suppose donc une ame noble & belle.
Eh ! que feroit de plus l'esprit pour votre honneur,
Pour votre avancement, & pour votre bonheur ?
Non ; je croirois vous faire un présent trop funeste.
Vivez bien ; l'honnête-homme a de l'esprit de reste :
Vous en avez, Monsieur, quand vous en demandez.

É R A S T E.

Je serai trop heureux, si vous me l'accordez.

É S O P E.

J'oblige volontiers, lorsque je puis le faire ;
Mais mon zèle, en ceci, ne peut vous satisfaire.
Tel qu'il est, notre esprit est un présent des cieux ;
Mais est-il donc, enfin, un bien si précieux,
Que quelques traits marqués vous le fassent connoître ?
Il nous fait des jaloux, & nous excite à l'être :
Pour un bien qu'il opère, il cause mille maux ;
Pour un ami qu'il donne, il fait mille rivaux.
De la droite raison dès qu'il perd les vestiges,
Ridicule, insolent, & fertile en prestiges,
De quiconque l'attaque, il ne se rend vainqueur
Qu'aux dépens du bon sens, & même du bon cœur.

176 ÉSOPE AU PARNASSE;

Jamais pour la sagesse il n'est une ressource,
 Et des plus grands défauts souvent il est la source.
 Pouvez-vous rechercher un guide corrompu,
 Qui fait tout pour le vice, & rien pour la vertu?
 L'esprit fait que l'on brille, & le cœur fait qu'on aime,
 L'esprit ne vit qu'un tems, n'est bon que pour lui-même:
 Mais le cœur excellent, par un destin plus beau,
 Est bon pour tout le monde, & vit dans le tombeau.

É R A S T E.

Je suis tout attendri des choses que vous dites!
 Ah! que n'ai-je chez nous vos maximes écrites!
 Je les réciterois demain tout couramment!
 Cependant...

É S O P E.

Cependant, avouez franchement
 Que vous croyez encor l'esprit fort nécessaire?

É R A S T E.

Eh! mais...

É S O P E.

Allons, courage; il faut être sincère.

É R A S T E, *à part.*

Je ne puis m'expliquer. Que je suis malheureux!

(*Haut.*)

Seigneur, c'est que je suis...

É S O P E, *doucement.*

Quoi? dites.

É R A S T E.

Amoureux.

É S O P E.

Amoureux? Calmez-vous; l'amour n'est point un crime,
 Quand il a pour objet quelqu'un digne d'estime.

É R A S T E.

É R A S T E.

Oh! je n'ai, sur cela, rien à me reprocher;
Angelique est bien sage, on n'ose l'approcher:
Et puis elle est si belle!

É S O P E.

Oh! cela se devine:
Ce qu'on aime est toujours d'une beauté divine.

É R A S T E.

Mais elle a de l'esprit, & moi je n'en ai pas.
J'ai, de plus, un rival, un nommé Licidas,
Qui fait la Poësie, & cela m'inquiète:
Ne pourriez-vous m'apprendre à devenir Poëte?

É S O P E.

Il faut que je vous fasse un Conte sur ce point:
Mais écoutez-le bien, & ne l'oubliez point.

LE PIGEON AMOUREUX.

D'UNE gentille Tourterelle

Un Pigeon étoit amoureux;

D'autre part, un Serin s'égoïilloit pour elle,

Il parut au Pigeon un rival dangereux.

L'Oiseau de Canarie avoit la voix fort belle;

La musique attendrit une Beauté rebelle,

Du moins, notre Pigeon l'imaginoit ainsi.

Chaque jour le Serin disoit chanson nouvelle,

Et chaque jour aussi,

Le Pigeon maudissoit C sol ut, B fa si.

Car, hélas! le pauvret, n'avoit même avantage.

Dans son extérieur, point de belles façons,

Dans la tête point de chansons;

M

178 ÉSOPE AU PARNASSE,

Et, qui pis est encor, peu d'esprit en partage.

Près de celle qu'il adoroit,

Ses regards seulement exprimoient son hommage ;

Quelques tendres soupirs formoient tout son ramage :

Mais sur le même ton toujours il soupiroit ;

Aussi pour lui nulle espérance ,

Tandis que le Serin chantoit en assurance.

Le jour vint, cependant, qu'il fallut faire un choix.

La Tourterelle, d'un air tendre ,

Dit au Pigeon : Mon cher , je vous donne ma voix ;

Un cœur vraiment épris se fait assez entendre.

Le véritable amour s'énonce simplement ;

Quand on parle si bien , on aime foiblement.

Je préfère le cœur du Pigeon qui roucoule ,

Aux accens du Serin qui chante joliment.

En amour , le vrai bonheur roule

Beaucoup moins sur l'esprit que sur le sentiment.

É R A S T E.

Angelique fera bientôt cette nouvelle :

Puisse-t-elle , à son tour , faire la Tourterelle !

É S O P E.

Mais quel homme , en sifflant , vient nouer l'entretien ?

D'un fiéffé petit-Maître il a tout le maintien.



SCENE VIII.

ÉSOPE, VALERE.

VALERE *entre en sifflant.*

AH ! je vous trouve , enfin , mais ce n'est pas sans
peine ;

Pour vous joindre , mon cher , on se met hors d'haleine.

ÉSOPE.

On me fait trop d'honneur.

VALERE.

Eh ! brisons sur cela ,

Je suis tout décidé sur cet article-là.

Sur votre compte on fait , mon cher , on fait de reste ,

Comme l'on doit penser ; mais vous êtes modeste ,

Et je vous en estime encor plus , sur ma foi.

J'aime la modestie , & c'est mon foible , à moi.

ÉSOPE , *à part.*

Je m'en apperçois bien.

VALERE.

Oui , j'ai l'ame ravie

De vous entretenir ; car ma plus forte envie

Fut toujours de vous voir avec moi de moitié ,

Dans une liaison d'estime & d'amitié.

ÉSOPE.

Vous m'honorez beaucoup...

V A L E R E.

Que dites-vous encore?

Parbleu, je compte bien que c'est moi que j'honore :
 Comment! chez Apollon, votre maître & le mien ,
 Vous êtes, m'a-t-on dit, fort bien, du dernier bien.
 D'abord , il vous a mis dans la première classe ,
 Et je l'approuve fort.

É S O P E.

Épargnez-moi , de grace.

V A L E R E.

Si bien donc qu'en dépit de tous autres Censeurs,
 Vous allez réformer les neuf savantes Sœurs ?
 Vous avez , sur ce point, liberté toute entière ?
 Voilà de quoi fronder, & belle est la matière!
 Le beau champ à courir ! Car, soit dit entre nous,
 Tout , dans le docte Empire , est sans dessus dessous.
 Le Spectateur va-t-il à quelque Tragédie :
 Il y rit. Passe-t-il à quelque Comédie :
 Il y pleure. Ajoûtez cent mille autres travers,
 Qui mettent , chaque jour , la Raison à l'envers.
 Tirez, morbleu , tirez sur tous les ridicules ;
 Faites-leur avaler ces amères pilules ,
 Que l'on nomme Brocards , Épigrammes, Bons-mots,
 Et purgez l'univers des sottises & des fots.
 J'aime à les voir dauber.

É S O P E.

La sottise est risible :

Ce n'est jamais qu'aux fots qu'elle devient nuisible ;
 Mais d'un vice odieux un mortel infecté,
 Porte le mauvais air dans la Société.

Rions du ridicule , & pleurons sur le vice.
 Je croirois donc, Monsieur, rendre un plus grand service,
 (Si pour en rendre ici j'étois assez heureux ,)
 En frondant les abus communs & dangereux ,
 Qu'en faisant remarquer de légères folies ,
 Par qui les bonnes mœurs ne sont point avilies :
 Il est moins glorieux de se voir le vainqueur
 Des défauts de l'esprit, que des vices du cœur.

V A L E R E.

Fort bien. Oh ça ! je vois que vous êtes un homme
 De grand sens, de bon goût ; c'est pourquoi je vous salue,
 En qualité d'ami , de dire désormais
 Votre avis sur mes vers , & ne flattez jamais.
 Vous paroîtez surpris d'entendre ce langage :
 Un homme tel que moi faiseur de Vers ! je gage
 Que de me voir Auteur vous êtes étonné ?
 A ma taille , à mon air , l'auriez-vous deviné ?
 Non ; je m'en doute bien , je suis un phénomène ;
 Un Poëte vulgaire autrement se démène :
 Il est gauche , il est lourd , il se présente mal ;
 Tant en gros qu'en détail , c'est un franc animal.
 Son air gai n'est jamais qu'un agrément postiche.
 Accroché par la Rime , ou bien par l'Hémistiche ,
 Il ne donne le jour à ses productions ,
 Qu'au milieu des douleurs & des contorsions.
 Ce qu'il arrache , enfin , au travail , aux grimaces ,
 Je l'obtiens des Plaisirs , des Jeux , des Ris , des Graces ;
 Et par de jolis vers , fruits de ma belle humeur ,
 J'enrichis le Public , & jamais l'Imprimeur.

É S O P E.

Et dans quel genre encor s'exerce votre Muse ?

V A L E R E.

Elle choisit toujours un sujet qui l'amuse.
 Quand on voit le grand monde, on est bientôt instruit
 Des plaisans incidens que le hazard produit.
 Dès qu'une nouveauté s'empare de la ville,
 Je mets en jeu le Conte, ou bien le Vaudeville ;
 Je saisis l'Anecdote encor dans le berceau,
 Je la brode, la rime, & j'en fais un morceau
 Qui circule, qui prend, & que chacun s'arrache ;
 Malgré moi, le génie y pose mon attache.
 J'aime quand le sujet est tant soit peu gaillard,
 Et lorsque la pudeur joue... à Colin-maillard ;
 J'ai toujours, au besoin, la phrase générale,
 Et je place à propos deux couches de morale.
 La peste ! je fais trop qu'il faut...

É S O P E.

Contes en l'air.

La morale est obscure, & l'équivoque est clair.
 Croyez-moi, choisissez, si vous voulez écrire,
 Un genre plus louable, & qui vous fasse lire.

V A L E R E.

Par une fine gaze, on remédie à tout.

É S O P E.

J'ai le foible, Monsieur, d'être d'un autre goût.
 A quoi bon votre gaze ? il faudroit mieux, je pense,
 De toute draperie épargner la dépense,
 En prenant des sujets qui pussent s'en passer,
 Et laissant à l'écart ceux qui peuvent blesser.

V A L E R E.

Vous êtes ennemi du galant badinage ;
 Cet article, en effet, ne sied bien qu'à mon âge :

Mais au vôtre, l'on est caustique & sérieux ;
Cherchons donc un morceau qui vous conviendra mieux.

(*Il tire un papier.*)

É S O P E.

Et c'est ?

V A L E R E.

Une Épigramme. Eh bien ! je vous attrappe ;
Vous allez, j'en suis sûr, mon cher, mordre à la grappe ;

É S O P E.

Écoutez, c'est selon ; il est de ces morceaux
Dont on doit faire cas, quand ils sont généraux.

V A L E R E.

Généraux ? Eh si donc ! de pareilles critiques
N'auroient nul sel. Qui dit Vers épigrammatiques ;
Dit assez clairement, qu'il faut que chaque trait
Désigne le faquin dont on fait le portrait.

É S O P E.

La critique, si-tôt qu'on la rend personnelle,
Cesse d'être instructive, & devient criminelle.
Mais il est bon, Monsieur, que je sois éclairci....

V A L E R E.

Motus ! c'est contre un Grand que j'ai fait celle-ci.

É S O P E.

Contre un Grand !... Vous jouez, par cette folle audace,
A vous perdre, Monsieur, sans orner le Parnasse.
J'ai toujours entendu qu'un Auteur circonspect
Doit porter dans ses vers un sincère respect
Aux Dieux, aux Rois, aux Grands, aux Belles, à lui-même.

184 ÉSOPE AU PARNASSE,

V A L E R E.

Maxime de poltron.

É S O P E.

Chacun a son système.

V A L E R E.

Mais le vôtre est mauvais, mon cher, & très-mauvais :
Et vous n'irez pas loin.

É S O P E.

Je ne fais où je vais ;

Car tout homme, ici-bas, sur son fort ne voit goutte :
Mais je crains moins que vous de broncher sur la route.
Sans la Raïson, Monsieur, loin de nous éclairer,
L'esprit le plus brillant sert à nous égarer.
Ne vaudroit-il pas mieux avoir moins de génie ?...

V A L E R E.

J'allois faire du vôtre une estime infinie ;
Mais, parbleu, j'en rabats quinze & bisque.

É S O P E.

Fort bien ;

Vous pouvez tout m'ôter sans que j'y perde rien.
Mais auriez-vous le tems d'écouter une Fable ?

V A L E R E.

Oui-dà ; c'est Vers pour Vers, & le troc est faisable.

É S O P E.

Vous n'y trouverez point de ces termes gaillards,
Dont vous enjolivez vos Contes égrillards ;
Ni de ces traits mordans que, dans votre critique,
Un esprit médifant donne pour sel attique ;
Mais vous y trouverez, j'ose au moins m'en flatter,
Un vrai dont le piquant instruit sans insulter.

L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE.

DÈs le matin , sur une Rose

Brillante , fraîchement éclosé ,

Ornement de la terre , & vrai présent du ciel ,

Dame Abeille trouva Demoiselle Araignée :

Notre Ouvrière en fil ne fut point épargnée

Par la Fabricante de miel.

De quel droit oses-tu te loger sur mes terres ,

Dit l'Abeille en courroux ? Ton soufflé empoisonné

Souille l'émail de nos Parterres ,

Et de nos fleurs , par toi , le teint est profané...

Je te trouve plaisante ! Est-ce là ton affaire ?

Toi-même , en ce Jardin , dis-moi , que viens-tu faire ?

Répondit fièrement l'Insecte venimeux ;

Est-ce pour toi seule que Flore

A pris soin de les faire éclore ,

Ces fleurs ? Et ton mérite est-il donc si fameux ,

Qu'il doive m'éloigner... Je t'entends , dit l'Abeille ,

Sur le Lys éclatant , sur la Rose vermeille ,

Tu prétends , à ce que je voi ,

Avoir le même droit que moi.

Fais-en donc un meilleur usage ,

Ou je te chasse avec raison.

La fleur produit le miel dans la bouche du Sage ;

Mais dans celle du Fou , son suc est un poison.

L'Art de la Poésie est un Art admirable ,

Et qui peut réunir l'utile & l'agréable.

Mais vous le profanez , & cette belle fleur ,

Dont on vante en tous lieux le parfum , la couleur ,

186 ÉSOPE AU PARNASSE,

Devient, entre vos mains, une plante funeste,
Et sa flatteuse odeur, un poison qu'on déteste.

V A L E R E.

Ce morceau-là, vraiment, est travaillé, poli,
Et j'y vois de quoi faire un Conte fort joli;
Mais il est sérieux & froid jusqu'à la glace :
Je le réchaufferois, mon cher, à votre place.
On devient insipide avec trop de raison :
Notre esprit est si sot quand il est en prison !

É S O P E.

Oui ; mais lorsqu'il est libre, il n'a qu'un pas à faire
Pour être libertin.

V A L E R E.

Oh ! c'est une autre affaire.
Je n'approuve pas, moi, qu'il soit un libertin ;
Je le veux seulement badin, vif & mutin.
Il est certains détours, pour cela, qu'il faut prendre :
Vous ignorez cet art, & je veux vous l'apprendre.
Venez me voir. Adieu ; je m'enfuis promptement,
Car je sens que le froid me gagne en ce moment.

(*Valere sort, en chantant : Revenez, revenez,
liberté charmante.*)

É S O P E.

Je lui pardonnerois sa folle étourderie,
S'il avoit plus de mœurs, & moins d'effronterie.



SCÈNE DERNIÈRE.

APOLLON, ÉSOPE, LA RAISON,
LA RIME.

APOLLON, *s'adressant à la Raison & à la Rime.*

NE parlons plus de rien : les éclaircissemens
Sont trop souvent l'écueil des raccommodemens :
Ne songez désormais qu'à vivre bien ensemble.

(*A Ésope.*)

Que ne te dois-je pas ! C'est toi qui les rassembles ;
Cher Ésope !

É S O P E.

Ah ! Seigneur, l'honneur vous en est dû.
Sans votre auguste appui, m'auroit-on entendu ?

L A R I M E , *à la Raison.*

Ainsi, vous songerez à devenir aimable ?

L A R A I S O N , *à la Rime.*

Et vous me promettez d'être plus raisonnable ?

É S O P E.

La Raison doit aimer tout ce qui peut l'orner,
Et la Rime a besoin d'apprendre à raisonner.

188 ÉSOPE AU PARNASSE,

LA RIME, *embrassant la Raison.*

Dans cet embrassement, dont la douceur nous lie,
Étouffons votre flegme, ainsi que ma folie.

LA RAISON.

J'y consens; & les Jeux, que j'avois exilés,
Par mon ordre, en ces lieux, vont être rappelés.

LA RIME.

A ce cadeau, je vois que vous êtes changée;
Car la Danse, par vous, étoit fort négligée.

APOLLON.

Les plaisirs & les jeux font ici de saison,
Quand on y voit la Rime unie à la Raison.

F I N.



DIVERTISSEMENT.

A I R.

SANS la Raïson ,
Sans cette agréable maitresse ,
La plus douce allégresse
N'est qu'une fatale ivresse ;
Et le moindre chagrin, un funeste poison.
Mais loin d'ici la Raïson qui nous gêne
Dans nos plus innocens delirs ;
Elle doit être la Reine ,
Et non le Tyran des plaisirs.



VAUDEVILLE.

I.

IL est une aimable Folie
 Qu'on peut écouter ,
 Par qui la Sageſſe embellie
 Se fait mieux goûter.
 Malheur à qui nous fait un crime
 D'un Madrigal , d'une Chanſon :
 Celui qui dédaigne la Rime ,
 Ne connoît guères la Raiſon.

I I.

LUCILE aimoit le jeune Alcandre ;
 Plumet indigent :
 On la marie au vieux Nicandre ;
 Pourquoi ? Pour l'argent.
 Pour l'épouſe , quel voiſinage !
 Pour l'époux , quelle liaiſon !
 Ils vont ſ'accorder en ménage ,
 Comme la Rime & la Raiſon.

I I I.

PAR une triſte deſtinée ,
 Deux cœurs amoureux ;
 A peine unis par l'hyménée ,
 Ceſſent d'être heureux :

C'est que, ne rimant plus ensemble,
Deux époux sont comme en prison,
Lorsque le nœud qui les rassemble
N'est formé que par la Raison.

I V.

AH! morbleu, la fotte manie
Que celle des Vers!
Elle met, en cérémonie,
La tête à l'envers.
De l'art d'écrire à l'art de boire,
Est-il quelque comparaïson?
Quand je dis: Verse à moi, Grégoire,
J'unis la Rime & la Raison.

V.

UN jour le rusé Timarette
Sut, pour un bouquet,
Attirer l'innocente Annette
Au fond d'un bosquet.
J'ignore tout ce qu'ils se dirent;
Mais, malgré cette trahison,
Je soupçonne qu'ils s'entendirent
Mieux que la Rime & la Raison.

V I.

JE ris quand je vois une mère,
Dans un jeune cœur,

192 ÉSOPE AU PARNASSE, COM.

Opposer la sagesse amère
A mon air vainqueur.
Eh ! songez, mères de famille ,
Songez qu'il est une saison
Où le cœur d'une pauvre fille
N'entend ni Rime ni Raïson.

V I I.

POUR inspirer de bons Ouvrages,
Sages Spectateurs,
Encouragez par vos suffrages
Nos jeunes Auteurs.
Celui qui par ma voix s'exprime,
Du Public attend sa leçon ;
C'est nous qui vous donnons la Rime ;
Mais vous nous donnez la Raïson.

Fin du Divertissement.



RÉPONSE

R É P O N S E

D E

MONSIEUR PESSELIER,

A l'Auteur de la Lettre du POUR
& CONTRE,*Sur la Comédie d'ÉSOPE AUPARNASSE.*

MONSIEUR,

J E ne méritois point la peine que vous avez prise d'extraire ma Pièce avec attention, & la bonté que vous avez eu de m'en faire remarquer les défauts, si je ne vous en faisois aujourd'hui mes sincères remerciemens. J'étois déjà disposé à vous écouter comme Homme de Lettres : le titre d'*Ami* que vous voulez bien prendre avec moi, & que je voudrois pouvoir mériter, augmente encore ma confiance & ma docilité. Permettez néanmoins que je vous fasse quelques observations ; je vous supplie de les envisager moins comme une justification dans les formes des endroits que vous critiquez, que comme des éclaircissemens qui pourront les faire trouver plus supportables.

N

Je vous avouerai d'abord mon erreur, au sujet du titre de la Pièce ; j'ai cru l'avoir rempli. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'autres choses à dire , pour la Réforme du *Parnasse* , mais toutes n'auroient pas été *théâtrales*. Je doute , par exemple , que les *Arts* & les *Sciences* , (j'entends , comme vous , ceux qui les professent & qui les cultivent ;) je doute , dis-je , que de pareils objets eussent pu figurer agréablement sur la Scène ; les Personnages que vous m'indiquez auroient , peut-être , fourni d'excellens Dialogues ; mais auroient - ils produit des Scènes intéressantes pour tout le monde ? D'ailleurs , daignez faire attention , Monsieur , que je n'ai saisi que le côté *Moral* du *Parnasse* , & que je n'ai point eu en vûe le côté *Littéraire*. Plusieurs personnes croyoient que ma Pièce seroit une censure des Ouvrages du tems ; la matière eût fourni suffisamment , & j'y aurois gagné , en un sens : mais , toutes réflexions faites , j'ai cru que l'on me feroit bon gré de m'attacher à la critique des mœurs , préférablement à celle des Ouvrages d'esprit , par la raison qu'Ésope dit lui-même au petit-Maitre Auteur ;

Qu'il est moins glorieux de se voir le vainqueur

Des défauts de l'Esprit , que des vices du Cœur.

J'ai senti comme vous , Monsieur , les inconvéniens de l'allégorie que j'ai employée pour lier , en quelque façon , les Scènes de ma Pièce ; mais je vous avoue que mon imagination ne m'ayant malheureusement rien fourni de mieux , j'ai cru devoir en faire usage , plutôt que d'offrir au Public des Scènes absolument détachées , une Pièce sans *Dénouement* : car , à tout prendre , on peut donner ce nom à la réconciliation de la *Rime* & de la *Raison*.

Je ne passerai pas si facilement condamnation sur la

Scène de la jeune Veuve ; pardonnez-moi , Monsieur , cette petite résistance , ne fût-ce qu'en faveur de ce Sexe aimable , qu'à mon âge (comme vous le dites fort bien) on ménage avec une attention toute particulière. Eh ! quel est le tems où l'on ne cherche point à le mettre dans son parti ? Cette Scène est du ressort d'*Ésope au Parnasse* , dans un siècle

Où le Sexe , au Parnasse , a fourni des *Saphos* :

Je me félicite d'avoir su intéresser pour quelque chose les Dames , à une Pièce dont le titre seul pouvoit les rebuter.

A l'égard de la Scène de *Trotenville* , à l'exception de la tirade que vous adoptez vous-même , elle n'a jamais été de mon goût. Je l'aurois traitée plus noblement , s'il n'eût fallu jeter du Comique dans une Pièce déjà trop sérieuse par elle-même. J'étois , d'ailleurs , obligé d'obéir aux circonstances. Ma Pièce a été jouée dans une saison qui exigeoit certains ménagemens pour les Acteurs que j'avois à placer. J'en perdois un excellent dans son genre , sans la Scène de *Trotenville* , le seul Rôle qui pût lui convenir. Il faut économiser dans un tems d'adversité.

Je dirois les mêmes choses en faveur de la Scène du *Libraire* , si je pouvois convenir qu'elle ait été capable de faire tort à la Pièce , avec le *tour ingénieux* que vous voulez bien lui prêter.

La Scène du jeune homme qui demande de l'esprit , entroit naturellement dans le plan moral que je m'étois tracé , puisque de votre aveu , Monsieur , *elle amène l'occasion d'établir la prééminence que le Cœur a sur l'Esprit.*

Au surplus , Monsieur , sans adopter dans toute leur étendue les éloges dont vous honorez ce petit Ouvrage , je souscris avec plaisir à la critique que vous en faites , loin de la trouver trop sévère. Je n'ai à me plaindre , que de n'être point en état de faire oublier , par de meilleurs Écrits , les fautes que vous me reprochez avec autant de justesse que d'indulgence. C'est en m'efforçant de mettre vos conseils à profit , que je veux prouver combien j'en suis reconnoissant. Mais comme vous m'avez obligé publiquement , permettez que votre Feuille instruisse le Public de ma sincère reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être très-sincèrement ,

MONSIEUR ,

Votre , &c.



R É P O N S E

DE L'AUTEUR

D'ÉSOPE AU PARNASSE,

*A la Lettre que Madame la Marquise Du *** a
écrite au sujet de cette Pièce, à une de ses Amies.*

MADAME,

QUE je fais bon gré à votre Amie , de la petite infidélité qu'elle vous a faite , en publiant votre Lettre , puisqu'elle m'a procuré le plaisir de la lire , & d'en profiter.

Vous avez pu juger , Madame , par la troisième Scène de cette Pièce , combien je fais cas du suffrage & de la censure de votre Sexe. En effet ,

« Quelle est de chaque Auteur la principale affaire ?

» De vous faire approuver les fruits de leurs travaux.

» C'est vous qui nous aidez à vaincre nos rivaux ».

Je vous avoue néanmoins que votre Lettre m'a embarrassé. Vous m'avez paru d'abord décidée contre la Pièce : mais ce n'étoit point sans quelque retour en ma faveur , puisque je vous ai vu ensuite prodiguer à l'Ouvrage & à l'Auteur , des éloges qu'ils ne méritent ni l'un ni l'autre.

N iij

Vous ne trouvez point assez de *Comique* dans *Ésope au Parnasse*. Disons mieux ; vous n'en trouvez point du tout. J'avoue qu'il n'offre point celui des situations, ni celui des plaisanteries qui font rire par éclats ; mais ce *Comique* est-il le seul qui soit de mise ? Celui qui fait rire l'esprit, n'est-il pas, à beaucoup d'égards, préférable à l'autre ?

Je ne croirai jamais, Madame, que vous ayez pu vous étonner un seul instant du Personnage d'*Ésope* débitant des *Fables* sur le Théâtre François. Pouvoit-il y faire autre chose ? & n'étois-je pas suffisamment autorisé par l'exemple d'*Ésope à la Ville* & d'*Ésope à la Cour*, de M. Bourfaut, que j'aurois voulu pouvoir imiter en tout, comme je le témoigne moi-même par ces Vers de la première Scène ?

Je recevois alors d'un plus heureux génie ,

Des secours que le ciel aujourd'hui me dénie.

Un jeune homme (Érasme) sans monde , sans expérience , qui croit les Vers indispensables pour les Amans, n'étoit-il pas du ressort d'*Ésope au Parnasse* ? Et puis-je me repentir d'y avoir fait entrer une Scène qui a principalement fait envisager en moi les bons *sentimens* que vous daignez, Madame, y remarquer ? J'ai cru m'appercevoir, d'ailleurs, que cette Scène intéressoit également l'un & l'autre Sexe ; ferez-vous la seule personne qui la désapprouve ? Eh ! si quelqu'un avoit à la critiquer, falloit-il que ce fût une Dame ! La Fable du *Pigeon* décide le contraire.

Enfin, Madame, vous refusez impitoyablement à ma Pièce le titre de *Comédie*. Je ne chicanerai point sur les termes : nommez-la comme il vous plaira, pourvu qu'elle ait le bonheur de vous plaire, & que le Public veuille bien lui accorder ses suffrages. On m'a fait la même objection lors de l'*École du Temps* *. J'y ai

* Voyez la Lettre critique & ma Réponse, dans la deuxième Édition de cette Pièce.

répondu de mon mieux, d'après *M. de Boissy*, que vous louez, Madame, avec tant de raison. Il a essuyé le même reproche sur ses Pièces épisodiques, auxquelles il a cru pouvoir donner le titre de *Comédies*. Je n'ai donc rien innové en ce genre.

Je reconnois, avec vous, que ce n'est pas le meilleur, à beaucoup près. Je conviens aussi, du fond du cœur, que je ne possède point les talens aimables & brillans qui ont fait réussir *M. de Boissy*; mais remarquez, s'il vous plaît, Madame, que les *Anecdotes* dont cet ingénieux Auteur a si bien su faire usage dans ses Pièces *Épisodi-Allégoriques*, (comme vous les nommez) en ont rendu la réussite encore plus éclatante; j'ai suivi d'autres idées. Mon plan n'étant que de saisir le côté *Moral* du Parnasse, je me suis abstenu des Scènes que l'on nomme *Vaudevilles*, & qui jettent dans ces sortes de Pièces, cette vivacité, cet enjouement, que vous desirez dans la mienne.

Vous observez judicieusement, Madame, que ce mauvais genre de *Comédies* (passez-moi le dernier mot) a été imaginé par la paresse & par l'indigence des Auteurs. Voilà mon portrait en deux mots, &, peut-être aussi, mon apologie. Oui, Madame, je suis cet Auteur *Pareffeux*, que les difficultés d'une intrigue ont souvent rebuté. Je suis cet Auteur *Indigent*, qui, manquant de ressource, se sauve comme il peut. Ajoutez à cela un peu de prudence, qui m'a retenu jusqu'à présent dans une sphère plus commode & plus convenable à la portée de mon imagination. Il faut savoir essayer son vol, & ne pas le mesurer toujours à son ambition.

Au surplus, sachez-vous bien, Madame, que, sur votre parole, on va me prendre pour un *Novateur*, qui veut anéantir le goût de la *bonne Comédie*; &, en vérité, c'est, en tout sens, me rendre un fort mauvais office. D'un côté, le Rôle que vous me prêtez n'est point dans mon sentiment; & de l'autre, il faudroit un meilleur Acteur que moi pour faire valoir un si mauvais Personnage. Trouvez bon, que je me renferme dans ce qui

me regarde , fans jamais ofer lever fur la Scène l'étendard de la fédition.

J'aurois mieux aimé , à vous dire le vrai , que votre attention pour moi se fût tournée du côté des fautes de détail , que vous avez , dites-vous , remarquées dans ma Pièce. Permettez que je vous dife qu'il y a de votre part un peu de cruauté , de ne me point indiquer les *Pensées fausses* qui font dans *Ésope au Parnasse* : vous m'abandonnez précifément où votre fecours me feroit le plus effentiel. Mais je vous dois toujours beaucoup , puifque vous avez la bonté de me rendre justice fur le feul point dont je fois jaloux. Ce font les *sentimens* : c'est la feule efpece de louanges que j'ai toujours ambitionnée.

L'indulgence que vous avez pour la foibleffe de mon âge & de mes talens , vous en fait concevoir une idée que je voudrois pouvoir réalifer un jour. A tout hazard , j'accepte l'augure ; puiffe-t-il s'accomplir ! Vous , Madame , foyez la Mufe à qui j'aurai dû une fi bonne infpiration !

J'ai l'honneur d'être très-refpectueufement ,

MADAME ,

Votre très-humble , &c.



L' A B U S

D E S

T A L E N S ,

C O M É D I E

En un Acte , en Prose.



AVERTISSEMENT.

ON a loué dans cette Pièce les intentions de l'Auteur ; mais l'Ouvrage ayant paru trop sérieux pour une petite Comédie , celle-ci n'a pu être représentée : on n'a pas cru que ce fût une raison de la supprimer entièrement , dans un siècle où l'abus des talens de l'esprit n'est malheureusement que trop commun.





ACTEURS.

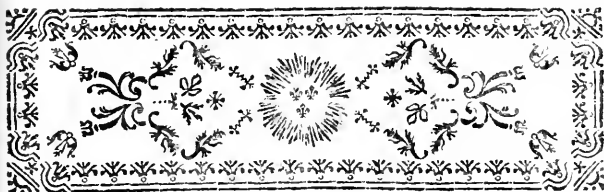
ÉMILIE, jeune Veuve.

MONCADE, }
ALCIPE, } Amans d'Émilie.

NÉRINE, Suivante d'Émilie.

PASQUIN, Valet de Moncade.

La Scène est chez Émilie.



L'ABUS
DES
TALENS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ALCIPE, NÉRINE.

ALCIPE.

UI, Nérine, c'en est fait ; j'ai pris mon
parti ; je me retire.

NÉRINE.



Quoi ! sans avoir encore parlé de votre
amour ! Y pensez-vous, Monsieur ? Eh ! que dira-t-on
de vous & de moi ? de vous , en voyant que vous quit-
tez la partie ; de moi , sachant que j'aurois pu vous en
empêcher ?

206 L'ABUS DES TALENS,

A L C I P E.

Eh ! de quelle façon , Nérine ? Émilie n'est-elle pas déterminée à préférer mon rival ?

N É R I N E.

Ma Maitresse est veuve ; vous êtes libre ; vous l'aimez : votre âge , votre naissance , votre bien lui conviennent. Il faut que cette affaire-là se fasse , ou je renonce à en faire jamais de bonnes.

A L C I P E.

Je te suis obligé de ton zèle , quoiqu'il me devienne inutile.

N É R I N E.

Il ne le fera pas.

A L C I P E.

Moncade l'emportera. On ne le voit point ici depuis quelques jours ; Émilie s'en attriste. Il reparoîtra ; son retour remettra la joie dans le cœur de ta Maitresse , & leur union ne tardera point à se terminer.

N É R I N E.

Il est vrai que la prévention d'Émilie pour ce jeune homme-là , a quelque chose de surprenant.

A L C I P E.

Pourquoi donc ? elle n'a rien qui m'étonne. Moncade a de l'esprit , des talens , de la figure ; il est aimable , en un mot , & fait pour être aimé.

N É R I N E.

Son éloge est plaissant dans votre bouche !

ALCIPE.

Je ne me dissimule point qu'il est né pour plaire. C'est un de nos Poètes les plus agréables ; & sa Prose est telle , qu'elle ne déshonore point les Vers qu'il publie : il a l'air aisé , le ton du monde ; en faut-il davantage pour réussir ?

NÉRINE.

Je conviens avec vous qu'il est d'un extérieur séduisant ; mais le cœur est plus essentiel. Que savez-vous du sien ? Il a beaucoup d'esprit ; ses talens sont décidés , sont connus , je l'avoue ; mais quel usage fait-il de tout cela ? On raconte là-dessus d'étranges choses ; & cette partie de sa renommée n'est pas celle qui lui fait le plus d'honneur.

ALCIPE.

On est sujet , à son âge , à donner dans bien des égaremens : les talens même y contribuent ; & rien n'est si commun , quand on est jeune , que d'abuser des meilleures choses ; mais c'est aussi l'âge que l'on excuse le plus volontiers.

NÉRINE.

Vous avez beau dire , il faut que ma Maîtresse soit enforcélée ; Moncade ne lui convient en aucune façon : il n'a point d'état , il ne veut point en prendre. Qu'est-il dans le monde ? que fera-t-elle en l'épousant ?

ALCIPE.

Heureuse , à ce qu'elle imagine ; & , dans ces sortes de cas , l'imagination n'a pas de peine à nous déterminer. Va , crois-moi , Moncade amoureux d'Émilie , &

für d'être aimé d'elle , n'a pas besoin d'autre appui. La plupart des fociétés fe foucient peu qu'on les inftruiſe , elles veulent être amufées : Moncade ne cherche qu'à leur plaie , il réuſſit ; fon ſuccès eſt dans les règles. Nous autres gens obſcurs , que l'on appelle Philoſophes, ou , pour mieux dire , nous autres hommes ſinguliers , qui ſommes aſſez fots pour nous en tenir au bon ſens , aux bonnes mœurs , à la droite raiſon , qu'attendons-nous ? de l'eſtime : on nous en accorde ; nous n'avons rien à prétendre au-delà. Nous ennuyons : c'eſt notre faute , on nous en punit ; nous n'avons rien à répliquer. Je me le ſuis dit très-férieuſement à moi-même ; & je laiſſe auprès d'Émilie quelqu'un qui lui convient beaucoup mieux que moi.

N É R I N E.

Mais ce départ eſt un peu bruſque , ne vous déplaife. Ne verrez-vous point Émilie , ne fût-ce que pour faire vos adieux ?

A L C I P E.

Les voici.

N É R I N E.

Dans une lettre ! & quelle lettre encore ! quel papier ! ſans deſſins , ſans enluminures ! Ah ! Monſieur , vous traitez la mode bien cavalièrement , & vous êtes bien grand pour le fiècle des colifichets.

A L C I P E.

Dis celui des agrémens ; mais j'ai le malheur de les prendre pour des extravagances. Pour mettre ici des bornes à la mienne , je prends congé d'Émilie , & j'ai réſolu....

NÉRINE.

NÉRINE.

Et moi, je veux que vous demeuriez ; j'ai quelque espérance de révolution. Au fond, ma Maitresse est raisonnable ; elle n'aime Moncade que parce qu'elle le croit digne d'estime : on en publie des choses très-différentes ; il n'est question que de le faire voir méfessimable, il cessera d'être aimé. Prenez patience encore quelque tems ; ce qui n'est qu'une illusion ne sauroit toujours durer.

ALCIPE.

Je demeure donc, puisque tu le veux ; je ne désespère point, en effet, qu'Émilie ne se défabuse. Peut-être même y contribuerois-je efficacement, si Moncade n'étoit point mon rival ; mais dans la position où je me trouve vis-à-vis de lui, si je ne l'excuse point, je dois être, du moins, le dernier à l'accuser.

NÉRINE.

Voici son domestique ; il m'aime assez pour nous donner bien des éclaircissemens. Reprenez votre billet, & retirez-vous.

ALCIPE.

Adieu donc : je retarde encore mon départ, puisque tu le veux.



SCENE II.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

BON JOUR, Nérine ; bon jour, ma chère enfant...

NÉRINE.

Bon jour, Pasquin, bon jour.

PASQUIN.

Il me semble , ma reine , qu'il n'y a guères moins d'un siècle que nous ne nous sommes vus ; qu'en pensez-vous ?

NÉRINE.

Que Mons Pasquin calcule obligeamment : car , si j'ai bonne mémoire , il n'y a pas , au plus , quatre jours qu'il est venu me faire à-peu-près le même compliment.

PASQUIN.

Ma foi , c'est que , lorsqu'on aime bien , l'absence est un mal toujours trop long en général , & la tienne en particulier est diablement difficile à supporter.

NÉRINE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Comment donc ?

N É R I N E.

Je te crois sur ta parole , n'es-tu pas content ?

P A S Q U I N.

Vaille que vaille ; je doute que tu pusses rencontrer mieux que moi. Mon Maître épouse ta Maitresse ; & , dans l'ordre , il convient que nous suivions leur exemple.

N É R I N E.

Rien n'est mieux arrangé. Mais , à propos de ton Maître , c'est lui , ce me semble , qui n'est pas venu depuis long-tems.

P A S Q U I N.

Que dis-tu ? je l'accompagnois il y a quatre jours.

N É R I N E.

N'importe. Je calcule à présent au nom d'Émilie ; son cœur n'a pas trouvé son compte à cet éloignement.

P A S Q U I N.

Que veux-tu ? les gens d'un certain mérite sont obligés de circuler dans le monde ; il ne leur est guères permis de demeurer en place. Le cœur n'a point de part à tout cela , l'esprit seul en est la cause : on en a , il prend ; les cercles se le disputent , on ne fait auquel entendre ; & c'est un personnage fort embarrassant. Voilà celui de Moncade ; les femmes se l'arrachent : Orphise le desire ; Hortense le regrette ; ta Maitresse seule a trouvé le secret de se l'attacher tout de bon.

N É R I N E.

Pourquoi donc est-il plusieurs jours sans la voir , sans lui écrire , & cela , sur le point de l'épouser ?

O ij

212 L'ABUS DES TALENS,

PASQUIN, *embarrassé.*

(*Apart.*) Dirai-je ce dont est question?.... Non.
(*Haut.*) Je t'en ai dit les raisons.

NÉRINE, *finement.*

Hom!... j'ai quelque soupçon que tu caches les véritables.

PASQUIN.

Quelle idée!

NÉRINE, *froidement.*

A la bonne heure.

PASQUIN.

Mais, si réellement notre petite absence est un secret, dois-je te le révéler?

NÉRINE.

Rien ne feroit plus injuste que de l'exiger. Adieu, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Où vas-tu donc? ... Nous avons quelque chose à régler ensemble... Tu fais combien je t'aime; ignorerai-je encore long-tems si je puis compter sur toi?

NÉRINE.

Si c'est un secret, dois-je te le dire?

PASQUIN.

Ah! friponne, je t'entends. Quel est sur nous le pouvoir des femmes! celle-ci me feroit, je crois, déclarer toute une conjuration.

NÉRINE.

Allons, finis.

PASQUIN.

Je te dirai donc...

NÉRINE.

Achève...

PASQUIN.

Non pas, de par tous les diables; je crains trop...

NÉRINE.

Adieu donc.

PASQUIN.

Attends... Promets, du moins, de me dédommager.

NÉRINE.

Finis, ou je te quitte.

PASQUIN.

Eh bien donc! mon Maître...

NÉRINE.

Après...

PASQUIN.

S'est battu.

NÉRINE.

Que dis-tu là?

PASQUIN.

Et même il a reçu dans le bras une légère blessure.

NÉRINE.

Sais-tu pour quel sujet?

PASQUIN.

Non pas autrement.

N É R I N E.

N'étois-tu pas témoin ? ...

P A S Q U I N.

Je ne fers jamais de second ; je ne me bats que pour mon compte.

N É R I N E.

Le poltron ! ... Mais , encore , comment la chose est-elle arrivée ? ...

P A S Q U I N.

C'est , je pense , à l'occasion de quelques Vers de je ne fais quelle chanson , dont il ne favoit pas bien l'air , ou dont les paroles ont déplu : en un mot , il y a de la Poésie dans cette affaire-là.

N É R I N E.

Ton Maître s'en fait là de belles !

P A S Q U I N.

Entre nous , il est un peu malin ; & je crains quelquefois que cela ne me porte malheur par contre-coup.

N É R I N E.

Écoute ! on trembleroit à moins... (*A part.*) Chut ! nous pourrions faire usage de tout ceci.

P A S Q U I N.

Il vient encore , tout récemment , de faire imprimer je ne fais quelle diable d'histoire , qui est drôle , mais qui ne dit rien de bon.

NÉRINE.

Oui-dà !

PASQUIN.

Mais je dois parler à ta Maitresse de la part de Moncade : est-elle visible ?

NÉRINE.

La voici.

SCÈNE III.

ÉMILIE, NÉRINE, PASQUIN.

ÉMILIE, qui entre en rêvant.

L'ABSENCE de Moncade commence à m'inquiéter : elle n'est pas naturelle , après l'assiduité qu'il a témoignée ; & je veux absolument... Mais , que vois-je ? c'est Pasquin...

PASQUIN.

Oui, Madame ; à votre très-humble service.

ÉMILIE.

Et ton Maître ?

PASQUIN.

Il compte avoir aujourd'hui , Madame , l'honneur de vous faire sa cour , & je venois favoir...

ÉMILIE.

Dis-lui que je l'attends.

Oiv

216 L'ABUS DES TALENS,

P A S Q U I N.

Je cours le lui annoncer. Adieu, Nérine. (*Bas.*) Garde-toi bien de rien dire.

N É R I N E.

Tu as bien parlé, toi.

P A S Q U I N , *en sortant.*

Ah ! la chienne !



S C E N E I V.

É M I L I E , N É R I N E.

É M I L I E.

QUEL est donc ce mystère ?

N É R I N E.

Ce n'est presque rien , Madame.

É M I L I E.

Je t'ordonne de t'expliquer. Seroit-il arrivé quelque chose à Moncade ?

N É R I N E.

Eh bien ! Madame , il est vrai ; mais rassurez-vous , c'est une bagatelle ; Moncade s'est battu...

É M I L I E.

Qu'entends-je ?

N É R I N E.

Rien n'est plus certain : il a même été blessé , mais légèrement.

É M I L I E.

J'avois un pressentiment de ce qui m'arrive aujourd'hui , je m'inquiétois avec raison de son absence. Mais dit-on pour quel sujet ? ...

N É R I N E.

Pour deux choses , Madame ; l'une vraie , l'autre fausse : on aura soin de vous taire l'une , & de vous dire l'autre.

É M I L I E.

Comment ?

N É R I N E.

Oui , Moncade ne manquera pas de vous prétexter une affaire d'honneur ; & le fait est , qu'il est question d'une chose qui ne lui en fait guères , puisqu'il s'est battu pour un méchant Vaudeville qu'il s'est avisé de faire contre une femme de qualité , dont le mari partage l'aventure ; & ce mari-là n'est pas de bonne composition , il entend mal la plaisanterie. Il a rencontré Moncade , & s'est mis en devoir de lui répondre sur un autre air ; heureusement pour ce duo , que des tiers sont survenus , qui ont rompu la mesure , & fini la chanson.

É M I L I E.

Ah ! Nérine , est-il possible ? Quoi ! Moncade seroit Auteur ! ... on s'est mépris.

N É R I N E.

Fort bien ! ... Ah ! ma chère Maitresse , serez-vous

218 L'ABUS DES TALENS,

toujours aussi prévenue en faveur d'un homme que tout Paris dit n'avoir des talens que pour en abuser ?

É M I L I E.

C'est que tout Paris lui porte envie ; c'est le sort d'un mérite éclatant & distingué , de faire autant de jaloux qu'il devrait avoir d'admirateurs : on ne peut l'égalér , on veut le noircir & le dégrader.

N É R I N E.

Mais , Madame , Oronte a des talens , aussi décidés , aussi connus que ceux de Moncade... Tout le monde l'estime ; son esprit lui fait des jaloux , mais sa conduite ne lui attire point d'ennemis.

É M I L I E.

Oronte est circonspect ; il se peut que le feu de l'âge emporte Moncade un peu trop loin : mais il est plus imprudent que mal intentionné , & je suis sûre que son cœur n'a point de part aux égaremens de son esprit.

N É R I N E.

Alcipe , que vous estimez , Alcipe , qui vous aime , en pense bien différemment.

É M I L I E.

Alcipe est son rival ; cette qualité seule écarteroit sa décision : d'ailleurs , c'est un homme droit , à la vérité , & qui même a du bon sens ; mais froid , grave & fêvè-

re , incapable d'agrémens & d'imagination. C'est un homme, en un mot, qui, se retranchant fièrement dans la qualité de Philosophe , prend , ainsi que beaucoup d'autres , le parti de mépriser les talens qu'il n'a point. Ne crois pas , cependant , que je sois aveugle sur le compte de Moncade ; il a des défauts , sans doute , mais non pas des vices. Eh ! que de ressources son esprit fournit pour le corriger !

N É R I N E.

Puissiez-vous y réussir ! . . . Le voici. (*A part.*) L'A-mour tourne la tête aux plus raisonnables.



S C E N E V.

ÉMILIE, MONCADE, *un bras en écharpe.*

É M I L I E.

AH ! Moncade , quel est l'état où je vous revois ? & que je suis inquiète de votre situation !

M O N C A D E.

Votre trouble , aimable Émilie , est obligeant pour moi ; mais rassurez-vous , ma blessure est légère , & ne m'a été funeste , qu'en ce qu'elle m'a privé pendant quelques jours du plaisir de vous faire ma cour.

É M I L I E.

Mais , par quel malheur , enfin , cet accident vous

220 L'ABUS DES TALENS,

est-il arrivé ? Quelle est l'affaire où vous vous êtes trouvé engagé ? N'aura-t-elle point de suites fâcheuses pour vous ?

MONCADE.

Elle ne fauroit en avoir. Je ne suis point, assurément, de ces jeunes fanfarons , qui prennent de l'étourderie pour de la valeur , & qui font parade en cette Ville d'une bravoure qui seroit ailleurs beaucoup mieux employée ; mais vous savez à quoi l'on est exposé dans le monde : je fais mon devoir , & je m'en acquitte.

ÉMILIE.

Les querelles les plus déraisonnables ont toujours quelque fondement : de grace , Moncade , ne me déguisez rien , & comptez que mon estime égalera votre sincérité.

MONCADE.

Écoutez ; je dissimulerois avec les fots , mais je puis ne vous rien cacher. Vous connoissez Florise ?

ÉMILIE.

De réputation.

MONCADE.

Ce n'est pas-là son bel endroit. Il est question de quelques plaifanteries rimées sur son compte.

ÉMILIE.

Et dont vous êtes l'Auteur ?

MONCADE.

Moi-même. Une aventure assez bizarre m'a fait con-

noître : son mari , plus sot mille fois depuis qu'il ose s'afficher pour tel , s'est avisé de vouloir être de moitié dans tout cela. Nous nous sommes rencontrés ; il m'a parlé durement , je lui ai répondu de même ; nous nous sommes battus , on nous a séparés : voilà tout.

É M I L I E.

Moncade , votre franchise vous fait honneur , mais cette affaire-là ne vous en fait guères ; mon cœur même , tout prévenu qu'il est pour vous , ne sauroit vous justifier. Avez-vous fait réflexion , qu'employer si mal les talens , c'est les dégrader.

M O N C A D E.

Est-ce un crime de plaisanter ?

É M I L I E.

La raillerie la plus délicate a ses dangers ; la plus fine médifance n'est point excusable : & ce font-là de ces choses où la forme la plus agréable ne peut faire oublier le vice du fond. Croyez-moi , mon cher Moncade , & je vous le dis pénétrée du plus vif intérêt sur ce qui vous regarde , l'esprit ne sauroit être honoré , quand il brille aux dépens du cœur ; & l'on n'a jamais acquis une bonne réputation , en s'occupant à décrier celle des autres.

M O N C A D E.

Je ne me ferois pas cru si coupable ; & j'ose vous assurer...

É M I L I E.

L'exemple vous a séduit , & , si j'ose le dire aussi , l'espérance du succès ; car , il faut l'avouer , à la honte

du plus grand nombre des lecteurs , ces fortes d'ouvrages sont ceux qui réussissent le plus; mais il faut aussi convenir, à la gloire de notre siècle, que ces fortes d'Auteurs sont ceux que l'on estime le moins. Vous avez de l'esprit, & vous pouvez entreprendre les ouvrages les plus difficiles; je vais vous en indiquer un, qui l'est beaucoup plus que de rimer des critiques personnelles, & de chanter les anecdotes scandaleuses : Méditez sur les vertus, & peignez-les si bien, que vous réussissiez à les faire aimer; vous deviendrez vous-même aimable aux yeux de tout le monde, & vous aurez la douce satisfaction, en travaillant pour les honnêtes gens, d'être respecté de ceux même qui ne le sont pas, & de n'employer les charmes & les graces de votre esprit, qu'à donner au Public l'idée la plus avantageuse de votre façon de penser.

MONCADE.

Que les leçons de la sagesse sont charmantes dans la bouche de celle que l'on aime! Mais, permettez-moi, belle Émilie, de vous représenter...

ÉMILIE.

Votre juge est au fond de votre cœur : je n'ai fait que l'avertir, & je le laisse prononcer.

MONCADE.

Pourroit-il n'être pas d'accord avec le vôtre?

ÉMILIE.

Pour vous donner des preuves de la tendresse du

mien , je songe , Moncade , à vous faire un établissement , qui vous mette à portée de recevoir ma main. Je suis maitresse de mon choix , j'ai des biens considérables ; cherchez une charge qui vous convienne , & ne soyez point inquiet sur le prix.

MONCADE.

Je suis pénétré de vos bontés : mais ne pourrois-je obtenir le bonheur dont vous voulez bien me flatter , sans m'embarrasser dans un état ennuyeux autant qu'inutile à mon amusement ? j'ai suffisamment de quoi m'occuper dans celui que mon inclination m'a donné ; mon goût pour la Littérature & pour les beaux Arts...

ÉMILIE.

Il n'est point de profession que l'esprit ne puisse honorer : mais celle de l'esprit a besoin d'autre chose ; seule elle ne forme point un titre , à peine en est-elle un pour les hommes supérieurs en ce genre , & qui sont au-dessus des règles ordinaires. Il vous faut donc un état , Moncade , & je vous en laisse le choix : comme ma main doit être le prix de votre complaisance , songez combien je serois offensée d'un refus.



S C E N E V I.

MONCADE, *seul.*

J'AVOIS raison d'appréhender qu'Émilie ne vînt à savoir l'origine de ma querelle avec Dorante : la morale de l'aimable veuve est un peu sévère , mais il faut que je m'y prête. Je l'aime avec passion ; mon estime est égale à mon amour , & je me vois à la veille , en l'épousant , de contenter à la fois ma tendresse & mon ambition. Respectons ses scrupules sans les partager : elle donnera pendant quelque tems des entraves à mes talens pour les choses agréables ; mais je l'amenerai tôt ou tard à ma façon de penser. Que diroit-elle , si mon nouveau Roman lui tomboit sous la main ! Employons tous nos soins à lui en dérober la connoissance ; Pasquin doit m'en apporter ici quelques exemplaires , prévenons les inconvéniens ; ... Mais le voici...

S C E N E V I I.

MONCADE , PASQUIN.

PASQUIN.

OUF!... on dit que ces ouvrages-là sont légers ; je les trouve , moi , diablement lourds.

MONCADE.

Ne t'a-t-on point apperçu ?

PASQUIN.

PASQUIN.

Non, non ; je suis anonyme.

MONCADE.

As-tu le nombre d'exemplaires que je t'ai demandé ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; mais qu'en voulez-vous faire ?

MONCADE.

Animal ! as-tu donc oublié qu'il faut en donner à des amis , sans compter ceux dont on m'a promis de me défaire ? La Marquise d'Erville est impatiente d'en avoir ; un Abbé m'en demande ; la Comtesse en débitera...

PASQUIN.

La Comtesse , Monsieur ! cela feroit-il possible ? Les femmes brûleront ce livre-là , ou ne le liront pas. J'en ai lu quelque chose , moi ; & je dois vous dire en conscience , que ma pudeur s'est furieusement irritée...

MONCADE.

Le fat !... Voilà , Pasquin , les choses qui prennent dans le monde.

PASQUIN.

J'en connois , cependant , qui ne leur ressemblent guères , & qui ne sont pas tombées.

MONCADE.

On estime celles-là : mais celles-ci plaisent , & circulent plus rapidement.

PASQUIN.

Je passerois volontiers les histoires qui sont là-dedans , quoiqu'un peu gaillardes ; mais les estampes : ah ! Monsieur !

P

226 L'ABUS DES TALENS;

MONCADE.

J'ai pris plaisir , moi-même , à les dessiner.

PASQUIN.

Ces images-là ne feront pas fortune.

MONCADE.

Pauvre sot ! tu veux juger , & tu ne te connois à rien.

PASQUIN.

A la bome heure. Et sans doute que vous en destinez un exemplaire à l'aimable Veuve ?...

MONCADE.

Que le ciel m'en préserve ; elle n'a pas la portion d'esprit qu'il faut pour soutenir ces choses-là ! Tout-à-l'heure , encore , elle vient de me faire une sorte de remontrance.

PASQUIN.

Qui ne vous importe guères ?

MONCADE.

Tu te trompes , Pasquin ; mon amour pour Émilie est une des choses qui m'intéressent le plus.

PASQUIN.

Bon ! je vous en répons ! Vous autres Poëtes , vous aimez autant que bon vous semble ; ou , pour mieux dire , vous êtes , sans amour , les gens du monde les plus amoureux. La pauvre Orphise en est la preuve ; elle n'a qu'à vous attendre , sur la foi de vos madrigaux !

MONCADE.

Il est vrai qu'auprès d'elle j'ai dit beaucoup au-delà

de ma pensée & de mes sentimens ; mais auprès d'Émilie , j'aurois peine à rendre tout ce que je pense & tout ce que je sens : & , soit dit entre nous , j'aurois quelque secresse confusion de me trouver pris si sérieusement , si le mariage avantageux que cet amour doit me procurer , ne me consolait d'en avoir.

P A S Q U I N.

Ainsi donc , Orphise est sans espérance ; la pauvre fille ! ... elle vous aimoit de si bonne-foi , & croyoit si bien être aimée de même ! ...

M O N C A D E.

Quoi ! sur quelques vers tendres s'engager comme une folle ! ... Que ne réduisoit-elle mes poétiques hyperboles à une prose raisonnable ? ... C'en est fait , l'amour & l'intérêt me décident pour Émilie. Une seule chose me blesse ; elle veut me faire prendre une charge , & cela va devenir une vie sérieuse , uniforme , & j'en serai bientôt excédé...

P A S Q U I N.

Ma foi , Monsieur , je ne fais que vous dire ; voilà , dans ce mariage , l'article qui me plairoit le plus : car enfin , rendons-nous justice ; quelle diable de vie menons-nous depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service , & d'assister à vos coups de verve ? Toujours en l'air , jamais sûrs de rien , sans revenu fixe , sans demeure assurée ; & , qui pis est , sans cuisine bien établie....

P ij

MONCADE.

Eh ! comptes-tu pour rien la liberté, le plus précieux de tous les biens, qu'aucun autre ne remplace, & qui doit tenir lieu de tout le reste ?

PASQUIN.

Oui, quand l'appétit est pourvu. Quoi qu'il en soit, notre bonheur est prêt à commencer ; je reprends courage, & je m'en sens assez désormais, pour aller distribuer votre nouvel Ouvrage. Par qui débiterai-je ?

MONCADE.

Va d'abord chez la Marquise..... Mais j'entends quelqu'un... Si c'étoit Émilie !... Hâte-toi d'emporter toutes ces brochures.... C'est elle-même ; retire-toi donc.



SCENE VIII.

ÉMILIE, MONCADE.

ÉMILIE, *à part, les premiers mots.*

NÉRINE m'auroit-elle dit la vérité ? Moncade seroit-il capable.... mais le voici. Je suis bien-aïse de vous retrouver ici, Monsieur ; on vient de m'apporter de très-jolis Vers que je veux vous faire voir. Mais quels sont les livres que Pasquin emporte avec tant de précipitation ? seroit-ce des exemplaires d'un nouvel Ou-

vrage auquel on m'a dit que vous travailliez ? M'en feriez-vous un myſtère , après les témoignages que je vous ai donnés de ma confiance , de la part que je prends à ce qui vous regarde ?

MONCADE.

Je ne vous cacherai point , Madame , qu'il eſt queſtion d'un livre nouveau.

ÉMILIE.

Et que ce livre eſt de votre compoſition ?

MONCADE.

Vous trouveriez mauvais que je vous en fiſſe un ſecret.

ÉMILIE.

Satisfaites mon impatience , & mettez-moi à portée de vous rendre juſtice.

MONCADE.

J'y perdrois , peut-être ; & je vous avouerai que je veux auparavant m'eſſayer ſur d'autres approbations : la vôtre m'eſt d'un ſi grand prix !

ÉMILIE.

Un compliment n'eſt point une ſatiſfaction ; me refuſerez-vous celle que je vous demande ?

MONCADE.

Que dites-vous , belle Émilie ? êtes-vous faite pour eſſuyer des refus ?

É M I L I E.

Cependant c'en est un que vous me faites. Quelles peuvent être vos raisons ?

M O N C A D E.

Je viens de vous les dire.

É M I L I E.

Moncade , je pourrois en deviner d'autres ; mais je ne veux les apprendre que de vous.

M O N C A D E.

Ma franchise ne se démentira point : ma répugnance à vous laisser lire l'Ouvrage que l'on vient d'emporter , est fondée sur l'extrême délicatesse que vous m'avez fait appercevoir ; peut-être la vôtre seroit-elle blessée de quelques endroits... car , belle Émilie , vous êtes scrupuleuse à l'excès.

É M I L I E.

Qu'entends-je !... Auriez-vous à rougir vous-même de ce que vous avez fait ? Ah ! Moncade , hâtez-vous , s'il en est encore tems , de réparer une si grande faute ; retirez promptement le peu d'exemplaires que vous pouvez avoir distribué de votre Ouvrage , & félicitez-vous de n'en avoir pas fait débiter un plus grand nombre ; ils ne pourroient se répandre dans le monde , sans y perpétuer en même tems votre confusion , & sans multiplier pour vous les regrets & le repentir. Eh ! quelle gloire pensez-vous qui vous revienne de ces for-

tes de productions ? Ceux-mêmes que vous amusez , vous refuseront leur estime ; car , il ne faut pas vous y tromper , chez les personnes même les plus délicates on peut aimer le vice ; mais on n'estime que la vertu.

MONCADE.

Mais le moyen , à présent , d'empêcher que ce livre imprimé ne se multiplie ?

ÉMILIE

Je ne puis croire la chose sans remède. Seriez-vous tranquille, si votre faute étoit irréparable ? En un mot , je vous ai dit ce que je souhaite ; ma main est à ce prix.

MONCADE.

Que ne ferois-je point pour l'obtenir ?... Puis-je espérer qu'oubliant mes égaremens , vous ne songerez plus désormais qu'à la vive passion que vous m'avez inspirée ? elle est faite pour épurer tous mes autres sentimens.

ÉMILIE.

C'est pour vous prouver les miens , que j'exige de vous le sacrifice de tous ceux qui pourroient blesser en vous la délicatesse des honnêtes gens. L'amour n'est jamais plus sincère , que lorsqu'il emprunte le langage de l'estime & de l'amitié. Mais que veut Alcipe , & pourquoi son empressement ?



SCENE IX.

ÉMILIE , MONCADE , ALCIPE.

ALCIPE.

MON empressement a pour objet de vous donner avis d'une chose extrêmement intéressante pour Moncade, & pour vous, belle Émilie, par l'intérêt que vous prenez à ce qui le regarde.

ÉMILIE.

Que dites-vous, Alcipe ?

MONCADE.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur, s'il vous plaît ?

ALCIPE.

On vous accuse, Monsieur, d'être Auteur de Vers extrêmement répréhensibles, sur la matière que les gens de lettres devoient le plus respecter, & que respectent si peu ceux que, par dérision, on appelle *esprits-forts*.

ÉMILIE.

Seroit-il possible, Moncade ?...

MONCADE.

Rassurez-vous, Madame, c'est une calomnie ; & je compte bien dans le moment même...

SCENE X.

ÉMILIE, MONCADE, ALCIPE,
PASQUIN.

PASQUIN, à Moncade.

Monsieur....

MONCADE.

Que veux-tu? parle...

PASQUIN.

Un fort honnête-homme, dont le propos n'est cependant pas fort honnête, demande à vous parler...

MONCADE.

Eh bien ! pourquoi cet air effaré ? Quel homme est-ce ? ...

PASQUIN.

Il a toute la physionomie d'un Exempt.

ALCIPE.

Ce sera pour l'affaire dont je vous ai parlé. Croyez-moi, Moncade, retirez-vous, si vous êtes coupable, & ne vous exposez pas...

MONCADE.

Non, Monsieur, je prétends me justifier.

ÉMILIE.

Ah ! fuyez plutôt, s'il vous est possible, & laissez à vos amis le soin...

MONCADE.

Je proteste , belle Émilie , de mon innocence sur ce dont on m'accuse ; c'est un trait de mes ennemis. Eh ! qui n'en a pas ? Je vais les confondre , & revenir à vos pieds apprendre à n'être pas même soupçonné. (*A Pasquin.*) Suis-moi.



SCENE XI.

ÉMILIE, ALCIPE.

ÉMILIE.

QUE je suis malheureuse !...

ALCIPE.

Calmez-vous , belle Émilie , il est très-possible que Moncade se justifie.

ÉMILIE.

Je suis bien confuse , Alcipe , de laisser voir tant de foiblesse devant un homme qui en est si peu susceptible.

ALCIPE.

Hélas ! je ne vous paroissais tel , que parce que je fais mieux cacher les miennes. Est-ce à vous à me croire incapable de sensibilité ? Je ne vous aurois jamais parlé de la mienne , si je ne savais que des amis indiscrets ont fait passer jusqu'à vous quelques foibles Vers , auxquels j'ai confié tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer , mais dont je n'osois vous entretenir.

ÉMILIE.

Quoi ! les Vers que Cidalise m'a remis...

ALCIPE.

Sont de moi ; mais je vous conjure de les oublier.

ÉMILIE.

Il seroit difficile de les avoir lus , & de ne pas s'en ressouvenir ; je ne connoissois pas le talent aimable qu'ils nous manifestent.

ALCIPE.

C'est un art dont je fais quelquefois mon amusement.

ÉMILIE.

Et dont vous n'aurez jamais à rougir. Que Moncade ne vous ressemble-t-il !

ALCIPE.

Vous connoissez mon amour ; je ne vous demande point ce que je dois en attendre, si Moncade est innocent. S'il le prouve , il est digne de vous : & je me retirerai satisfait d'avoir à me réjouir de son innocence avec tous les honnêtes gens. Je perdrai tout espoir ; mais la société gagnera , c'en doit être assez pour moi. S'il arrive , au contraire , que Moncade soit coupable , & , par conséquent , indigne du bonheur qu'il étoit sur le point d'obtenir , me défendrez-vous d'espérer ?...

ÉMILIE , *à part.*

Quelle différence , grands Dieux ! dans la façon de penser de tous les deux !

236 L'ABUS DES TALENS,

ALCIPE.

Vous gardez le silence ; je suis donc condamné pour toujours ?

ÉMILIE.

Croyez , Alcipe , que je fais vous rendre justice ; mais, vous-même, connoissez le pouvoir de l'amour...

ALCIPE.

Je vous entends, Émilie, & je me retire.

SCENE XII.

ÉMILIE, ALCIPE, NÉRINE.

NÉRINE, à *Alcipe*.

ET moi , je vous retiens : Moncade est moins sûr que jamais du bonheur auquel il aspirait. Lisez, Madame ; voici une nouvelle preuve du bon usage qu'il fait de ses talens.

ÉMILIE.

Que vais-je encore apprendre de lui ?

(*Elle lit.*)

« J'apprends que vous êtes sur le point d'épouser
» Moncade ; je ne doute point qu'il n'ait pour vous
» une véritable passion, vous êtes faite pour en inspi-
» rer ; mais il ne fait pas moins bien l'art d'en fein-
» dre : je vous en envoie des témoignages incontest-
» bles. Pourrez-vous croire, en les lisant, qu'il soit

» lui-même convenu de ne m'avoir jamais aimée : son
» esprit a fait illusion à mon cœur , puisse-t-il n'en point
» imposer au vôtre ! ... ma folle confiance a causé mon
» infortune ; évitez , en l'apprenant , le sort de la mal-
» heureuse Orphise ».

É M I L I E , *après avoir lu.*

Tout se réunit donc contre Moncade , ou plutôt
contre moi !

N É R I N E.

Allons , Madame , il est tems de vous désabuser
sur le compte de cet homme-là : que vous faut-il de
plus ?

É M I L I E.

Plus de force & de raison. Qu'en dites-vous , Alci-
pe , suis-je assez à plaindre ?

A L C I P E.

Que ne vous dirois-je pas , si j'avois moins de choses
à vous dire ? mon intérêt m'empêche de m'expliquer
sur le vôtre !

É M I L I E.

Votre générosité me charme ; elle ajoûte à l'estime
que j'avois pour vous quelque chose de plus que l'es-
time même , & c'est un sentiment qui me devient plus
nécessaire que jamais. C'en est fait , il faut céder au
vrai mérite , & le vôtre l'emportera : j'aurois trop à
risquer avec un homme tel que Moncade ; & ne fût-il
coupable que par imprudence , il l'est trop pour oser
lui confier le soin de mon bonheur & de mon repos....
Mais que nous veut Pasquin ? ...

SCENE XIII.

ÉMILIE, ALCIPE, NÉRINE,
PASQUIN.

PASQUIN.

PLACE, place au victorieux... Oui, Madame, dans l'instant même, mon Maître va reparoitre à vos yeux blanc comme neige, & triomphant.

NÉRINE.

Garre la rechûte.

ALCIPE.

Écoutons jusqu'au bout.

ÉMILIE.

Ton Maître s'est justifié?...

NÉRINE.

Écoutons.

PASQUIN.

Oui, Madame, nous nous sommes escrimés d'importance, & nous l'avons emporté; mais ce n'a pas été sans peine, & j'en suis excédé. C'est un métier assez doux que de faire des sottises: mais il est diablement fatigant de les réparer. Mon Maître n'est point Auteur des Vers dont il s'agit; mais comme ils sont écrits de sa main, & que nous avons le malheur de nous être enrôlés dans la Poésie, j'ai, ma foi, vu l'heure où l'on

nous donneroit un Parnasse bien ténébreux ; mais , grâce à Dieu , nous en voilà quitte. Et comme il va se rendre ici pour avoir l'avantage d'offrir sa main à Madame , & de recevoir la sienne , j'accours pour demander celle de Nérine , qui m'appartient par droit de suite : mon Maître lui-même aura l'honneur.... Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

ÉMILIE , MONCADE , ALCIPE ,
NÉRINE , PASQUIN.

MONCADE.

ON m'avoit donné , belle Émilie , une allarme inutile ; les Vers dont il s'agit , avoient , mal-à-propos , été mis sur mon compte ; le véritable Auteur est découvert , & je suis justifié.

ÉMILIE.

Vous ne l'êtes point à mes yeux : on ne vous avoit accusé , que parce que vous aviez mérité d'être soupçonné : des fautes réelles attirent de fausses accusations.

MONCADE.

Eh quoi ! charmante Émilie , vous vous joignez à mes ennemis !...

ÉMILIE.

Vous n'en avez point de plus dangereux que vous-même.

240 L'ABUS DES TALENS, COM.

MONCADE.

Que prononcez-vous donc sur ma destinée!

ÉMILIE, *en lui donnant la lettre d'Orphise.*

Voici ma réponse.

MONCADE.

Ah! ne croyez pas que pour vous...

ÉMILIE.

Si vous ne m'aimez point, j'évite mon infortune; si vous m'aimez, que ce soit votre châtiment, & puisse-t-il vous corriger.

ALCIPE.

Oferois-je maintenant...

ÉMILIE.

Je vais chez mon Notaire; Alcipe, donnez-moi la main.

MONCADE.

Ciel!...

ÉMILIE.

Il n'y a de vrais talens que ceux dont on n'abuse point.

NÉRINE.

Adieu, Pasquin: crois-moi, quitte les Belles-lettres; elles ne te réussissent pas.

PASQUIN, *en sortant.*

Je suis confondu.

F I N.

L'AMANT

L'AMANT
FABULISTE,
COMÉDIE

En un Acte , en Prose , mêlée de Vers.



A C T E U R S .

SOPHIE , jeune Veuve.

PAMPHILE , Amoureux de Sophie.

FLORINE , Suivante de Sophie.

SILVIE , jeune Bergere.

PYRANTE , Vieillard qui bâtit.

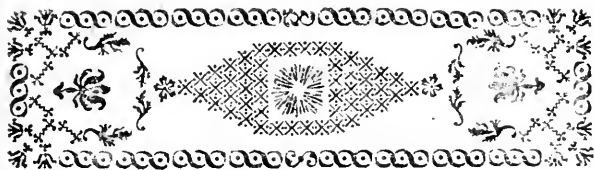
ARGINE , Médifante.

CLITOPHON , riche Commerçant.

AGLAÉ , Femme de Tersandre.

TERSANDRE , Mari d'Aglaé.

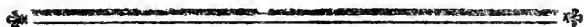
*La Scène est chez Sophie , dans une
Ville de Lydie.*



L'AMANT

FABULISTE,

C O M É D I E.



SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, FLORINE.

FLORINE.

E H quoi ! c'est vous-même, Seigneur Pamphile ! Vous , en cette maison ! Ne vous a-t-on point aperçu ? Vous y connoit-on ? Savez-vous à quoi vous vous exposez ?...

PAMPHILE.

Florine... je fais tout ce que tu veux me dire.

FLORINE.

Et cependant vous voilà ! Vous avez donc oublié quelle est la prévention de Sophie contre vous ? Que la maudite affaire de famille qui brouille la sienne & la

Q ij

244 L'AMANT FABULISTE,

vôtre , lui donne, pour tous les Pamphiles de l'univers , une antipathie qu'elle ne fauroit vaincre ; que votre nom même...

P A M P H I L E.

Eh ! de grace , Florine , ne me retrace point un malheur que je voudrois pouvoir effacer de mon esprit : occupe-toi bien plutôt du soin de me servir.

F L O R I N E.

De vous servir ? voyons, de quoi s'agit-il ?

P A M P H I L E.

Tu ne connois pas encore toute mon infortune : tu fais la haine de Sophie...

F L O R I N E.

Elle ne la laisse ignorer à personne.

P A M P H I L E.

Mais , tu ne fais pas que j'ai pris pour elle un amour aussi violent que la haine qu'elle a conçue contre moi ?

F L O R I N E.

Mais , vraiment ! c'est une fâcheuse nouvelle que vous m'apprenez là ! L'Amour a le diable au corps pour faire de ces sortes d'assortimens. Mais , d'où connoissez-vous Sophie ?

P A M P H I L E.

Mon amour est plus juste que sa haine : elle me hait sans me connoître ; & je l'adore , parce que je la connois. Tu fais que je ne fais pas mon séjour en cette ville ; mais Sophie vint il y a quelques jours dans celle où je demeure. On y célébroit les Fêtes d'Apollon ;

Sophie y parut , elle en fit l'ornement. Je la vis : eh ! qui peut résister à ses charmes ? la beauté , l'esprit , la candeur & les graces ; tout ce qui peut frapper , émouvoir , enchanter , se rassemble en elle ; ses yeux , son teint , sa bouche...

FLORINE.

Abrégeons ; je ferois son portrait tout aussi-bien que vous.

PAMPHILE.

Ah ! tu ne la peindrois que foiblement... il faut mon cœur & mes yeux...

FLORINE.

Enfin vous voilà séduit , enchanté ?

PAMPHILE.

Plus que je ne puis te le dire ; & ce fut l'ouvrage d'un moment... Je m'informe du nom de cette aimable mortelle , ou plutôt de cette Divinité... Juge de ma douleur : j'apprends que c'est pour Sophie que l'Amour me blesse , & je me rappelle que Sophie est prévenue contre moi de tout ce qui peut me désespérer ; & je viens mettre aujourd'hui le comble à mon infortune , voir Sophie , lui déclarer mon amour , expirer à ses pieds , & lui donner , au moins , la satisfaction de jouir de son ouvrage , & de contenter son ressentiment. Il faut enfin...

FLORINE.

Il faut aller moins vite. Mais , que faire pour vous ? Si je parle , j'aurai mon congé ; ... à moins que , sous quelque nom étranger , on ne pût... Attendez... il me vient une idée bien folle , bien extraordinaire , bien

246 L'AMANT FABULISTE,

désespérée ; mais aux grands maux , les grands remèdes.

P A M P H I L E.

Eh ! quelle est-elle ? ...

F L O R I N E.

Faites-vous toujours des vers ?

P A M P H I L E.

J'en fais quelquefois mon amusement.

F L O R I N E.

Tant mieux : c'est , quoi qu'en disent les fots , une façon de s'amuser bien noble & fort agréable.

P A M P H I L E.

De quelle utilité les vers sont-ils , pour...

F L O R I N E.

Doucement... N'ai-je pas ouï des Fables de votre façon ?

P A M P H I L E.

C'est le genre de Poësie qui me plaît davantage : il semble avoir été créé tout exprès pour servir la vérité ; l'agrément & l'utilité s'y rassemblent... Mais , encore une fois...

F L O R I N E.

Je commence à ne désespérer de rien ; ma Maitresse est passionnée pour les Apologues , & n'estime personne autant que leur ingénieux inventeur. Elle est enchantée de la morale d'Ésope ; elle en a presque fait un Dieu sur sa seule réputation...

P A M P H I L E.

Mais elle ne le connoît point.

FLORINE.

C'est ce qu'il nous faut. Ne l'attend-on pas incessamment en cette ville ?

PAMPHILE.

Il n'y viendra point.

FLORINE.

Et l'on ne vous y connoît guères... voilà ce qu'il nous faut. Vous faites des Fables... Sophie adore les Fablesttes... On attend Ésope... il ne viendra point... vous en êtes sûr?... à merveille... Je ne vois qu'une difficulté... Ésope est, dit-on, si mal bâti!...

PAMPHILE.

On outre un peu les choses sur cet article-là, comme sur beaucoup d'autres. Mais quelle est ton idée?...

FLORINE.

De vous annoncer ici pour Ésope...

PAMPHILE.

C'est une supposition...

FLORINE.

Je m'en charge.

PAMPHILE.

Encore un coup, Florine...

FLORINE.

Oh ! trêve d'objections.

PAMPHILE.

Mais lorsque Sophie sera mieux instruite...

FLORINE.

Si vous lui plaidez, quel sera votre crime ? & si vous

248 L'AMANT FABULISTE,

manquez de lui plaire , ferez-vous plus malheureux ? Il faut risquer beaucoup pour réussir un peu.

P A M P H I L E.

Pardonnera-t-elle...

F L O R I N E.

Bon ! l'amour a bien fait exécuter d'autres folies.

P A M P H I L E.

Comment, d'ailleurs, me travestir assez bien...

F L O R I N E.

Est-il donc si difficile de se déguiser ?

P A M P H I L E.

Ah ! quel est mon malheur , d'être réduit à feindre !

F L O R I N E.

Allez donc ; je tremble que quelqu'un ne survienne , que ma Maitresse elle-même...

P A M P H I L E.

Allons... Mais, Florine, tu n'y songes pas ; le récit de quelques Fables...

F L O R I N E.

Entre nécessairement dans votre rôle...

P A M P H I L E.

Les miennes sont si fort au-dessous de celles du charmant Fabuliste que je vais représenter ! le moyen de s'y méprendre !...

F L O R I N E.

On pardonnera quelque chose en faveur de l'invention.

P A M P H I L E.

Mais l'on ne fera pas...

F L O R I N E.

Oh ! que les Amans sont insupportables avec leurs difficultés !... Voulez-vous...

P A M P H I L E.

Je me retire... Ah ! j'oubliois de te dire que tu peux compter sur ma reconnaissance...

F L O R I N E.

On n'en est point en peine avec ceux qui pensent.

P A M P H I L E.

Je ferois charmé de contribuer à ton établissement : j'ai certain affranchi qui pourroit te convenir ; c'est un garçon bien fait , de mérite...

F L O R I N E.

Grand-merci , j'aime trop ma liberté pour la perdre ; & je ne veux point être l'esclave de votre affranchi...

P A M P H I L E.

Crois-tu donc être toujours libre ?...

F L O R I N E.

Je m'en flatte.

P A M P H I L E.

Tu veux que je dise des Fables , je vais commencer par toi.

F A B L E.

LA LINOTTE ET LE PINSON.

UNE aimable & jeune Linotte
Plaisoit beaucoup, & n'aimoit rien:
Des oiseaux qui chantoient sur l'amoureuse note,
La friponne badinoit bien ;
Mais pour elle point de lien.
Non contente, dit-on, d'être libre & volage,
Elle insultoit l'Amour & sa captivité,
Ne parloit que de jeux, de plaisirs, de gaité,
Et faisoit, chaque jour, un riant étalage
De son indifférence & de sa liberté:
Pour tout dire, en un mot, elle avoit du bel âge
Les appas, la malice & la vivacité.

Cent moineaux soupiroient pour elle ;
La Linotte, insensible à leurs tendres accens,
Renvoyoit à la Tourterelle
Et leur musique & leur encens.

Un Pinson, qui vit qu'en déroute
La cruelle mettoit les amans doucereux,
Prit sagement une autre route,
Fit trêve aux soupirs amoureux ;
Sur le ton de la raillerie,
Parla de son martyre, & fut adroitement
Déguiser son attachement
Sous les brillans dehors de la galanterie.

A la Linotte , enfin , par des soins si nouveaux ,
Il inspira bientôt cette même tendresse
Qui , quelque tems avant , grace à leur peu d'adresse ,
Avoit fait bannir ses rivaux.

Tôt ou tard , à l'amour je crois qu'il faut se rendre.
Eh ! comment l'éviter ? ... cet aimable vainqueur
A cent façons de nous surprendre ,
Et communément notre cœur
N'en a qu'une de se défendre.

FLORINE.

Je crois la mienne la meilleure. Mais ce n'est pas ce
dont il s'agit ; songez à vous... Je crois entendre quel-
qu'un.....

PAMPHILE.

Je me retire : mais, Florine, je crains toujours...

FLORINE.

Encore ? ... Voulez-vous...

PAMPHILE.

Adieu donc : puisse mon entreprise être justifiée par
la réussite !

(*Il sort.*)

FLORINE.

Il est vrai que c'est assez la mode de juger par les
événemens.



S C E N E I I.

FLORINE, *seule.*

M A I S quel est celui que je dois attendre?... Ne me suis-je pas trop engagée?... Non, non ; le véritable zèle ose brusquer la fortune. Les gens trop circonspects rendent rarement des services essentiels ; je connois Pamphile depuis long-tems ; j'ai des obligations à sa famille ; il aime ma Maitresse , il est fait pour plaire , voilà des excuses de reste. Sophie paroît ; préparons-la , s'il est possible...

S C E N E I I I.

S O P H I E , F L O R I N E.

S O P H I E.

A H ! te voilà !... tu ne devinerois jamais la proposition qui vient de m'être faite.

F L O R I N E.

Pourquoi donc ? on devine aisément celles que l'on peut faire à une aimable veuve. Peut-être parle-t-on de vous remarier ?

S O P H I E.

Justement. Mais ce n'est pas tout ; c'est Pamphile qu'on voudroit me donner pour époux.

F L O R I N E.

Pamphile !... (*A part.*) Plût aux Dieux !

S O P H I E.

Que dis-tu ?

F L O R I N E.

Que le fait est curieux... Pamphile !... Eh ! qui sont les fots qui ont fait pour vous un pareil choix ?

S O P H I E.

Ce sont des gens qui se piquent d'être raisonnables , & qui , par ce choix-là même , s'imaginent l'être encore plus. Ce mariage , disent-ils , réuniroit deux familles divisées.

F L O R I N E.

Voilà pourtant de bonnes intentions.

S O P H I E.

Que je ne suis pas tentée de seconder.

F L O R I N E.

Oh ! je me l'imagine bien. Pamphile vous est inconnu ; aime-t-on les gens que l'on ne connoît pas ? Eh ! qui fait , d'ailleurs , s'il gagneroit à se faire connoître ?... On en dit , ce me semble , assez peu de bien...

S O P H I E.

Tu te trompes ; sa réputation est bien établie ; mais ce n'est point assez.

F L O R I N E.

Sans doute... Qu'est-ce, en effet, que la réputation?... Il est, dit-on, d'une figure aimable... Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? il n'en feroit que plus dangereux... Il a de l'esprit... Mon Dieu! c'est un inconvénient de plus: les gens spirituels ont quelquefois des retours si bêtes!... Il a du bon sens?... Vraiment! voilà quelque chose de fort amusant!...

S O P H I E.

On convient de tout cela sur le compte de Pamphile.

F L O R I N E.

En est-ce assez pour déterminer à voir les gens? On le chérit: j'y consens. On l'estime: à la bonne heure. Tout le monde, en un mot, convient de son mérite: eh bien! ne vous est-il pas permis de penser autrement que tout le monde ensemble? sans compter qu'il pourroit s'attacher à vous; autre embarras: un homme se plaint; on a le cœur bon, la pitié prend, on s'engage...

S O P H I E.

Et l'on fait compassion à son tour. Il ne faut point chercher à plaire, quand on a résolu de ne point aimer.

F L O R I N E.

Sans contredit... Parlons de chose plus intéressante; on dit qu'Ésope est en cette ville.

S O P H I E.

Il devoit y venir; & je t'avoue que je serois très-flattée de le voir.

F L O R I N E.

Dites, de l'entendre: car, sur le portrait que l'on m'en a fait, j'augure que l'un est plus flatteur que l'autre.

S O P H I E.

S'attachera-t-on fans cesse aux apparences?...

F L O R I N E.

Tant que l'on aura des yeux.

S O P H I E.

Ceux de la raison vont plus loin ; ils ne s'arrêtent point à l'extérieur , ils pénètrent le vrai mérite ; & je doute que , pour les qualités essentielles , quelqu'un soit au-dessus d'Ésope.

F L O R I N E.

(*A part.*) Bon préjugé!... (*Haut.*) Je ferois aussi curieuse de le voir , moi , ne fût-ce que pour la rareté du fait... (*A part.*) Pamphile ne vient point !

S O P H I E.

N'ai-je pas entendu quelqu'un ?

F L O R I N E.

Voyons... Ah ! Madame , quelle figure!... Ne feroit-ce point Ésope?... Le joli Monsieur!...

S O P H I E.

Tais-toi.





S C E N E I V.

SOPHIE, PAMPHILE *déguisé* ;
FLORINE.

P A M P H I L E.

VOUS ferez peut-être étonnée, belle Sophie, que, fans avoir l'avantage d'être connu de vous, j'ose me procurer celui de vous rendre mon hommage ; mais il est difficile de vous avoir obligation, fans venir vous en témoigner ma reconnoissance ; & les éloges dont vous avez daigné quelquefois honorer mes Fables, m'autorisent à vous en faire mes remercimens.

S O P H I E.

Eh quoi ! c'est le Seigneur Ésope que j'ai le bonheur de recevoir ! & il s'excuse sur une visite dont je dois me tenir honorée !

F L O R I N E.

Le premier Conteur du monde pourroit-il être mal accueilli chez des femmes ?

P A M P H I L E.

Leurs suffrages honoreront des talens bien supérieurs à celui que l'on prétend me trouver.

S O P H I E.

Tant de modestie achève votre éloge : il est rare d'avoir un si grand mérite, & d'être le dernier à le savoir.

FLORINE.

FLORINE.

Ah! ma foi, Monsieur Ésope est merveilleux de toutes les façons.

SOPHIE.

Cette ville aura-t-elle long-tems l'avantage de vous posséder?

PAMPHILE.

Je comptois, belle Sophie, y fixer mon séjour, & votre vue n'est pas fort propre à me faire changer de plan.

FLORINE, *bas, à Sophie.*

Comment donc, Madame, il est galant!

SOPHIE, *bas, à Florine.*

La sagesse ne sauroit-elle être obligeante?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! que je suis agité!

SOPHIE, *haut, à Pamphile.*

Mais dites-moi, je vous prie, par quelle singularité, vous, favori de Crésus, & si digne de la faveur qu'il vous a donnée, avez-vous pu vous résoudre à quitter la brillante Cour, où tout vous assuroit une si grande considération?

PAMPHILE.

(*A part.*) Remettons-nous... (*Haut.*) Ah! Madame, la Cour est un pays bien dangereux; & les précipices y sont d'autant plus à craindre, qu'ils y sont couverts de fleurs...

FLORINE.

Et que l'on s'amuse à les cueillir,

S O P H I E.

Vous aviez , ce me semble , moins à trembler que tout autre ?

P A M P H I L E.

J'étois peu fait pour ce pays-là ; & , si vous me permettez , je vais vous en dire les raisons.

S O P H I E.

On gagne toujours à vous entendre.

P A M P H I L E.

F A B L E.

LE JET-D'EAU ET LE RUISSEAU.

DANS un palais charmant , où l'art , par aventure ,
Sans la défigurer , seconçoit la Nature ,

Le plus tranquille des Ruisseaux
Étoit assez voisin du plus fier des Jets-d'eaux.

Le modeste Ruisseau le long d'une avenue

Couloit sans pompe & sans fracas ;

Le superbe Jet-d'eau s'élevoit dans la nue ,

Et du Ruisseau voisin faisoit fort peu de cas.

Il poussa même l'arrogance ,

(Où l'orgueil ne mene-t-il pas ?)

Jusqu'à trouver mauvais , dans son extravagance ,

Qu'un Ruisseau dans ces lieux osât porter ses pas.

N'es-tu pas las , dit-il , de remper sur la terre ,

Tandis qu'au séjour du tonnerre

Tu vois que je m'élève avec activité ?
 Tu ne feras jamais qu'une onde méprisable ,
 Digne , au plus , d'arroser quelque bois écarté ;
 Mais de paroître ici tu n'es pas excusable ;
 Et c'est une témérité...

Eh ! de grace , mon cher , un peu moins de fierté ,
 Interrompt le Ruisseau : pensez donc , camarade ,
 Que ce rôle brillant , dont vous faites parade ,
 Votre onde ne le doit qu'à sa captivité.
 Dans les canaux il faut qu'elle soit resserrée ,
 Pour que vers la voûte éthérée
 Elle puisse jaillir avec rapidité.
 Je ne m'élève point jusques à l'Empyrée :
 Non ; mais je coule en liberté.

Naïve , mais fidelle image
 Du Bourgeois & du grand Seigneur.
 A celui-ci je rends hommage ,
 Car à tout Seigneur tout honneur ;
 Mais de l'autre , entre nous , j'envierois le bonheur.
 Je ne vois dans les Grands que de nobles esclaves ,
 Qui ne doivent qu'à leurs entraves
 L'éclat que le Vulgaire attache à leur état.
 A Dieu ne plaîse , hélas ! que je leur porte envie ;
 J'ai pris pour ma devise , & , pour toute ma vie ,
 Plus de liberté , moins d'éclat.

S O P H I E.

• Vos raisons sont aussi solides que vos discours sont agréables ; & je ne m'étonne plus , qu'étant aussi atta-

260 L'AMANT FABULISTE,

ché que vous l'êtes à l'amour de la liberté , vous avez pris le parti de renoncer à des grandeurs qui peuvent la faire perdre.

P A M P H I L E.

Il n'est pas fort sûr que je la conserve même en cette ville... Mais il n'y avoit point à balancer ; il falloit renoncer à la Cour , ou se faire Courtisan ; & je vous avouerai que j'ai mieux aimé quitter l'une que devenir l'autre. Ce motif, après tout , n'est pas le seul qui m'ait déterminé : il en est un autre plus essentiel , plus précieux pour moi ; celui de l'amitié. Madame peut connoître Pamphile...

S O P H I E.

De réputation seulement.

F L O R I N E.

Oui ; & nous n'en voulons rien de plus.

P A M P H I L E.

Qu'entends-je ? auroit-il eu le malheur de déplaire à Madame ?

F L O R I N E.

Plus qu'on ne peut dire.

P A M P H I L E.

Ciel !

F L O R I N E , *bas* , à Sophie.

Ma foi , Madame , tirez-vous de cet entretien comme vous le jugerez à propos ; pour moi , je quitte la partie.

(Elle sort.)



SCÈNE V.

SOPHIE , PAMPHILE.

PAMPHILE.

QUOI! Madame , Pamphile est assez malheureux...

SOPHIE.

Les raisons qui m'indisposent contre lui , n'ont rien qui lui soit personnel , ni qui pût être fort intéressant pour vous.

PAMPHILE.

Ah! Madame , je m'y intéresse plus que vous ne pensez. Je juge par le plaisir de vous voir , du malheur de tout homme obligé de s'en priver.

SOPHIE.

Comme nous ne nous sommes jamais vus, on ne fauroit dire que nous ayons rien perdu l'un & l'autre.

PAMPHILE.

Il est donc le seul malheureux ! car je fais , à n'en pouvoir douter , qu'il vous a vue plus d'une fois ; & c'est dire assez , qu'il doit ardemment desirer de vous voir encore : je doute fort qu'il se pénétre sérieusement de tout autre sentiment. Peut-être même , en ce moment , s'occupe-t-il du malheur de vous dé-

262 L'AMANT FABULISTE,

plaire , du foin de vous aimer , & du regret de n'oser vous le dire.

S O P H I E , *à part.*

Quel intérêt s'empare de mon ame ; je ne l'avois imaginé que raisonnable !... (*Haut.*) Pamphile a toujours pour lui ce qu'il pouvoit conserver de plus précieux , puisqu'il possède votre amitié...

P A M P H I L E.

Eh ! de quelle utilité lui fera-t-elle auprès de vous ?...

S O P H I E.

Il feroit difficile de l'appuyer mieux que vous ne faites...

P A M P H I L E.

Il peut donc espérer...



SCÈNE VI.

SOPHIE , PAMPHILE , FLORINE :

FLORINE.

PLUSIEURS personnes de la ville , à qui l'on a dit que le Seigneur Ésope est chez vous , Madame , demandent la permission de le consulter.

SOPHIE.

Il seroit injuste de vous dérober à leurs empressements.

PAMPHILE.

Me permettez-vous d'aller demander la grace d'un infortuné , dont le crime m'est inconnu , mais dont le malheur ne me sauroit l'être , dès qu'il a celui de vous déplaire. Je n'ose dire encore que votre intérêt même...

SOPHIE.

Je vous suis obligé : & , quoique je ne puisse être de moitié du service que vous voulez rendre à Pamphile , je ne suis pas moins sensible à la générosité de votre procédé... (*À part, en sortant.*) Quelle douceur & que de raison !... Il seroit difficile , je crois , de trouver un philosophe aussi laid , & plus dangereux !





SCENE VII.

PAMPHILE, FLORINE.

PAMPHILE.

ELLE fort!... Ah ! Florine , que d'esprit , que de charmes , que de raisons d'aimer toujours ! Que je te fais bon gré de l'innocent stratagème que tu m'as suggéré ; mais que je te veux de mal de nous avoir interrompus !

FLORINE.

Je l'ai fait exprès ; je n'ai pas cessé de vous écouter : vous étiez sur le point d'oublier votre rôle , pour en faire un auquel il n'est pas encore tems de vous livrer. Le philosophe s'éclipsoit insensiblement , l'amant alloit paroître ; tout en vous le trahissoit : je suis accourue au secours de la philosophie ; l'amour reviendra quand il en fera tems.

PAMPHILE.

Crois-tu que ta Maitresse...

FLORINE.

J'augure bien de tout ceci ; mais , encore un coup , oubliez qui vous êtes effectivement , pour vous bien ressouvenir de ce que vous devez feindre d'être. Quelqu'un vient à nous ; je vous laisse. Vous êtes annoncé ; votre personnage est connu , c'est à vous de le soutenir. Adieu.

SCENE VIII.

PAMPHILE , SILVIE.

PAMPHILE.

QUE voulez-vous , ma belle Demoiselle ?

SILVIE.

Vous vous moquez peut-être , Monsieur : je ne fais qu'une simple Bergere ; on me nomme Silvie ; je cherche le Seigneur Ésope ; & comme on m'a dit que c'étoit vous...

PAMPHILE.

Je ferois trop heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose.

SILVIE.

Je tremble toujours que ma mère ne vienne : elle me croit dans la prairie ; j'ai confié nos moutons à Dorine , & me suis vite dérobée pour venir vous demander un conseil... Mais... je crains...

PAMPHILE.

Rassurez-vous... De quoi s'agit-il ?

SILVIE.

C'est , Monsieur... que Daphnis me désespère : il dit qu'il mourra, si je ne l'aime pas... Il est sans cesse à mes genoux... il gémit... il soupire... & cela me fait de la peine.

266 · L'AMANT FABULISTE,

P A M P H I L E.

L'aimez-vous?...

S I L V I E.

Moi l'aimer , Monsieur ? oh ! ma mère me l'a trop défendu.

P A M P H I L E.

C'est-à-dire , que vous ne cherchez qu'à l'éloigner de vous ?

S I L V I E.

Moi ! je n'en ai pas la force... Il est si doux... si prévenant!...

P A M P H I L E.

Mais lorsqu'il s'obstine à fuivre vos pas , il vous importune , sans doute , il vous ennue ?

S I L V I E.

Hélas ! non.

P A M P H I L E.

Vous le fuyez , du moins ?

S I L V I E.

J'en ai bien envie ; mais il soupire... je le regarde... & je reste.

P A M P H I L E.

(*A part.*) Hom ! cette complaisance-là ressemble bien à de l'amour. (*Haut.*) Pour suivons. Daphnis ne s'absente-t-il pas quelquefois ?

S I L V I E.

Hélas ! oui.

P A M P H I L E.

Et cela vous donne du repos ?

S I L V I E.

Je ne fais... mais il y a toujours si long-tems que je ne l'ai vu !

PAMPHILE.

Ne feroit-il pas de ces Bergers qui ménagent plus d'une Belle à la fois ?

SILVIE.

Croyez-vous ? cela feroit bien méchant !... Il va souvent chez Thémire : il l'accompagnoit l'autre jour à la Fête de Flore. Il y représentoit Zéphyr ; il la prit pour danser...

PAMPHILE.

Et Thémire est aimable, sans doute ?

SILVIE.

Oh ! depuis ce moment-là , je la trouve une fois moins jolie.

PAMPHILE.

(*A part.*) Bonne preuve d'indifférence !... (*Haut.*) Eh bien ! que vous importe ? il est tant d'autres Bergers dont les chansons...

SILVIE.

J'écoute celles de tous les autres , mais je ne retiens que les fiennes.

PAMPHILE.

Oh ça ! parlez-moi franchement : vous avez vu Daphnis aujourd'hui ?

SILVIE.

Il est venu ce matin rêver sur les bords d'une fontaine où je me mire quelquefois : je m'y regardois alors... il m'a parlé... je n'ai plus vu que lui.

PAMPHILE.

Et ces fleurs font, je gage, un présent...

SILVIE.

Non ; c'est le vieux Palémon qui me les a données,

268 L'AMANT FABULISTE,

& ma mère veut que je les porte. Daphnis m'en apporte aussi quelquefois ; mais je les cache.

P A M P H I L E.

(*Apart.*) Quelle ingénuité !... (*Haut.*) Ma belle enfant, vous aimez Daphnis plus que vous ne pensez.

S I L V I E.

Je l'aime ! Ah ! qu'il feroit aise, s'il le favoit !... mais je n'oserai jamais le lui déclarer. Je voudrois pourtant bien le lui apprendre , sans paroître le lui avoir dit... Vous qui faites de si jolis petits Contes , ne pourriez-vous...

P A M P H I L E.

Je vous entends. Mais auparavant de vous expliquer par une Fable , écoutez bien celle que voici.

F A B L E.

LE POULET ET LA COLOMBE.

UN Poulet , (ce nom seul , de cent pas à la ronde ,
Des Belles doit nous faire aimer :)
Le plus joli Poulet du monde ,
Né pour plaire & pour s'enflammer ,
Avoit eu l'honneur de charmer
Une Colombe , jeune , & sage autant qu'aimable.
(Notez les titres que voilà ,
Jeune , très-belle , & , par-delà ,
Aussi charmante qu'estimable ;
Je pourrois , sans être blâmable ,
Soupçonner qu'à cet âge-là
On n'est pas toujours tout cela.)

Notre Poulet fut plaire , & son bonheur extrême
Voulut qu'on approuvât son feu :
Il le connut en tems & lieu ;
Mais enfin , ce bonheur est-il un bien suprême ,
Si l'on n'en reçoit point l'aveu
Par la bouche de ce qu'on aime ?
Il faut , pour en être enchanté ,
Que cette bouche nous l'adresse ;
De tout autre on est peu flatté :
C'en est assez pour la tendresse ,
Et trop peu pour la vanité.

Daignez fixer ma destinée ,
S'écria tendrement le petit suborneur.
Pour faire des heureux , eh quoi ! vous êtes née ,
Et vous refuseriez de faire mon bonheur ! ...
Si l'Oiseau le plus tendre a des droits sur votre ame ,
Vous devez à mes feux prendre quelqu'intérêt :
Mais , soit que votre cœur daigne approuver ma flâme ,
Soit que votre rigueur la blâme ,
Prononcez du moins mon arrêt.
Pour un cœur bien épris le fort le plus à craindre ,
Est celui d'ignorer son fort ;
De votre cruauté j'aurois moins à me plaindre ,
Si vous aviez juré ma mort.
Oui , la mort est moins accablante ;
Permettez... A ces mots , la Colombe tremblante
S' imagine déjà voir mourir son amant ,
Et , de tout conseil dépourvue ,
Elle prononce enfin , non sans baisser la vue ,
Ce *Je vous aime* si charmant ,

270 L'AMANT FABULISTE ;

Si long-tems attendu... Le Poulet, fûr de plaire,
Néglige sa félicité.

La Colombe gémit de sa facilité ;
Mais trop tard la raison l'éclaire :
L'Amour est insolent dans la prospérité.

Belles, faites-vous une étude ,
De laisser quelque doute & quelqu'inquiétude
A l'objet fortuné de votre attachement.
L'Amour désespéré peut mourir promptement ;
Mais il vit dans l'incertitude ,
Et l'espoir est son élément.

P A M P H I L E.

Si vous voulez , belle Silvie , conserver votre Amant,
ne déclarez jamais votre amour ; mais laissez-le quel-
quefois deviner.

S I L V I E.

Que je vous suis obligée ! Hélas ! peut-être que sans
vous j'aurois tout dit à Daphnis... mais ce n'est pas ma
faute , s'il le devine.

P A M P H I L E.

Ne lui laissez pas même deviner tout , si vous voulez
qu'il ait toujours quelque chose à vous dire.



SCENE IX.

PAMPHILE, PYRANTE.

PYRANTE, *touffant beaucoup par intervalles.*

BON jour, mon cher Monsieur... Bonjour... Hum! hum! hum!... Ne foyez point étonné de ma visite.... hum! hum! hum!... je viens implorer quelques-unes des vôtres... hum! hum!...

PAMPHILE.

(*A part.*) Ce bon-homme me prend pour un Médecin.
(*Haut.*) Vous me faites trop d'honneur.

PYRANTE.

Non pas, s'il vous plait... je fais quelles sont vos lumières, & je voudrois vous consulter... hum! hum!

PAMPHILE.

(*A part.*) Je ne me suis pas trompé. (*Haut.*) Monsieur, vous êtes dans l'erreur, à ce que je crois, je n'ai jamais étudié la Médecine.

PYRANTE.

Eh! qui vous parle de remède & de Médecin? je me porte fort bien, graces aux Dieux, & ceux qui disent le contraire en ont menti... Il est vrai que quelques ignorans prétendent, parce que je respire difficilement, que je suis asthmatique, & qu'ils appellent goutte mes douleurs de jambes... mais ce sont des Médecins; c'est tout dire.

272 L'AMANT FABULISTE,

P A M P H I L E.

Ainsi vous êtes bien résolu de jouir des agrémens de la vie, le plus long-tems qu'il vous sera possible ?

P Y R A N T E.

Qu'entendez-vous par agrémens?... Écoutez... je fais me rendre justice : je me porte bien , mais je ne suis plus jeune ; & je crois qu'à mon âge il feroit ridicule d'aimer encore certains plaisirs ; les bals , par exemple , les festins , les comédies , ce sont autant de dépenses également ruineuses & extravagantes.

P A M P H I L E.

Il est vrai que l'on ne connoît jamais mieux le prix de l'argent , que lorsque l'on est sur le point de ne plus en avoir besoin.

P Y R A N T E.

Je ne suis point avare , à Dieu ne plaise ! l'avare est , selon moi , un bien mauvais citoyen , puisqu'il arrête la circulation du sang qui vivifie le commerce , & qui soutient la société. Je ne m'occupe , moi , qu'à le faire circuler : les travaux immenses que j'entreprends font subsister une multitude d'ouvriers , qui languiroient sans l'occupation que je leur donne.

P A M P H I L E.

Rien n'est plus louable qu'un pareil procédé.

P Y R A N T E.

J'aime à bâtir , en un mot ; & comme votre goût pour les beaux arts n'est ignoré de qui que ce soit , je vous apporte le plan d'un nouvel édifice que je médite... & je vais vous expliquer... (*En cet endroit , Pyrante met des lunettes.*)

PAMPHILE.

COMÉDIE.

273

PAMPHILE.

Il n'en est pas besoin ; un plan éclaire l'esprit par les yeux... Comment donc ! rien n'est plus beau que celui-ci : &, si l'exécution répond au projet, vous laisserez à Messieurs vos enfans le plus beau logement qu'ils puissent...

PYRANTE.

A mes enfans, dites-vous ? grace au ciel, je n'en ai point, je suis garçon ; & je prétends bien moi-même profiter...

PAMPHILE.

Voulez-vous écouter une Fable ?

PYRANTE.

Fort bien, fort bien.

PAMPHILE.

FABLE.

L'HOMME ET L'HIRONDELLE.

AU retour du Printems, la volage Hirondelle,
A coups de bec & sans truelle,
Spectacle que l'on voit trop indifféremment,
Avec une adresse infinie
Se bâtissoit un logement
Chez un Bourgeois, dont la manie
Étoit aussi le bâtiment.

De cet Oiseau, dit-il, j'admire l'industrie :
Mais à quoi bon bâtir aussi solidement,

S

Quand on n'est pas dans sa patrie,
 Et que l'on est sujet au déménagement ?
 Pauvre animal , hélas ! tu prends bien de la peine ,
 Pour rester ici quelques mois :
 As-tu donc oublié que la saison prochaine
 T'obligera d'aller en des pays moins froids ? ...
 Tu laisseras alors ta demeure désertée ;
 Les nids les plus jolis deviendront superflus :
 De tes soins & du tems pour épargner la perte ,
 Tu devrois camper , & rien plus.
 Moi-même , à mon tour , je t'admire ,
 Dit l'Hirondelle au Bâtisseur :
 Dans ce vaste édifice où ton orgueil se mire ,
 Je vois déjà ton successeur ,
 Qui , subissant la loi suprême ,
 Le laissera bientôt lui-même
 A quelque nouveau possesseur.
 Si je suis folle , ami , tu n'es guères plus sage ,
 Puisque tu bâtis sans songer
 Que l'Homme est sur la terre un oiseau de passage ,
 Qu'on peut à chaque instant faire déménager.

P Y R A N T E.

Adieu, adieu... Vous avez moins le goût des belles choses que je ne me l'étois imaginé.

P A M P H I L E , *seul.*

Il est des erreurs de tous les âges ; mais celles qui sont déplacées me paroissent les plus ridicules.

SCENE X.

P A M P H I L E , A R G I N E.

A R G I N E , *qui vient de voir sortir Pyrante.*

QUE vois-je ? le vieux Pyrante fort bien irrité ! vous lui avez dit ses vérités , sans doute ? Le pauvre homme ! il est si ridicule ! je le plains. Il ne mourra jamais que d'une épigramme.

P A M P H I L E.

Pour vous , Madame , vous ne la craignez pas ?

A R G I N E.

Eh ! qui ne doit pas les appréhender ? les hommes sont si méchans , si malins , si médifans !... Vous êtes fraîchement débarqué dans cette ville , vous ne la connaissez pas encore ; & le service que je prétends vous rendre , est de vous la développer. C'est bien la petite ville la plus médifante qu'il y ait à cinquante lieues à la ronde. Oh ! pour moi je déteste ces caractères-là.

P A M P H I L E.

(*A part.*) Il y paroît.... (*Haut.*) Tous les gens raisonnables feront de votre avis.

A R G I N E.

Ceux-ci sont les fléaux de la société. Comment ! il semble qu'ils aient un droit d'inspection sur tous leurs

S ij

276 L'AMANT FABULISTE,

concitoyens! les travers , les écarts , les ridicules & les vices , rien ne leur échappe : ils ont l'œil à tout , & n'épargnent personne. Quelle peste pour le genre humain ! Eh ! que ne laissons-nous en paix nos parens , nos amis , nos voisins , & nos ennemis même , qui sont assez punis de l'être !

P A M P H I L E.

Rien de plus équitable & de mieux raisonné.

A R G I N E.

Je ne puis souffrir que l'on pense autrement. Eh quoi ! le vieux Nicandre n'est-il pas le maître d'avoir une jeune gouvernante ? Faut-il supposer , pour cela , que les gages qu'il lui donne ne sont pas ce qui ruinera ses collatéraux ? Quel tort leur fait-il ? Doivent-ils hériter de ce qui n'appartient point à Nicandre ; & ne fait-on pas que, s'il se pique un jour de restituer, il faudra renoncer à sa succession ?... La Prêtresse de Diane ne sauroit-elle recevoir le jeune Agénor , sans que l'on ose en conclure , que Diane n'est pas la Divinité qu'elle encense le plus souvent & le plus volontiers ?... Alcipe , le Sénateur , vient de faire perdre un procès au pauvre Lisimon. Qu'en dit-on sur le champ ? qu'il a reçu plus d'une visite de l'aimable cousine d'Alcidon & de son Trésorier. Peut-on rien de plus noir & de plus méchant ? Eh ! que deviendrions-nous , tous tant que nous sommes , si tout le monde avoit la même indiscretion & la même malignité ?

P A M P H I L E , *à part.*

Quelle modération !

A R G I N E.

Il faut savoir se taire , quand on ne veut pas faire parler. . . . L'aimable Araminte plaît au fils du Gouverneur de Sisigue : elle l'aime excessivement , le père le trouve mauvais ; le fils persiste , Araminte est exilée ; elle se retire ici , elle y passe pour veuve : elle n'est ni veuve , ni fille , ni femme , je le fais ; eh bien ! vais-je pour cela le dire à tout le monde ? Qu'elle soit femme , veuve ou fille , que nous importe ? ces titres-là ne sont-ils pas à qui veut les prendre ? . . . La vieille Célimène est intimement liée avec le capitaine Alcandre ; je n'ignore pas quelle a bonne part aux frais de recrûe , & qu'elle ne doit pas un fou des équipages : m'entend-on le publier ? . . . On ne manqueroit pas d'en faire une maligne interprétation ; & cependant , quoi de plus innocent , & même de plus généreux , que le procédé de Célimène ? N'est-il qu'une façon de se rendre utile à la patrie ? Les uns en sont les défenseurs , les autres paient ceux qui la défendent : voilà pourtant les gens que l'on critique. On n'ose rien hasarder sur le compte de qui que ce soit , tant on est ingénieux à tout empoisonner.

P A M P H I L E.

Il seroit difficile d'en convaincre mieux que vous ne faites.

A R G I N E.

La calomnie me blesse encore davantage , & je ne saurois supporter qu'on en impose. Quoi ! parce que Folidor , ce gros Commis qui fait si belle figure en cette ville , s'y donne pour garçon , quoique sa femme existe ,

278 L'AMANT FABULISTE,

dire qu'ils font mal ensemble ; quelle imposture ! Ils font le mieux du monde ; leur éloignement est , entre eux , une affaire de convention & d'arrangement. La femme de Folidor est jolie ; Géladon , son protecteur , demeure à Sardis , elle y reste : voilà tout... Démocrate , Officier , s'est depuis peu retiré dans cette ville , on en jase ; c'est , dit-on , une affaire d'honneur qu'il a sur les bras : quelle supposition ! je vous assure que l'honneur n'a rien à démêler avec cette affaire-là. Démocrate est un homme prudent , & non pas un étourdi ; on croit qu'il se cache pour s'être battu , & c'est parce qu'il a refusé de se battre... En un mot , on ne voit , on n'examine personne , que l'on n'en fasse aussi-tôt le héros ou l'héroïne d'un roman critique & scandaleux. La province est principalement sujette à cet inconvénient : vous vous proposez d'y vivre ; j'y suis depuis plusieurs années ; je vous donne le mot du guet ; c'est à vous d'en profiter.

P A M P H I L E.

Un si grand service mérite , de ma part , un remerciement. Le voici.

F A B L E.

L'ASPIC ET LE BASILIC.

A UN MÉDISANT.

JE ne fais quel Auteur , en parlant de l'*Aspic* ,
Conte qu'un jour , dans son domaine ,
Cet animal , terrible à la nature humaine ,
Fit rencontre d'un *Basilic*.

Quel duo ! Mais enfin les méchans , ce me semble ,
Plus souvent que les bons se rencontrent ensemble.

Aiment-ils à se rencontrer ?

C'est un point dont les sages doutent ;
Car , réciproquement sachant se pénétrer ,
On pourroit aussi démontrer
Que mutuellement ces Messieurs se redoutent.

Ceux-ci , de prime abord se firent amitié.
Tous deux grands ennemis de tous tant que nous sommes,
Et l'un & l'autre sans pitié,
Du mal , que de concert ils vouloient faire aux hommes,
Convinrent d'être de moitié.

De moitié , dit l'*Aspic* ? ... Attends donc , ce partage
N'est pas juste , & je veux avoir quelqu'avantage.
Tu n'es , auprès de moi , qu'un chétif ennemi ;
Mes armes sont beaucoup plus sûres :
Je fais en un seul jour cent fois plus de blessures ,
Que tu n'en pourrois faire en un siècle & demi.
Le plus subtil poison n'est pas celui qui frappe
Par ton œil , ici-bas un peu trop redouté ;
Mais à ma langue rien n'échappe ,
Et l'on ne guérit point du trait qu'elle a porté.

Vous m'entendez , je crois ; de tous les serpens
l'*Aspic* est le plus à craindre : mais il n'est point d'*Aspics*
aussi dangereux que les *Médifans* qui vous res-
semblerent.

280 L'AMANT FABULISTE,
A R G I N E.

Je ne m'étonne point de cette impertinence : j'aurois dû juger du fond par la forme. Est-il possible qu'un bon esprit habite dans un corps si ridicule ?

P A M P H I L E.

Et vous, pouvez-vous déshonorer une assez belle figure par un esprit si dangereux ? (*Elle sort.*) Il n'appartient qu'à vous, ô mon aimable Sophie ! de réunir la bonté du caractère à tous les agrémens de l'esprit.



S C E N E X I.

P A M P H I L E , C L I T O P H O N.

C L I T O P H O N.

AH ! ferviteur. Vous êtes un galant-homme d'être venu en cette ville : on vous y connoissoit d'avance , & votre réputation..... y faisoit un bruit..... de tous les diables.

P A M P H I L E.

Celles qui éclatent le plus, ne sont pas toujours les meilleures.

C L I T O P H O N.

Or ça , je viens vous inviter à dîner pour demain :

je vous donnerai bonne compagnie , bonne chère & bon vin.

P A M P H I L E.

Vous me faites honneur. Mais ne puis-je savoir à qui je dois l'avantage que vous voulez me procurer ?

C L I T O P H O N.

Je me nomme Clitophon : ce nom-là est connu , je pense.

P A M P H I L E.

Quoi ! vous êtes ce riche particulier , qui peut dans un seul repas manger le revenu de toute une famille ?

C L I T O P H O N.

Oui ; c'est moi-même..... eh ! vous en verrez un échantillon.

P A M P H I L E.

Si les richesses suffisoient pour rendre heureux , vous devez être l'homme du monde le plus fortuné.

C L I T O P H O N.

Écoutez... j'y comptois. Je suis né pauvre , moi.... j'ai voulu cesser de l'être ; je me suis jetté dans le commerce , j'y suis devenu riche. Content?.... ma foi , couci , couci... je ne fais par quelle diablerie , n'ayant besoin de rien , je sens que quelque chose me manque. J'ai tâté de tout ; rien ne m'a satisfait. Voulez-vous savoir au juste ma situation ? les affaires me fatiguent , les plaisirs me lassent ; je jure au jeu , je bâille à table , & je m'endors à la Comédie. Cependant mes richesses augmentent à vue d'œil ; & , ma foi , je vous proteste que je ne saurai bientôt plus qu'en faire.

282 L'AMANT FABULISTE,

P A M P H I L E.

Votre mécontentement est bizarre. L'argent est propre à tant de choses ! l'esprit & le cœur , les goûts & les passions , les vertus même en font usage , & savent les mettre à profit.

C L I T O P H O N.

En gros , je fais tout cela... mais vous me ferez plaisir de me le détailler ; car vous êtes un beau raisonneur , vous.

P A M P H I L E.

J'aimerois mieux être raisonnable.

C L I T O P H O N.

Raisnable ou non , que feriez-vous à ma place ? l'argent me pèse diablement.

P A M P H I L E.

Il est aisé de vous en débarrasser.

C L I T O P H O N.

Ma foi , j'en doute. Vend-on quelque chose que je n'aie point acheté ?

P A M P H I L E.

Ne fauroit-on qu'acheter & vendre ? ...

C L I T O P H O N.

Eh ! que diable faire autre chose ? ...

P A M P H I L E.

Comment ! n'avez-vous point d'amis à secourir dans leurs besoins ?

CLITOPHON.

Bon ! les miens sont tous riches : que faire des autres ? ils sont mauvaise chère , boivent de méchant vin , sont mal vêtus , & marchent à pied sont-ce-là des sociétés ? . . .

PAMPHILE.

Passons donc à d'autres objets. Il est tant de jeunes personnes , aussi belles qu'indigentes , qu'un prompt secours préserveroit de la séduction ! qu'elles vous doivent la conservation de leur innocence. Employer son argent à faire du bien , c'est le placer à gros intérêt.

CLITOPHON.

Oh ! parbleu , que les filles se gardent elles-mêmes ; bien fou qui s'en mêle. Elles sont si fortes quelquefois ! . . . On m'en amena une ces jours passés . . . elle étoit , ma foi , jolie . . . la fortune l'avoit maltraitée ; mais c'étoit un enfant gâté de la nature. Il s'agissoit de lui faire un établissement : on me pria de l'aider ; . . . je la trouvois charmante ; . . . je proposai . . . vous m'entendez . . . elle fit la forte , & je la laissai là.

PAMPHILE.

Peut-être vos bienfaits sont-ils réservés à des parens , qu'un destin malheureux . . .

CLITOPHON.

Des parens ! Bon ! autre engeance que je redoute ; les pauvres , sur-tout . . . Ils crient toujours misère , & vont

284 L'AMANT FABULISTE,

par-tout publiant qu'ils sont de la famille : en est-on plus noble pour cela ?

P A M P H I L E.

Attendez... je fais pour vous une action admirable à faire. Vous connoissez le bon-homme Chryfante ?

C L I T O P H O N.

C'est un Commerçant comme moi ; mais cela n'a jamais eu d'intelligence.

P A M P H I L E.

Il a, du moins, beaucoup de probité.

C L I T O P H O N.

A la bonne-heure. Eh bien ? ...

P A M P H I L E.

Il est malheureux. Différens accidens l'ont ruiné ; & l'on vient tout récemment de lui faire une affreuse banqueroute...

C L I T O P H O N.

Que ne la faisoit-il lui-même ?

P A M P H I L E.

La délicatesse...

C L I T O P H O N.

Oh ! les délicats sont dupes... les dupes sont des fots... les fots méritent qu'on les méprise... Ergò...

P A M P H I L E.

(A part.) Bonne logique ! ... *(Haut.)* Eh bien ! enri-

chiffiez les gens de Lettres ; soutenez les beaux Arts. Les talens font aujourd'hui moins fêtés que les ridicules ; osez vous déclarer leur appui. C'est participer aux grandes actions, que de faire vivre ceux qui les immortalisent.

CLITOPHON.

Oui-dà ! j'aime les gens d'esprit , moi.... ils me divertissent : aussi je les régale tant qu'ils veulent.

PAMPHILE.

C'est les avilir , & non pas les régaler.

CLITOPHON.

Oh ! oh !... que voulez-vous donc que je fasse ?...

PAMPHILE.

Je vais vous le dire.

FABLE.

L'ÉPÉRVIER.

DANS le plus beau taillis d'une vaste forêt,
Jadis un Épervier étaloit ses richesses ;
Sur lui Dame Fortune , en aveugle qu'elle est ,
Avoit répandu ses largeesses.

Un Épervier ! quel animal !
Sur ce titre-là seul , je gage qu'on augure
Que l'immense trésor dont il faisoit figure ,
Étoit acquis tant bien que mal.
C'est ainsi que l'on envisage

286 L'AMANT FABULISTE,

L'opulence d'un tel vaurien :
On la pardonne, on n'en dit rien ,
Quand le propriétaire en fait un bon usage ;
Mais celui-ci de tout son bien
Usoit en mauvais citoyen.

Un Moineau franc , ami sincère ,
Qu'il connoissoit dès le berceau ,
Sous ses yeux , tous les jours manquoit du nécessaire.
Que lui donnoit l'Oiseau corsaire ?
Pas le moindre petit morceau.

Sous ses yeux aussi , (quel pinceau
Peindra bien cette circonstance ?)
Faute , hélas ! de quelque assistance ,
La Colombe , dont la pudeur
Avait tant opposé sa noble résistance
Aux vœux d'une coupable ardeur ,
Sous le poids du besoin succombe.
Mais jamais Épervier fut-il le protecteur
De quelqu'indigente Colombe ,
S'il n'en fut pas le séducteur ?

Un pauvre Rossignol , (les talens d'ordinaire
Ne font pas riches ,) par ses chants ,
Procuroit des plaisirs & nobles & touchans :
Mais comme il n'offroit point un encens mercénaire ,

Notre Épervier millionnaire
Trouvoit du Rossignol les accords fort méchans ;
Partant , nul secours pour l'Orphée.
De sa triste opulence il ne faisoit trophée
Que pour contenter ses penchans :
Je dis *triste opulence* , & c'est avec justesse ;
Puisqu'au milieu des biens qui n'étoient que pour lui ,
Notre riche , assailli d'une sombre tristesse ,
Mourut de langueur & d'ennui.

Eh ! que d'Éperviers aujourd'hui !
Loin de leur procurer un plaisir délectable ,
Leur brillante fortune est un poison pour eux :
Comment goûteroient-ils un bonheur véritable ?
Ils ignorent celui de faire des heureux.

CLITOPHON.

C'est un conte que cela..... Moi faire des heureux !
Comment diable voulez-vous que je m'y prenne ?

PAMPHILE.

Je viens de vous l'indiquer.

CLITOPHON.

Ma foi , je n'y comprends rien.

PAMPHILE.

Tant pis : il vous faudra donc , Monsieur , un renver-

288 L'AMANT FABULISTE,

fement de fortune , pour vous apprendre l'usage que vous auriez dû faire de la vôtre.

CLITOPHON , *en sortant.*

Cet homme a quelque chose de particulier.

PAMPHILE , *seul.*

Ah ! qu'il est peu de riches qui connoissent tous les avantages de leur état !... Mais que me veut l'aimable personne que j'apperçois ?



SCENE XII.

PAMPHILE , AGLAË.

AGLAË.

VOTRE sagesse & votre probité font un si grand bruit , que vous semblez être fait pour servir d'asyle aux malheureux.

PAMPHILE.

Je le ferois moi-même de ne pouvoir leur être utile... Mais de quelle infortune pouvez-vous avoir à vous plaindre , vous qui semblez être faite pour le bonheur même ?...

AGLAË.

A G L A É.

Vous en jugerez autrement, si vous daignez prendre soin de mes intérêts.

P A M P H I L E.

Il feroit difficile de vous connoître , & de ne pas s'intéresser à ce qui vous regarde : mais , encore une fois , en quoi puis-je vous être utile?... Aimable comme vous l'êtes, pourriez-vous avoir à vous défendre de quelques ennemis?

A G L A É.

Hélas ! Monsieur , c'est contre ce que j'ai de plus cher au monde que je viens vous implorer ; contre mon époux, enfin.

P A M P H I L E.

Eh quoi ! quelqu'un a le bonheur de vous posséder , & ne connoît pas tout le prix de sa félicité !

A G L A É.

La mienne a peu duré , vous allez en juger : je n'abuserais point du privilège des malheureux , j'abrégerais le récit de mon infortune. Terfandre est le nom de mon époux ; nous nous connoissons dès l'âge le plus tendre , & ne nous sommes connus que pour nous aimer. Son père étoit voisin du mien ; nous crûmes être faits l'un pour l'autre ; nous nous aimâmes dans l'es-

T

pérance d'être unis. Cet espoir fut traversé de la part de ma famille ; j'eus mille obstacles à surmonter. Mais de quoi le véritable amour ne vient-il point à bout ? Je priai , je gémis , je persévérâi ; j'étois chère à mes parens , ils cédèrent à mon empressement. Je devins épouse de Tersandre ; mon bonheur étoit parfait , que ne fut-il durable ! ... Des sociétés dangereuses s'emparèrent de mon mari , il eut le malheur de s'y livrer ; on me contraignit de me séparer de lui , sa ruine suivit son infidélité. Je l'ai , jusqu'à présent , secouru sans me faire connoître ; mais , enfin , mes propres ressources sont épuisées : & ce qui m'afflige encore plus , tandis que je suis dans la douleur sans l'avoir méritée , il languit dans la misère & dans le remords , dont il ne peut accuser que lui. Ses fautes n'ont point diminué ma tendresse ; elles n'ont pas même altéré mon estime , il les a commises involontairement. On l'a séduit , sans doute ; & si vous prenez la peine de partager sa situation & de lui peindre la mienne , j'espère autant de vos sages remontrances , que je déplore les conseils pernicieux qui l'ont perdu. Tersandre a le cœur admirable , il peut être ramené : peut-être même n'est-il retenu que par la mauvaise honte , trop commune à ceux qui se repentent. Daignez contribuer à la lui faire surmonter : hélas ! non contente d'oublier ses égaremens , je voudrois pouvoir lui épargner jusqu'à la confusion de s'y être abandonné. Secondez mes intentions , je vous en conjure , & ne craignez point de laisser voir à Tersandre , tout ingrat qu'il est , qu'Aglæ l'aime plus que jamais.

P A M P H I L E.

Je me prêterai de tout mon cœur à tout ce que vous desirez de moi..... Mais , où le trouver cet aveugle époux , que sa faute même éloigne , sans doute , de tous les endroits qui la lui reprochent ?

A G L A É.

Je fais , à ne pouvoir point en douter , qu'il doit venir lui-même en ces lieux implorer votre protection , & vous supplier de lui procurer dans les armées de Crésus , quelque emploi qui puisse le faire subsister. Je vous quitte... je crains que dans ce moment même...

P A M P H I L E.

Reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra du zèle le plus ardent que vous ayez jamais inspiré. Votre époux , dites-vous , va venir ; retirez-vous dans ce cabinet , & n'en sortez que lorsqu'il en fera tems.



S C E N E XIII.

P A M P H I L E , *seul.*

QUELLE fuite de l'amour le plus tendre!... Terfandre, apparemment, n'en a jamais bien connu tout le prix... Ah! Sophie, Sophie! si je puis vous toucher, vous n'aurez jamais à vous plaindre de mon inconstance!... Mais voici, je crois, Terfandre lui-même; tout annonce en lui les effets de son égarement.



SCENE XIV.

PAMPHILE, TERSANDRE.

TERSANDRE.

C'EST , je pense , au Seigneur Ésope que j'ai l'honneur de m'adresser ; il est si généreux , que je ne rougis point de paroître devant lui dans l'humiliant appareil de l'infortune la plus cruelle & la plus déplorable.

PAMPHILE.

Quiconque insulte aux malheureux , mérite de le devenir : si l'on ne peut les secourir , il faut , au moins , les plaindre.... Mais , pardonnez ma curiosité ; quelle fatalité peut vous avoir réduit dans une si triste situation ? tout annonce en vous un homme né pour un état moins douloureux.

TERSANDRE.

Je ne puis vous dire mes malheurs sans vous raconter mes égaremens. Doit-on craindre d'avouer ses fautes , lorsque l'on n'a pas craint de les commettre ? Tersandre est mon nom ; il peut ne vous être pas inconnu..... J'ai fait de bonne-heure un mariage assez avantageux de toutes les façons : eh ! que n'en ai-je profité !... les charmes de l'esprit , les agrémens de la

figure , la solidité des vertus , la bonté du caractère , tout se réunit dans l'épouse que le ciel m'a donnée... Devrois-je , ô trop aimable Aglaé ! devrois-je me rappeler vos perfections ! elles augmentent mon malheur , & redoublent aujourd'hui ma confusion. L'homme est-il fait pour le vrai bonheur ?.... je méconnus le mien... De faux amis , (doit-on donner ce nom à ceux qui corrompent ?) de fatales liaisons m'entraînèrent par degrés dans le précipice : l'ivresse ; que dis-je ? les fureurs de toutes les passions m'ont successivement réduit dans l'état affreux où vous me voyez : les biens de la fortune sont les moindres biens qu'ils m'aient fait perdre ; ils m'ont enlevé le cœur d'Aglaé , ils m'ont ravi son estime , & rien ne peut me consoler de l'avoir perdue.

P A M P H I L E.

Je conçois qu'elle est en droit de vous la refuser ; mais consent-on aisément à mésestimer ce que l'on aime ?...

T E R S A N D R E.

Eh ! peut-elle m'aimer encore ?.... Non , je dois renoncer à son amour , & le mien ne s'est réveillé dans mon cœur , que pour en augmenter le tourment.

P A M P H I L E.

Injustes que nous sommes ! nous prétendons assujettir les femmes à des loix que nous refusons de suivre !... Les bons Rois sont les premiers à suivre leurs décrets , les tyrans s'en affranchissent..... Que diriez-vous d'Aglaé , si vous aviez à lui reprocher l'infidélité &

l'abandon que vous lui faites éprouver?..... Nous ne voulons pas même passer au beau-Sexe des choses purement frivoles , & nous voulons qu'il excuse nos vices!...

TERSA NDRE.

Ciel ! quelle est mon infortune !... Non , Aglaé ne doit plus souhaiter de me revoir ; je lui suis odieux...

PAMPHILE.

Je vais essayer de vous prouver le contraire.

F A B L E.

LE COQ ET LA POULE.

ON veut aimer , quoi qu'il en coûte.
 Au près d'une *Poulette* éclarante en beautés,
 Et , ce qui vaut bien mieux , sans doute ,
 Brillante en belles qualités ,
 Un *Coq* , aussi jeune que tendre ,
 Parla si joliment le langage amoureux ,
 Qu'il goûta le plaisir d'entendre
 Que l'on ne s'ar moit pas d'un mépris rigoureux :
 La Poule étoit sensible , & tout parloit pour eux.
 Que de soins cependant , que de peines diverses ,
 Avant que de se voir heureux !
 Les amans n'ont-ils pas toujours quelques traverses ?
 Il faut concilier cent avis différens ;
 Voisins , amis , rivaux , parens ,
 Que souvent le malheur rassemble :

296 L'AMANT FABULISTE,

Et, ce qui pis est, ce me semble,
Les fots & les indifférens.

Mais pour les vrais amans, (ils sont en petit nombre,)
Qu'est-ce que les difficultés?
Un triomphe de plus, une ombre
Qui rehausse l'éclat de leurs félicités.

Le Coq, après plus d'une année
De soins, d'impatience & d'affiduités,
(Les plaisirs de l'amour veulent être achetés,)
Fut avec la Poulette uni par l'hyménée.
D'une si douce destinée
D'abord tous les plaisirs en paix furent goûtés :
Mais le Coq ayant vu mauvaise compagnie,
Étourneaux freluquets, Éperviers détestés,
Se perdit avec ceux qu'il avoit fréquentés ;
Car ce sont les sociétés
Qui décident le cœur & forment le génie.

De la pauvre Poulette on devine aisément
L'inquiétude & le tourment.
Loin de le prendre pour modèle,
Elle adoroit encore un époux infidèle,
Et ne lui reprochoit que son éloignement.
Tout finit : il revint de son égarement.

Mais comment reparoitre avec quelqu'assurance
Chez le premier objet de son attachement ?
Quelqu'un lui rendit l'espérance ;

On lui pardonna tout , & , véritablement ,
Le moyen de faire autrement ? ...

Un cœur tendre est-il capable
D'aigreur & de ressentiment ?
On pardonne facilement ,
Quand , pour excuser le coupable ,
L'esprit se joint au sentiment.

TER SANDRE.

Ah ! je n'ose me flatter de l'application.

P AMPHILE.

Espérez , vous dis-je ; Aglaé vous pardonne de lui
avoir manqué si cruellement , & n'en prendra jamais
droit de vous manquer elle-même.

TER SANDRE.

Quel espoir rendez-vous à mon cœur ! De faux
amis ont causé mon infortune ; vous êtes le véritable ,
& c'est votre main , sans doute , qui m'a si généreuse-
ment secouru , mais dont la bonté s'est lassée , ou dont
les ressources sont épuisées.

P AMPHILE.

Les vôtres ne le sont point... Ah ! Tersandre , vous
ne connoissez pas le trésor qui vous reste ; le ciel vous
a conservé celui qui doit vous être le plus précieux...
Paroissez , vertueuse Aglaé.

SCENE XV.

AGLAÉ, TERSANDRE, PAMPHILE.

TERSANDRE.

CIEL! que vois-je?...

AGLAÉ.

Une épouse qui vous adore...

TERSANDRE.

Et dont les bontés me couvrent de confusion.

AGLAÉ.

Ne parlez que de mon amour.

TERSANDRE.

Quoi! charmante Aglaé! vous pourriez oublier...

AGLAÉ.

Eh! tout n'est-il pas réparé? je vous revois...

TERSANDRE.

Épouse incomparable!...

AGLAÉ.

Ah! cher Tersandre! votre absence étoit votre plus grand crime...

TERSANDRE, à Pamphile.

Quelles obligations nous vous avons, Monsieur!...

PAMPHILE.

Votre réunion les acquitte. (*Ils sortent.*) Qu'ils sont heureux! ils sont unis!

SCENE XVI.

PAMPHILE, FLORINE.

PAMPHILE.

AH! Florine, que mon rôle commence à me fatiguer! il enlève trop de momens à mon amour.

FLORINE.

Regrets déplacés. Il s'agit de toute autre chose, & la résolution nous est plus nécessaire que jamais. Sofstrate vient d'arriver fort mal-à-propos; il est de la Cour, il connoît Ésope très-particulièrement, & je tremble que sa conversation avec ma Maitresse n'ait déjà découvert notre petite supercherie.

PAMPHILE.

Ciel! qu'entends-je?

FLORINE.

Je risque plus que vous. Messieurs les Amans ont le privilège des gens ivres, on leur pardonne tout en faveur de leur état; mais je suis de sang-froid, moi, & je commence à craindre...

PAMPHILE.

Si j'allois trouver Sofstrate?...

FLORINE.

Il n'est plus tems... Sophie paroît... Décidez-vous, voici le moment dangereux.



SCENE DERNIERE.

SOPHIE , *qui entre en rêvant* ; PAMPHILE ,
FLORINE *se tiennent à l'écart.*

S O P H I E.

TOUT ce que Sostrate vient de me dire me surprend étrangement. Quoi ! cet inconnu ne feroit point Ésope?... Que dis-je ? il est évident qu'il ne sauroit l'être... Voilà une étonnante témérité!...

P A M P H I L E.

(*A part.*) Mettons fin à tant d'incertitudes... (*Haut.*) De secrètes raisons m'obligent, Madame, à prendre congé de vous. Emporterai-je , en partant , le regret de n'avoir pu vous fléchir pour un infortuné , dont les sentimens augmentent les disgraces ? Ne contenterez-vous point , du moins , à le voir ? & l'avez-vous condamné à ne jamais paroître devant vous ?

S O P H I E.

(*A part.*) Ah ! que je suis agitée !... (*Haut.*) Que dites-vous , Seigneur ? J'ai vu Pamphile : je vous dirai plus , il m'a parlé...

P A M P H I L E , *à part.*

Je suis perdu !

S O P H I E.

Mais sur les détours qu'il a pris pour se faire entendre , sur le déguisement qu'il a mis en usage pour s'introduire auprès de moi , je ne fais si je dois juger favorablement de ses intentions.

P A M P H I L E.

Ah ! je vous fuis caution qu'elles n'ont rien qui puisse vous offenser !

S O P H I E.

L'amitié vous aveugle.

P A M P H I L E.

Serez-vous inflexible ?...

S O P H I E.

Le sort de Pamphile est décidé dans mon cœur ; mais quelqu'intérêt qu'Ésope y puisse prendre , quelque considération que mérite le nom d'un si grand homme , (dont on abuse peut-être en ce moment ,) il ne fauroit trouver mauvais que je ne m'explique point en sa présence. Les contestations de cette nature ne se portent guères au tribunal de la philosophie , elle m'accuseroit de trop de condescendance ou de trop de sévérité. Ce n'est qu'avec Pamphile que je prétends discuter un intérêt indigne d'une plus grave négociation.

PAMPHILE , se jettant aux genoux de Sophie.

Il attend à vos genoux la fin de son malheur , ou l'arrêt de son trépas.

Qu'entends-je?... Mais cessons de feindre ; on vous a reconnu , votre stratagème est découvert : quelle peut être votre excuse ?

P A M P H I L E.

F A B L E.

LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

C E que fit autrefois le Geai par vanité,
Quand il osa du Paon emprunter le plumage,
A Cythère on m'a raconté
Que , pour faire agréer son amoureux hommage,
Certain Moineau l'avoit tenté
Par crainte & par nécessité,
Et que du Rossignol l'agréable ramage
Avoit été par lui follement imité.
Follement?... je me trompe : étoit-il si blâmable ?
Une Fauvette toute aimable
Étoit l'objet de son encens ;
Elle ne trouvoit d'estimable
Que l'Amphion des bois & ses tendres accens.
En copiant sa voix , d'une innocente adresse
Le Moineau crut pouvoir employer le détour
Pour mieux exprimer sa tendresse,
Et mériter quelque retour.

Vains projets! vain espoir!... Dès les premières notes,
La Fauvette pénétra tout.
(En impose-t-on au bon goût ?)
On trompe tout au plus l'oreille des Linottes,
Car elles sont bientôt à bout.

Le Moineau désolé de son malheur extrême,
Attendoit, en tremblant, le jugement suprême
Qui devoit être prononcé.
Je sens, dit-il, l'arrêt dont je suis menacé ;
A mes regards il se présente,
Et je condamne mon projet :
Permettez, cependant, que je vous représente
Quelle en étoit la cause, & quel en est l'objet.

Je suis Moineau, c'est vous que j'aime ;
De mes foibles talens j'ai dû me défier :
L'Amour a fait le stratagème,
Que n'a-t-il soin aussi de le justifier ?...

Mais sur ma faute, hélas ! votre cœur vous éclaire ;
Je suis indifférent, & je suis accusé ;
C'en est trop... Si j'avois l'heureux talent de plaire,
Je ferois bientôt excusé...

S O P H I E.

Que répondit la Fauvette ?

P A M P H I L E.

J'ignore encore sa réponse.

304 L'AMANT FABULISTE, COM.

S O P H I E, *lui donnant la main.*

La voici.

P A M P H I L E.

Quelle est ma félicité!

S O P H I E.

Que notre union commence celle de nos familles, & qu'Ésope triomphe même où on ne l'a jamais vu.

F L O R I N E.

Il mériterait de signer au contrat. Eh bien, Madame?... suis-je si fort à blâmer? Jamais Fables n'amènèrent une si douce vérité : la prétendue laideur de Pamphile ne vous a point éloignée. Un joli homme a beau s'envelopper ; une habile femme fait toujours le démêler.

F I N.

SSD

